

(2)
ROBINSON
CRUSOË.

NOUVELLE IMITATION
DE L'ANGLAIS,

*Par M. FEUTRY, de la Société
philosophique de Philadelphie, &c.*

TROISIÈME ÉDITION.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT, le jeune, Libraire, quai
des Augustins, au coin de la rue Pavée.

1780.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



VAI 1547432

*Malheur à qui ne sçauroit vivre
seul , & n'oseroit causer avec
son cœur.*

S A D I.



ROBINSON CRUSOË,

*NOUVELLE IMITATION
DE L'ANGLAIS.*

SECONDE PARTIE.

DE retour en Angleterre, ma Patrie, je me vis presque aussi étranger que si je n'y eusse jamais été. La fidelle veuve à qui j'avois confié mes petits fonds, vivoit cependant encore ; mais elle avoit essuyé des malheurs, & de plus elle se trouvoit nouvellement veuve d'un second mari, peu riche. Je la rassurai sur ce qu'elle

Partie II,

A

même devoit, en lui promettant même de la fecourir autant que ma fituation pouvoit le permettre, en reconnoiffance des anciens fervices qu'elle m'avoit rendus.

J'allai enfuite à Yorck, où je ne trouvai vivant, de toute ma famille, que deux fœurs, & deux de leurs enfans. Comme on m'avoit cru mort, on m'oublia dans le partage des biens; & leur fortune aétuelle ne leur permettoit pas de me faire la moindre reftitution. Je n'avois d'autres reffources que ce que j'avois apporté de mon ifle. Cela ne fuffifoit pas pour prendre un établiffement convenable à mon âge, en y joignant même les deux cents liv. fterl. de gratification, que les propriétaires du vaiffeau me donnèrent, à la recommandation du Capitaine qui leur avoit rendu compte de

ma conduite à son égard , en lui faisant recouvrer son bâtiment.

Je pris donc le parti d'aller à Lisbonne pour tâcher d'avoir des nouvelles du Capitaine qui m'avoit autrefois recueilli en pleine mer , & des éclaircissemens sur ma plantation dans le Bresil. Nous nous embarquâmes , *Vendredi* & moi , pour le Portugal , où nous arrivâmes en bonne santé , après la traversée la plus heureuse.

Je ne fis pas de longues perquisitions pour retrouver mon premier Libérateur ; il étoit fort vieilli , & il avoit quitté la mer. Son fils l'avoit remplacé dans le commandement de son vaisseau , & dans son commerce ; ce vieux ami eut d'abord de la peine à me reconnoître , car il me croyoit mort : il n'en étoit pas de même à mon égard ; l'impression que ses traits avoient faite sur mon cœur,

4. R O B I N S O N

lorsqu'il me reçut dans son vaisseau, après ma fuite de Salé, étoit trop profonde, pour en être jamais effacée. Nous nous embrasâmes les larmes aux yeux, &, après lui avoir raconté mes aventures & exposé l'état de mes affaires, je lui demandai des nouvelles de ma plantation,

Ce bon homme me dit qu'il n'avoit pas été au Bresil depuis plus de 9 ans, & que mon Associé dans ce temps-là étoit encore en vie, mais que mes deux Facteurs étoient morts. Il ajouta cependant qu'il ne me seroit pas fort difficile d'avoir une information exacte de mes affaires, qui, selon toute apparence, devoient être en bon état, puisque mon Associé étoit devenu extrêmement riche ; qu'au surplus les héritiers de mes Facteurs étant de très-honnêtes gens, il ne doutoit pas qu'après quelques forma-

lités nécessaires , je ne rentrasse dans mes biens : qu'à la vérité, me croyant mort , le Fiscal s'étoit fait rendre compte de mes revenus , dont le tiers étoit passé au Roi , & le reste à l'Eglise ; mais que , moi vivant , il croyoit que leur restitution ne souffriroit aucune difficulté.

J'aurois bien agi , poursuivit ce bon vieillard , en qualité de votre exécuteur testamentaire & de votre fondé de procuration , si j'avois pu faire preuve de votre mort , ou de votre vie ; j'ai cependant fait enregistrer votre testament , & vous croyant submergé , je me suis accommodé avec vos Facteurs pour les six premières années de vos revenus ; comme il a fallu faire beaucoup de dépenses pour l'agrandissement de la plantation , la somme n'a pu être considérable. Là-dessus

cet honnête homme me rendit un compte fidèle de recette , & il se trouva qu'il me devoit 470 moïdores d'or.

Les désastres qu'il avoit effuyés dans son commerce l'avoient forcé , ne comptant plus sur mon retour , de se servir de cette somme ; & quoiqu'il fût extrêmement gêné dans ses affaires , il me donna un à-compte de 160 moïdores , avec le titre de la part qu'il avoit dans un vaisseau , pour ma sûreté du reste.

Touché de la probité de ce vieillard , & me ressouvenant des obligations que je lui avois , je ne pris , ayant besoin d'argent , que cent moïdores , en lui donnant quittance du tout & en lui remettant son contrat. Je l'assurai de plus , que , si je rentrois dans la possession de mes effets du Brésil , je lui rendrois encore cette

somme , & qu'il pourroit toujours compter sur moi dans ses besoins.

Il ne me restoit plus d'autre parti à prendre que d'aller moi-même au Bresil pour ramasser les débris de ma plantation ; mais le Capitaine me conseilla , avant tout , d'y envoyer un acte de notoriété , qu'il signeroit juridiquement avec deux personnes qui étoient dans son vaisseau lors de notre rencontre , que j'étois existant & le même homme qui avoit entrepris de faire valoir la plantation dont il s'agissoit. J'envoyai cette déposition authentique à mon Associé , avec une lettre qui contenoit le récit de mes aventures , en l'assurant qu'aussitôt que j'en aurois eu des nouvelles , je passerois au Bresil pour y finir le reste de mes jours ; j'y joignis une procuration pour un Marchand des amis du vieux

8 ROBINSON

Capitaine, afin qu'il pût agir en mon nom, & me faire passer, par le retour des vaisseaux, tout ce qu'il pourroit tirer de mon Affocié, ou des héritiers de mes Facteurs.

Ces mesures réussirent au-delà de mes espérances ; car, au bout de six mois, je reçus un compte détaillé de ma plantation, de son accroissement, de ses revenus, & enfin l'heureuse nouvelle de mon droit à en jouir.

Par le premier compte il me revenoit 1174 moïdores ; par le second 3241. Le Prieur du Monastère qui avoit touché mon revenu pendant près de 14 ans, déclara avec franchise qu'il avoit encore entre les mains 872 moïdores qu'il remettroit à ma volonté ; mais qu'il ne pouvoit me rendre ce qui avoit été employé en faveur des Hôpitaux ; le Fiscal,

ainfi qu'il est d'usage parmi ces Messieurs, garda tout, & ne restitua rien.

Je reçus en même-temps de la part des héritiers de mes Facteurs, 1200 caiffes de fucré, 800 rouleaux de tabac, & une grande fomme en or.

Mon Affocié m'écrivit une lettre de félicitation fur mon retour en Europe, après tant d'évènemens extraordinaires, & finissoit par les protestations les plus pathétiques de son amitié, & de celle de toute sa famille, en y joignant six belles peaux de léopards, & six boîtes d'excellentes confitures.

Les vaisseaux qui m'avoient apporté ces bonnes nouvelles, étoient aussi chargés de mes effets, & je reçus l'avis qu'ils étoient en sûreté dans le Port, avant que j'eusse sçu leur départ du Bresil.

La joie que me causa cette fortune inespérée, faillit à me suffoquer, & je crois que j'en serois mort subitement, si l'on ne m'eût saigné sur l'heure.

Je me voyois alors tout d'un coup riche de plus de cinquante mille livres sterling, argent comptant, & de mille livres sterling de rente dans le Bresil, sur un fonds aussi assuré que s'il eût été dans ma Patrie.

La première chose que je crus devoir faire, fut de récompenser le Capitaine Portugais mon bienfaiteur. Je lui montrai l'état de ma fortune, en lui avouant qu'après la divine Providence, je le regardois comme l'auteur de ma prospérité. Je lui rendis non-seulement les cent moïdores qu'il m'avoit remis, mais je lui donnai ma procuration générale pour recevoir mes revenus, sur lesquels je

lui assignai cent moïdores de pension, & cinquante à son fils. J'envoyai aussi 200 guinées à chacune de mes sœurs qui vivoient à la campagne auprès d'Yorck ; quoiqu'elles ne fussent pas absolument pauvres , elles n'étoient cependant pas à leur aise ; l'une ayant perdu son mari , & l'autre en étant séparée , avec deux enfans. Je fis encore remettre à la bonne veuve de Londres , dont le premier mari avoit aussi été mon bienfaiteur , cent livres sterlings , en lui donnant quittance des cent autres qu'elle me devoit , & lui promettant au surplus de ne jamais l'abandonner.

Ayant ainsi satisfait à la reconnaissance , je n'avois plus qu'à délibérer sur l'emploi de mes richesses. J'avoue qu'elles me causèrent alors plus d'embarras que je n'en avois jamais eu dans mon isle où

rien , absolument parlant , ne me manquoit pour la vie ; au lieu que , dans ma nouvelle situation , ma fortune m'étoit à charge par l'inquiétude de la conserver.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans l'irrésolution. J'avois quelquefois assez d'envie d'aller reprendre mon ancien établissement dans le Brésil , où j'étois comme naturalisé ; mais je fus retenu par la différence de ma Religion ; il est bien vrai qu'autrefois j'avois été moins scrupuleux : la réflexion mûrit avec l'âge , & je crus qu'il étoit indigne d'un honnête homme de professer publiquement un culte qu'il impute en secret.

Je me déterminai donc à retourner en Angleterre. Mais , avant que de partir , je répondis aux lettres obligeantes que j'avois reçues du Brésil , & j'envoyai à mon Associé , en reconnaissance de ses bons

services & de ses derniers présents, quelques pièces d'étoffes de soie d'Italie, de beaux draps d'Angleterre, & des dentelles de Flandres. De plus, je fis présent au Prieur du Monastère du Bresil des 872 moïdores qu'il vouloit me rendre, en le priant d'en distribuer un quart aux Pauvres, & de me recommander aux prières de ses Religieux.

Ayant ainsi mis ordre à mes affaires, vendu ma cargaison, & converti le tout en or & en lettres de change, je ne trouvai plus rien d'embarrassant que le choix de ma route pour passer en Angleterre. J'étois fort accoutumé à la mer, & cependant je me sentis une répugnance extrême de m'y hasarder encore; &, quoique je n'eusse pu donner une bonne raison de ce dégoût, il redoubla tellement, que je fis remettre à terre,

jusqu'à deux fois , le bagage que j'avois fait embarquer. Bien m'en prit ; car des deux vaisseaux où j'avois voulu passer en différens temps, l'un fut enlevé par des Algériens , & l'autre fit naufrage près de Torbay.

Mon vieux ami m'exhortoit fort d'aller par terre , en traversant l'Espagne & la France jusques à Calais : il me trouva même des compagnons de voyage. C'étoient trois Anglois & deux Portugais , tous fort honnêtes gens. Je résolus de suivre ce dernier parti , & nous nous préparâmes pour la route.

Nous étions six maîtres & cinq domestiques , tous bien montés , bien armés , formant une petite troupe assez leste qui me faisoit l'honneur de m'appeller son Capitaine , tant à cause de mon âge , que parce que j'avois deux ser-

vîteurs ; car *Vendredi* ne pouvoit me servir seul dans des pays dont il n'avoit qu'une fort légère idée.

Nous quittâmes Lisbonne vers la fin de Septembre 1688, & nous arrivâmes au commencement d'Octobre à Madrid, fort gais & fort dispos. Après avoir vu tout ce qu'il y a de remarquable dans cette Capitale & dans les environs, nous nous empressâmes de joindre les frontières de la Navarre pour pouvoir passer les Pyrénées avant la chute des neiges ; mais nous apprîmes avec douleur qu'il en étoit tombé une telle quantité, que plusieurs voyageurs avoient été obligés de retourner à Pampelune, après avoir inutilement tenté le passage des montagnes, & s'être exposés en vain aux plus grands hasards.

Nous trouvâmes, à notre arri-

vée à Pampelune, que cette nouvelle n'étoit que trop vraie. Le froid y étoit déjà très - vif , sur-tout pour moi qui avois longtemps vécu dans un climat chaud : le pauvre *Vendredi* ne sçavoit où se fourrer ; le froid étoit pour lui une chose inconnue , ainsi que la neige , qu'il ne pouvoit cesser de regarder avec étonnement.

Elle continuoit toujours de façon que les gorges des montagnes devinrent impraticables. Nous nous arrê tâmes une vingtaine de jours dans cette dernière Ville ; mais , convaincu que l'approche de l'hiver ne feroit qu'augmenter les obstacles , je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie , & de passer delà par mer à Bordeaux ; ce qui ne formoit qu'un petit trajet.

Dans le temps que nous délibérions sur ce voyage , nous vî-

mes entrer dans notre auberge quatre Cavaliers François qui , s'étant trouvés dans le même cas que nous , de l'autre côté des montagnes , avoient eu le bonheur de trouver un guide assez instruit pour les leur faire traverser sans danger par des chemins peu connus. Nous appellâmes ce guide , & il nous promit de nous conduire par la même route , sans rien craindre de la neige , pourvu toutefois que nous fussions assez bien armés pour nous défendre contre les bêtes féroces , que la faim obligéoit de sortir de leur repaire pour chercher leur proie.

Après l'avoir rassuré sur cet objet , nous convînmes de prix , & nous partîmes , suivis encore d'une douzaine de Cavaliers François avec leurs gens. Ils avoient été obligés , faute de conducteur , de revenir à Pampelune , par la

crainte de trouver trop de neige dans les chemins ordinaires. Nous fûmes d'abord assez surpris de voir notre guide nous faire retourner du côté de Madrid , l'espace environ de vingt milles d'Angleterre ; mais , ayant passé deux rivières à gué , & traversé une région agréable & assez chaude , il tourna tout-d'un-coup à gauche , & nous fit entrer dans les gorges des Pyrénées. Il nous conduisit par tant de détours & de sinuosités , que nous étions déjà au-delà des plus hautes montagnes , sans presque nous en être apperçus , & sans avoir trouvé que peu de neige. Il nous fit ensuite entrevoir de loin les agréables & fertiles plaines du Languedoc & de la Gascogne ; mais il falloit encore faire quelque chemin avant que d'y arriver.

Comme notre guide nous pref-

soit un soir pour arriver au gîte avant la nuit , & qu'il nous devançoit tout seul de trois ou quatre portées de fusil , je vis sortir d'un sentier , à côté d'un bois épais, deux loups énormes, & un ours formidable. Les premiers attaquèrent notre guide avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de se servir de ses pistolets. Au cri épouvantable qu'il fit, j'envoyai *Vendredi*, qui marchoit aussi un peu en avant, pour voir ce que c'étoit, & nous doublâmes le pas. Mon courageux Sauvage arriva assez à temps pour sauver la vie à ce pauvre guide, qu'un loup tenoit déjà par la cuisse, tandis que l'autre s'attachoit à la tête du cheval. *Vendredi* ne perdit point la tramon-tane, & mettant le pistolet à la main, tua le loup, & débarrassa notre conducteur qui avoit deux

morsures cruelles : le cheval en avoit été heureusement garanti par les bossettes de son mors.

Nous arrivâmes un moment après cette première expédition : le second loup, voyant son camarade tué, s'enfuit avec beaucoup de vitesse ; l'ours étoit resté à quelques pas delà, & ne s'effrayoit ni de ce coup de feu, ni de notre nombre. C'étoit un animal d'une taille monstrueuse ; & je vous avoue que j'en eusse été épouvanté dans toute autre occasion. Je fis d'abord panser les blessures de notre guide. Nous allions nous remettre en chemin, quand *Vendredi* me pria d'attendre un moment, en me disant qu'il vouloit nous amuser un instant, en faisant danser l'ours. Il te mangera, lui repliquai-je. Oh ! que non, reprit-il ; laissez-moi faire, & vous allez bien rire. Là-dessus

il descend de cheval, ôte ses bottes, prend son fusil, & s'en va tout gambaillant jusqu'auprès de cet animal redoutable qui l'attendit de pied ferme.

Avant que de décrire ce terrible & plaisant combat, il est bon de parler du caractère de l'ours. Il ne regarde pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel. Si on ne l'attaque pas, il passe son chemin; mais il ne s'en détourneroit pour qui que ce fût au monde : laissez-le passer sans le regarder, & il ne vous dira rien; mais si vous l'insultez, ne fût-ce qu'avec une petite pierre, il cherchera tous les moyens possibles de s'en venger.

L'ours, étonné de se voir approcher par *Vendredi*, le regarde fièrement. Celui-ci le tourne en sautant, faisant mille gestes comi-

ques, & en lui propofant de danser avec lui. L'animal, affis fur fon cul, tourne auffi à mefure que mon Sauvage joue fa farce; mais celui-ci voyant qu'il ne quitte pas la place, & qu'il femble dédaigner un fi foible ennemi, il prend une groffe pierre, & la lui jette à la tête; fans pourtant lui faire grand mal. L'ours alors fe croit offensé, & marche droit à fon adverfaire en doublant le pas : c'est ce que *Vendredi* defiroit pour nous amuser. L'animal avoit beau précipiter fa courfe; mon Sauvage, qui couroit plus vîte que lui, ralentiffoit de temps en temps la fienne, pour fe laisser presque joindre, & puis faisant un crochet, il s'en éloignoit en fe moquant de lui, & en lui jettant des cailloux. L'ours furieux fuit fes traces en grommelant; enfin *Vendredi* l'attire au pied d'un arbre,

& ayant mis son fusil par terre, il y grimpe avec une légèreté étonnante. Ayant ensuite choisi une branche propre à son dessein, il se coule dessus presque jusqu'à l'extrémité. Pour le coup la bête croit tenir son ennemi, & s'attachant à l'arbre, il se met aussi à y grimper, à la manière des chats, quoiqu'avec un peu moins d'adresse, comme on peut le croire : je ne voyois pas encore où aboutiroit cette scène. Arrivé auprès de la branche où étoit *Vendredi*, l'animal se hasarda d'y marcher, avec lenteur cependant, & avec la précaution à chaque pas, de s'y accrocher solidement avec ses griffes. Parvenu vers le milieu, *Vendredi* nous cria d'examiner la danse de l'ours. En effet, après l'avoir invité de venir jusqu'au bout, il s'y pend en la secouant de façon que ce pauvre

animal , suivant les mouvemens de cette branche , sembloit danser , & regardoit déjà derrière lui pour se tirer d'un pas si glissant ; le balancement de l'ours , sa frayeur & ses grimaces nous donnèrent beaucoup de plaisir ; mais , comme il étoit tard , je priai *Vendredi* de presser le dénouement de sa pièce. Après l'avoir encore fait sauter une douzaine de fois , mon homme se laissa couler de branche en branche jusqu'aux dernières ; & se tenant à la plus foible qui se courboit jusqu'à près de deux toises de terre , il n'eut qu'à sauter de sa hauteur pour regagner son fusil.

L'ours , voyant échapper sa proie , regagne le gros de l'arbre à reculons , & descend pour renouveler le combat ; mais *Vendredi* lui ayant mis le bout de son fusil pour ainsi dire dans l'oreille , le fit tomber roide mort.

Cette

Cette aventurer nous amusa extrêmement, & nous dédommagea en quelque sorte de l'ennui d'une route aussi difficile; mais nous payâmes bientôt ce plaisir fort cher par l'événement tragique que je vais rapporter.

Nous n'avions plus qu'un défilé à passer pour nous rendre à la couchée; mais le guide nous assura qu'il étoit dangereux, & que nous ne manquerions pas d'y trouver beaucoup de loups.

En effet, nous ne tardâmes pas à en voir plusieurs qui achevoient de ronger une charogne, & nous aperçûmes une autre troupe fort considérable qui faisoit mine de vouloir nous disputer le passage.

Le soleil venoit de se coucher, & nous avions encore une demi-lieue à faire pour gagner le bourg. Tout d'un coup nous entendîmes

Partie II.

B

un coup de fusil , & dans le même instant nous vîmes un cheval sellé & bridé sortir du bois sans cavalier , & s'enfuir comme le vent , ayant à sa poursuite sept ou huit loups qui devoient bientôt l'atteindre , puisqu'il étoit impossible qu'il soutînt encore long-temps une course si vigoureuse.

En marchant vers l'endroit du bois d'où ce cheval venoit de déboucher , nous vîmes les cadavres de deux hommes , & celui d'un autre cheval , fraîchement dévorés par ces terribles animaux : nous crûmes avec raison que l'un de ces infortunés étoit celui dont nous avions entendu le coup de fusil ; car nous trouvâmes son arme à terre , & déchargée.

Ce spectacle nous remplit d'horreur , & nous ne sçavions quel parti prendre , quand ces bêtes furieuses , au nombre de près d'une

vingtaine , nous forcèrent à une prompte défense , en s'avancant sur nous de deux côtés , & avec une espèce d'ordre. .

Nous découvrîmes heureusement un grand abattis de bois destinés à la charpente , derrière lesquels je plaçai ma petite troupe. Je lui fis mettre pied à terre , en faisant garder nos chevaux dans notre centre par quelques valets qui n'étoient point armés. Je recommandai qu'on ne tirât pas tous à-la-fois , & qu'on ne rechargeât qu'après que chacun auroit fait feu de toutes ses armes. Toutes ces précautions nous furent utiles : à peine fûmes-nous arrangés derrière cette sorte de rempart , que ces loups faméliques & enragés nous chargèrent avec une fureur inexprimable , & avec des hurlemens aussi affreux que ceux que j'avois entendus sur les côtes d'A-

frique, en me sauvant de Salé avec *Xuri*. Je ne dois pas oublier de dire ici en passant que le Capitaine Portugais, selon sa promesse, avoit donné la liberté à *Xuri*, & lui avoit même procuré une condition dans une bonne maison de Portugal, où il mourut, quelques temps après avoir embrassé la Religion Catholique.

A la première décharge, il en tomba plusieurs; mais comme ils étoient un peu loin, nous eûmes le temps de recharger & de faire feu une seconde fois. Leur acharnement étoit incroyable; enfin ils parurent se rallentir à la vue & aux hurlemens de leurs blessés; mais ils ne se retiroient pas; je profitai de cet instant pour ordonner à *Vendredi* de répandre une grosse traînée de poudre le long des arbres qui nous servoient de rempart, & d'y mettre le feu.

avec le chien de son pistolet, aussitôt que ces cruels animaux reviendroient à la charge. Ils revinrent effectivement un moment après avec une nouvelle rage, sans doute animés par la présence de nos chevaux, qu'ils regardoient déjà comme leur proie. L'adroit *Vendredi* exécuta mes ordres à merveille ; jamais stratagème ne réussit mieux ; un grand nombre de ces loups, qui avoient les pattes de devant sur ces arbres couchés, furent grillés impitoyablement : la lueur subite de la poudre enflammée, augmentée par l'obscurité du soir, les découragea tellement, qu'une dernière décharge, accompagnée d'un cri général, acheva de les mettre en fuite.

Nous fîmes alors une brusque sortie l'épée à la main sur les blessés, en les tailladant de façon

que leurs hurlemens plaintifs épouvantassent encore plus ceux qui regagnoient les bois.

Nous en avions tué au moins une douzaine ; si le jour nous l'eut permis , nous en eussions dépêché bien davantage. Enfin le champ de bataille nous resta , & nous reprîmes la route du Bourg , où nous arrivâmes en une demi-heure , non sans quelque inquiétude d'en revoir encore , & fort fatigué de notre expédition.

Nous trouvâmes toute la Bourgade sous les armes , à cause que la nuit précédente un grand nombre de ces animaux y étoit entré , & leur avoit donné l'alarme la plus vive.

Le danger auquel nous venions d'échapper étoit vraiment terrible. Je ne crois pas que j'en perde jamais le souvenir , & je proteste que j'aimerois mieux faire

mille lieues par mer , dussé-je y effuyer des tempêtes , que de traverser encore de semblables montagnes dans cette saison.

Nous gagnâmes Toulouse sans aucun accident ; & nous nous rendîmes tout de suite à Paris. Ce fut là que , pressé d'aller mettre en sûreté mes richesses dans ma Patrie , je me séparai de mes Compagnons de voyage pour gagner Calais & Douvres , où je débarquai le 14 Janvier 1689 , par un froid extrême.

Je profitai d'une voiture de renvoi prête à partir pour Londres ; & j'y arrivai le lendemain en bonne santé. Je descendis chez la veuve , à qui j'avois mandé de Lisbonne une partie de mes projets sur mon établissement en Angleterre. J'avois intention d'en faire ma gouvernante, & de lui abandonner le soin de mes affaires. Je l'a-

vois aussi priée de me retenir un appartement commode & honnête à portée de chez elle, en attendant que je me déterminasse sur le choix du lieu de ma retraite. Cette amie fidelle me reçut à bras ouverts, moins par reconnoissance de mon procédé à son égard, que par les sentimens d'estime & d'attachement qu'elle avoit conçus pour moi.

Elle me conduisit dans ma nouvelle demeure, où elle me tenoit compagnie la plus grande partie de la journée. Je lui confiai mes lettres de change, qui furent toutes acquittées sans délai.

J'étois alors au comble de mes desirs; mais cette heureuse situation & cette tranquillité, qui en étoit la suite, ne convengoient guere à mon humeur active & inconstante. L'image de mon séjour dans l'isle, & la colonie que j'y avois

laissée, s'offroient sans cesse à mon imagination ardente. Ma fortune me permettoit d'envoyer non-seulement des secours aux Espagnols & au père de *Vendredi*, mais encore de faire enforte de les rendre à leur Patrie, s'ils pouvoient y jouir d'un meilleur sort.

Quelquefois la vivacité de mon caractère me portoit à y retourner moi-même pour revoir mes Etats, y donner des loix, & former un Peuple. Enfin mille idées, plus singulières les unes que les autres, se succédoient dans mon cerveau, & m'agitoient souvent au point que, pendant le sommeil, à ce que me disoit *Vendredi*, qui couchoit à côté de ma chambre, je parlois fort haut à l'Espagnol que j'avois sauvé, & aux Anglois qui étoient en exil dans mes terres.

Je ne tardai pas à m'informer si

quelque vaisseau étoit destiné pour les environs de l'embouchure de l'Orénoque, qui n'en est pas éloignée; enfin je trouvai un Capitaine qui se chargea d'y porter les secours que je desirois d'y faire passer, & de ramener ceux d'entre les Espagnols qui voudroient retourner en Europe.

Je m'arrangeai avec cet honnête homme pour une somme assez modique, & il devoit mettre à la voile le printems suivant.

Cet arrangement calma un peu mon agitation. Ma gouvernante, qui s'étoit apperçue de mes inquiétudes, entreprit de les dissiper à quelque prix que ce fût. Elle m'introduisit, sous prétexte d'amusement, dans une famille respectable. C'étoit une veuve d'un bon Négociant, retirée avec sa sœur & sa fille, & qui jouissoit d'un bien très-honnête. La mère

avoit environ 60 ans ; elle étoit économe , sédentaire , laborieuse , pleine de raison , ne connoissant d'autre plaisir que ceux que la décence autorise , & se renfermant dans sa petite société , dont sa fille faisoit le charme & l'ornement ; Clarice , c'étoit son nom , touchoit à sa vingt-quatrième année. Sans être belle , elle étoit d'une blancheur à éblouir , & faite à peindre ; elle avoit l'esprit juste , & la voix sonore ; elle s'accompagnoit très-agréablement de la guitare & desinoit fort bien. Avec ces talens , elle n'aimoit pas le monde. Sa famille & quelques amis solides suffisoient à son bonheur. Rien n'égalait la tendresse qu'elle avoit pour sa mere , que celle que sa mere avoit pour elle. La candeur & la naïveté de son ame perçoient à chaque instant. Vertueuse & modérée autant par

tempérament que par éducation ; elle me parut propre à faire la félicité d'un homme sage. Ma gouvernante s'apperçut de l'impression qu'elle faisoit sur mon cœur, & me parla si pathétiquement des avantages & des douceurs d'un mariage heureux, qu'elle me déterminà à en faire la demande. L'amour, c'est-à-dire, cette passion effrénée & brutale qui aveugle & perd la plûpart des hommes, n'entroit pour rien dans mes sentimens pour elle ; ils étoient fondés sur la base inébranlable de l'estime, de la confiance & de l'amitié. Ma gouvernante en parla d'abord à la mère, qui ne rejettà pas cette proposition ; elle consulta sa fille qui parut aussi ne pas s'en éloigner, & je me présentai en qualité de gendre prétendu. Elles connoissoient mes aventures que je leur avois racontés en dé-

tail, fans cacher mes fautes, & ce fut cette franchise qui me valut le consentement & la main de Clarice.

Ma bonne gouvernante se chargea des soins de la nôce, & en peu de jours tout fut terminé.

Ce nouvel état demandoit d'autres arrangemens. Je proposai à ma belle-mère, à sa sœur, & à ma femme, de vendre ma plantation du Bresil, pour acheter une métairie considérable avec une jolie maison pour nous y retirer tous ensemble. Elles acceptèrent ce parti avec joie, & j'écrivis sur le champ à mon vieux ami de Lisbonne, pour trouver le moyen de me défaire de mon ancien établissement, le plus avantageusement qu'il seroit possible.

En moins de dix mois cette affaire fut réglée, & je reçus en bonnes lettres de change la somme

de trois cens trente mille pièces de huit , pour le prix convenu de ma plantation.

Je fis alors l'acquisition d'un bien fort étendu dans le Comté de Bedford, & dans la plus agréable situation du monde. Comme j'avois beaucoup d'expérience dans l'agriculture, qui certainement est une des plus nobles occupations, je résolus de le faire valoir par moi-même.

Je montai la ferme principale & celles qui en dépendoient de tout ce qui est nécessaire au labourage. Je réparai les bâtimens, j'amendai les terres, & je fis beaucoup d'épreuves, pour l'amélioration, qui réussirent au delà de mes espérances; il est vrai que j'étois secondé par mes gens de labour que je payois bien; mais je veillois sur eux : je crois que ces deux moyens sont les

principes de tous les succès, tant en agriculture que dans toute autre entreprise.

Le fort heureux dont je jouissois ne m'empêcha pas de penser à mes sœurs & de leur faire du bien; je pris soin de mon neveu que je plaçai sur un vaisseau pour l'instruire de la navigation & du commerce.

J'écrivois aussi de tems en tems à mon vieux Capitaine de Lisbonne, dont j'avois assuré la pension, ainsi que celles de son fils, sur mes terres du Comté de Bedford.

J'attendois des nouvelles de mon isle, mais j'appris quelque tems après avec la plus grande douleur, que le Capitaine que j'avois chargé de secourir mes sujets, avoit perdu corps & biens dans un naufrage.

Jamais homme, je crois, n'a

joui d'un destin plus fortuné que le mien pendant les cinq années que j'ai vécu chez moi avec ma chere Clarice; mais hélas! que le bonheur des hommes tient à peu de choses! un rien le fait s'échapper, & il ne revient ordinairement plus. J'avois déjà trois enfans lorsqu'une épidémie m'enleva, en moins d'une année, ma belle-mere, ma femme & ma jeune fille. Rien n'est stable ici-bas que la vertu & la résignation à la divine Providence.

Dans ce triste état, mon caractere inquiet & remuant reprit le dessus. Le naufrage du vaisseau que j'avois destiné à porter des secours à mon isle ne put encore me détourner de songer à y aller moi-même; je voulois d'abord retourner à Lisbonne pour consulter mon ancien ami; & s'il eût approuvé mes vues, je me pro-

posois de demander au Gouvernement des Lettres-Patentes pour m'autoriser à peupler mon isle, & à y établir une Colonie. J'étois absorbé dans ces réflexions lorsque mon neveu entra dans mon cabinet.

Il avoit fait plusieurs courses avec tant d'application & de succès, que ses Armateurs lui avoient confié, quoique jeune encore, le commandement d'un navire destiné pour l'Inde.

Mon neveu, qui ignoroit sans doute jusqu'à quel point mon penchant à courir le monde s'étoit ranimé, me proposa de faire ce voyage avec lui, dans le même moment que je commençois à combiner les arrangemens de mon départ.

Sa proposition, faite dans un temps si critique, me jetta dans une profonde rêverie, & après

l'avoir regardé attentivement pendant une minute; » Quel démon, lui dis-je, vous a inspiré de venir me donner cette malheureuse idée.... Comment donc, mon cher oncle, reprit-il avec étonnement, qu'a-t-elle de si désagréable? Ne seriez-vous pas charmé de revoir vos petits Etats? Rien, ce me semble, ne peut vous retenir ici. D'ailleurs ce voyage vous fera insensiblement oublier la perte que vous venez de faire.....» Enfin il me dit tant de choses qui s'accordoient si précisément avec la disposition de mon esprit, que je consentis à tout ce qu'il voulut. Ma gouvernante voyant que les efforts qu'elle faisoit pour me retenir en Angleterre étoient inutiles, m'aida à faire les préparatifs de mon voyage. J'arrangeai toutes mes affaires de façon à ne rien

craindre pour mes deux enfans que je confiai à cette bonne femme; je lui assurai un sort honnête, &, certes, jamais confiance ne fut mieux placée.

Le départ prochain de mon neveu me fit changer d'avis sur le voyage projeté de Lisbonne; il fut prêt à mettre à la voile dès les premiers jours de Janvier 1694, & nous nous embarquâmes *Vendredi* & moi le 18 aux Dunes avec une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour la Colonie, comme des armes, des munitions, des outils, &c. J'avois aussi engagé huit ouvriers différens, dont quelques-uns sçavoient même plusieurs métiers; il y en avoit un, entr'autres, qui étoit Tonnelier & Brasfeur.

Notre voyage fut assez heureux; mais des vents contraires

nous forcerent de relâcher à Galloway en Irlande, où nous fûmes obligés de rester vingt-trois jours. Comme les vivres y étoient à bon marché, nous augmentâmes nos provisions, & je pris pour mon compte particulier, deux genisses, un jeune taureau, plusieurs cochons, & quelques moutons que je destinai encore pour mon île.

Nous remîmes à la voile à la fin de Février, avec un vent frais qui dura assez long-temps; nous faisons bonne route avec assez de tranquillité, lorsqu'un soir on vint nous avertir qu'on voyoit au loin un grand éclat de lumière. Nous montâmes tous sur le tillac, d'où, en effet, nous découvrîmes une lueur considérable qui nous paroissoit s'augmenter, & nous entendîmes bientôt un coup de canon, suivi de deux autres.

Comme, par notre estime, nous étions de tous côtés trop loin de terre pour que ce feu pût être vu de quelque plage, nous conjecturâmes, & cela n'étoit que trop vrai, que le feu avoit pris à quelque vaisseau, & qu'il n'étoit pas fort éloigné de nous.

J'ordonnai qu'on fit force voile pour aller vers lui, (c'étoit d'ailleurs notre route) afin d'être à portée de donner de prompts secours à l'équipage. Je fis tirer successivement des coups de canon. & suspendre des lanternes aux vergues de notre bâtiment, pour leur annoncer qu'ils n'étoient pas loin de nous & que nous cherchions à les sauver.

En moins d'une heure nous nous trouvâmes assez près de l'incendie pour le voir distinctement, & nous reconnûmes avec douleur que c'étoit un grand vaisseau que

les flammes achevoient de dévorer au sein des eaux ; à peine eûmes-nous contemplé ce triste spectacle, que le reste de ce bâtiment sauta avec un bruit épouvantable, & tout disparut à nos yeux.

Comme le tems étoit nébuleux, je fis augmenter le nombre de nos lanternes, pour pouvoir être découverts par les malheureux, qui, sans doute, erroient à l'aventure dans les chaloupes de ce vaisseau.

Le souvenir de mes infortunes & des différentes situations où je m'étois trouvé, m'attendrissoit encore plus sur leur sort. J'avois deviné juste ; tout l'équipage s'étoit sauvé dans des chaloupes, & avoit heureusement remarqué nos signaux. Nous les aperçûmes à la pointe du jour, faisant tous leurs efforts, malgré le vent contraire, pour venir nous joindre, nous allâmes aussi-tôt à eux,

& nous les reçûmes tous sur notre bord. Ils étoient environ soixante, tant hommes que femmes & enfans.

Il est difficile de peindre l'excès de leur joie. La grande douleur se peint facilement, elle n'a que peu de nuances; mais les transports que cause une joie subite, sur-tout après une délivrance aussi imprévue, sont si variés, si extravagants, qu'il est presque impossible de les saisir & de les exprimer. En effet, les uns dansoient, sautoient, rioient, chantoient; les autres pleuroient, se frapportoient la poitrine; quelques-uns couroient comme des furieux; plusieurs tomberent en défaillance; enfin il n'est sorte de figure, de gestes & de grimaces qu'ils ne firent pour marquer leur joie d'un bonheur si peu attendu.

Nous apprîmes que ce vaisseau

venoit de *Quebec*, en Canada, pour retourner en France, & le Capitaine nous raconta les particularités de son désastre. Le feu avoit commencé par l'imprudence de celui qui tient le gouvernail; on s'en aperçut à temps, & on crut l'avoir éteint; mais quelques étincelles étant apparemment tombées dans la cale, le feu reprit à la quille, & gagna le reste du bâtiment avec tant de violence, que l'équipage, ne voyant plus de ressources que dans la fuite, se sauva dans les deux chaloupes. Elles s'étoient heureusement trouvées assez grandes pour les contenir tous. Ils avoient aussi mis dans l'esquif le plus de provisions qu'ils purent pour vivre, ou plutôt pour ne pas mourir de faim, jusqu'à ce qu'ils eussent pu rejoindre les bancs de *Terre-Neuve* ou rencontrer quelque vaisseau.

vaisseau pour les secourir. Enfin ils avouerent qu'il n'avoit pas fallu moins qu'un miracle pour les sauver.

Notre Chirurgien fut obligé d'en saigner près-des deux tiers pour les rendre à eux-mêmes. Il y avoit parmi eux un jeune Prêtre qui nous donna un grand exemple de modération & de sagesse. Aussi-tôt qu'il fut sur notre bord, il se prosterna pour rendre graces à Dieu de sa délivrance & de celle de ses camarades. Après quelques minutes de recueillement, il vint me trouver & me remercia, d'un air aussi tendre que décent, de m'être empressé de concourir avec la Providence à leur sauver la vie ; je lui répondis que je n'avois fait que ce que l'humanité devoit inspirer à tous les hommes.

Ce bon Prêtre fit tous ses efforts
Partie II. C

pour calmer les transports de ses Compatriotes ; il employa les exhortations & les raisonnemens les plus sensés pour les tranquilliser, & les porter à la reconnoissance envers le souverain dispensateur de toutes graces. Il réussit ; car le lendemain, après quelques heures de repos , nous vîmes tout un autre Peuple. La sérénité avoit succédé à leur agitation ; ces François , qui en tout genre sont extrêmes , vinrent nous combler de louanges, de politesses & de remercimens. Leur Capitaine qui avoit sauvé l'argent comptant du vaisseau, & quelques marchandises précieuses, nous les offrit pour nous marquer sa reconnoissance.

Je fis signe à mon neveu que mon intention n'étoit pas d'accepter les présens ; il me comprit d'abord, & parla avec beaucoup de noblesse. ». Nous ne doutons

» pas, lui dit-il, que vous n'euf-
 » siez fait en notre faveur, & sans
 » aucune vue d'intérêt, ce que
 » nous avons fait pour vous, si
 » nous avions été dans une pareil-
 » le détresse. Nous ne vous avons
 » pas secouru pour jouir de vos dé-
 » pouilles; ce seroit vous avoir
 » empêché de mourir, pour vous
 » faire souffrir un autre genre de
 » mort. A Dieu ne plaise qu'aucun
 » de nous ait de pareils sentimens!
 » Nous ne concevons même pas
 » que des Nations, qu'on dit ci-
 » vilisées, n'aient pas en horreur
 » de jouir du droit de *Bris*; droit
 » affreux, épouvantable & digne
 » des seuls antropophages. Non-
 » seulement nous ne recevrons
 » rien de vous qu'une partie du
 » prix de la consommation de
 » nos vivres, qui appartient à mes
 » Armateurs; mais je ferai en
 » sorte, sans trop nuire à notre

» course, de vous faire prendre
 » terre dans les parages les plus à
 » portée de notre route. ».

Cette réponse, pleine d'humanité & de bienfaisance, satisfait extrêmement nos nouveaux hôtes; ils ne se lassoient pas de nous appeler leurs peres & leurs libérateurs. Enfin les vents nous ayant forcés d'aller vers les Bancs de Terre-neuve, nous les y débarquâmes, à l'exception de quatre Matelots qui s'engagerent à notre service, & du jeune Prêtre François que j'avois pris en amitié, & qui desira de nous suivre pour aller trouver un de ses parens missionnaire à la Côte Coromandel, & partager avec lui ses travaux Apostoliques.

Après avoir remplacé les provisions consommées, nous reprîmes la route des Indes en faisant cours du côté du Sud-quart à

l'Est avec un vent médiocre pendant une vingtaine de jours.

Nous rencontrâmes bientôt de quoi exercer de nouveau notre humanité sur un objet aussi déplorable que le premier. Nous étions dans la latitude septentrionale de vingt-sept degrés cinq minutes, lorsque nous découvriâmes un vaisseau venant à nous sans beaupré, sans artimon & sans le perroquet de son grand mâât. Il tira un coup de canon pour nous apprendre qu'il avoit besoin de secours. Il nous vint un vent frais Nord-Nord-Est, qui, en peu de momens, nous mit à portée de l'arraisonner.

Nous scûmes qu'il étoit de Bristol, & parti des Barbades où il étoit en rade ; mais qu'un furieux ouragan avoit rompu le cable qui l'y tenoit ancré, & l'avoit éloigné, dans le tems que le Capitaine &

le premier Contre-mâitre étoient encore à terre pour achever de faire charger les provisions ; que le gros tems ayant continué , & n'ayant pas avec eux de marins assez instruits pour les bien conduire , ils étoient réduits dans l'état où nous les avons trouvés ; pour comble de malheur, ils mourroient de faim, ayant épuisé leurs denrées , leurs sucres , liqueurs , confitures , & n'ayant pas mangé depuis dix jours , ni pain ni viande ; qu'enfin il ne leur restoit qu'un peu d'eau qui les avoit soutenus jusques à ce moment.

Nous ne perdîmes pas un instant pour donner à ce malheureux équipage le secours le plus prompt ; ces pauvres gens étoient si affamés qu'il y auroit eu tout à craindre qu'ils ne se fussent étouffés , si nous avions d'abord contenté leur appétit famélique ; il fallut

même poser des sentinelles à la porte de la cuisine pour les empêcher de la piller.

Il y avoit dans ce vaisseau , comme passagers, un jeune homme avec sa mère & sa servante. Croyant le vaisseau près de mettre à la voile , ils s'étoient embarqués peu de momens avant l'ouragan qui les avoit jettés en pleine mer. Leur situation étoit encore plus déplorable que celle de l'équipage ; les matelots qui se trouvoient eux-mêmes réduits à la dernière extrémité , avoient été incapables de compassion à leur égard , & les avoient absolument abandonnés à leur propre malheur.

Je volai au secours de ces infortunés , accompagné du Chirurgien qui leur portoit des cordiaux ; mais nous arrivâmes trop tard ; cette triste mère mourut

presque à nos yeux , en nous montrant du doigt son fils , comme si elle eût voulu nous prier de le secourir. Ce jeune homme & la servante étoient demi-morts , & couchés près d'elle. Ce spectacle m'arracha des larmes , & me rappella la misère où j'aurois pu me trouver , à mon abord dans l'île , si la providence ne m'eût secouru d'une manière si étonnante. Le Chirurgien les fit insensiblement revenir à eux ; & nous les transportâmes dans notre vaisseau , où ce jeune homme reprit bientôt quelques forces , ainsi que la fille qui le servoit.

Cet événement tragique retarda notre course de trois jours , pendant lesquels nous aidâmes ce malheureux équipage à remettre ses manœuvres en moins mauvais état ; nous lui cédâmes aussi des provisions pour quelques mar-

chandises, & nous le quittâmes, après avoir pris les effets de ce jeune homme qui nous demanda en grace de nous suivre avec sa fervante, préférant la mort, disoit-il, à la douleur de revoir les meurtriers de sa mère; c'est ainsi qu'ils appelloient les gens de ce vaisseau. En effet, ils auroient pu donner à cette veuve de légères portions de leur nourriture, pour l'empêcher au moins de mourir de faim; mais malheureusement la famine ne connoît ni humanité, ni justice, elle est sans pitié & sans remords.

Nous navigeâmes ensuite, sans aucune rencontre, pendant encore environ six semaines, & je découvris enfin mon isle. J'appellai *Vendredi*, & je lui demandai s'il savoit où il étoit. Surpris, de ma question, il regarda fixement la terre, & s'écria tout d'un coup, en battant des mains, *le voilà, le*

voilà, & il me montra alors du doigt mon château, que je ne voyois pas, même avec ma lunette d'approche, parce que sans doute je ne l'avois pas bien dirigée. Il se mit à chanter & à danser comme un fou; j'eus même assez de peine à l'empêcher de sauter à la mer pour aller gagner l'isle à la nage.

Eh bien, lui dis-je, trouverons-nous les Espagnols & ton père? Au nom de son père, ce pauvre garçon se mit à pleurer, en me répondant qu'il craignoit bien de ne plus le revoir par son grand âge. Je tâchai de le consoler par l'espoir de le retrouver. Il ne pouvoit quitter les yeux de dessus l'isle chérie. Comme il avoit l'œil perçant, il me dit avec joie qu'il voyoit du monde sur la colline voisine de mon château.

Je fis mettre sur le champ pavillon Anglois, & tirer deux coups

de canon pour leur faire entendre que nous étions amis ; nous vîmes un moment après s'élever une fumée du côté de la petite baie , pour nous marquer sans doute qu'on nous avoit vus & entendus. J'ordonnai aussitôt qu'on mît la grande chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix , & prenant avec moi *Vendredi* & le jeune Prêtre , dont j'ai parlé , & à qui j'avois raconté toutes mes aventures , ce qui lui donna la plus grande envie de m'accompagner , j'allai droit à ma petite baie. J'avois eu grand soin de me faire suivre par seize hommes bien armés , dans la crainte de rencontrer d'autres habitans que ceux que je comptois y trouver ; mais heureusement cette précaution fut inutile.

La marée étoit haute , & j'abordai sans peine presque au pied

de mon château ; je reconnus aisément l'Espagnol que j'avois sauvé, & qui venoit à moi : je descendis seul avec le jeune Prêtre, en défendant à mes gens de sortir de ma chaloupe jusqu'à nouvel ordre. Mais il n'y eut pas moyen de retenir *Vendredi* : il avoit reconnu son père à une grande distance, & le rejoignit avec la vitesse d'une flèche décochée par un bras nerveux.

. L'Espagnol qui venoit pour reconnoître la chaloupe, étoit suivi d'une partie de son monde. Il avoit bien imaginé, par nos signaux, que nous n'étions pas des ennemis ; mais ne s'attendant pas à me revoir, il ne me reconnut pas. Eh quoi ! lui dis - je affectueusement, vous ne remettez pas Robinson ? A ce mot, il me regarda d'un air étonné, & sans me répondre, il jetta son fusil,

& se précipita dans mes bras, en m'embrassant avec transport. Est-il possible, s'écria-t-il, que j'aie pu méconnoître ces traits que j'ai autrefois regardés comme ceux d'un Ange, envoyé pour me secourir ! Ah ! mon cher Libérateur ! Quel bonheur inespéré de vous revoir !.. Il appella ensuite ses compagnons, & me présenta à eux comme leur sauveur & le souverain de l'isle.

Ils me firent tous des complimens fort honnêtes, & me proposèrent de me remettre en possession du château. Je les remerciai de leur politesse, en leur annonçant les secours que je leur apportois, tant pour l'aisance de la vie, que pour leur sûreté, si le sort les destinoit à rester dans l'isle.

Vendredi, sur ces entrefaites, m'amena son père. Il fit les mêmes extravagances que j'ai décri-

tes, lorsqu'il l'avoit autrefois trouvé garotté au fond d'un canot. Elles durèrent même plus long-tems ; car il ne cessoit de le contempler, de le caresser, & de lui répéter l'histoire de ses voyages.

Je me rendis vers mon château; mais il me fut impossible d'en retrouver le chemin. Les Espagnols avoient planté un si grand nombre d'arbres, & les avoient arrangés d'une manière si bizarre & si ferrée, qu'ils rendoient cette habitation inaccessible à tout étranger quelconque.

Ce fut avec une grande satisfaction que je vis mon ancienne demeure, ainsi que les augmentations & les nouvelles commodités que mes successeurs y avoient faites. Celui d'entr'eux que j'avois établi Gouverneur en mon absence, me dit qu'il avoit bien des événemens à me raconter, mais

qu'il remettoit son récit au lendemain , pour se livrer dans ce moment tout entier au plaisir de me revoir. Je donnai sur le champ mes ordres à *Vendredi* pour renvoyer la chaloupe à bord, en faisant prier mon neveu de venir nous joindre avec le passager, mes ouvriers & toutes les provisions que j'avois destinés pour ma Colonie.

En peu d'heures tout fut débarqué. Je fis tendre mon lit dans mon ancien appartement ; dans le temps que le Gouverneur nous faisoit préparer un festin, j'ordonnai qu'on déballât les effets que j'avois apportés. Les Espagnols furent enchantés à la vue de ces secours en tous genres, & des différens ouvriers que j'avois amenés. On imagine aisément que ma cargaison devoit consister en armes, poudre, munitions, outils,

cloux , toiles , étoffes , éguilles , fils , cordages , bétail , graines , &c. en un mot , dans les choses les plus nécessaires pour former de belles plantations.

Je n'avois pas oublié de me munir de furtouts de camelots , de chemises , de bas , de fouliers , de chapeaux &c. dont je fis présent à mes insulaires. En peu de momens ils furent tous habillés ; car leurs vêtemens , après une si longue absence de ma part , & le naufrage du vaisseau par lequel je leur avois envoyé des secours , étoient , comme on peut bien le penser , à peu près aussi étranges que ceux dont je m'étois servi dans une pareille circonstance.

Mon neveu , le jeune Prêtre , & le passager , ne cessoient d'admirer mes anciens travaux. Ils connoissoient bien mes aventures que je leur avois racontées ; mais

ils voyoient de leurs yeux le pouvoir de la nécessité & de l'industrie, & louoient la Providence qui n'abandonne jamais l'honnête homme au besoin.

On servit bientôt un repas magnifique pour le lieu & la conjoncture. Je fus traité en Souverain. On se livra à la joie; *Vendredi* étoit en extase en servant son père; & j'avoue que, moi-même, je n'ai de ma vie fait un souper plus délicieux.

Mon neveu se retira à son bord avec le passager. Je gardai le jeune Prêtre; on fit camper les ouvriers, en attendant qu'ils pussent se former des habitations; & le lendemain le chef des Espagnols étant entré de bonne heure chez moi, nous proposa une promenade vers la grotte où il nous promit de nous raconter l'histoire de mon isle depuis mon départ jus-

qu'à ce moment. Je vais tâcher , autant que ma mémoire me le permettra , de rapporter sa narration le plus succinctement qu'il me fera possible.

On doit se souvenir que , lors de mon départ de mon isle , j'y avois laissé cinq Anglois , avec ordre aux trois premiers de remettre ma lettre à l'Espagnol qui étoit allé au continent , avec le père de *Vendredi* , chercher ses Compagnons au nombre de seize pour vivre dans mon établissement. La seule chose équitable que firent ces trois séditeux , fut de donner à l'Espagnol ma lettre qui contenoit mes volontés , & des instructions nécessaires pour pourvoir à leur subsistance & à leur sûreté.

Cet Espagnol favoit assez d'Anglois pour profiter des avis que cet écrit renfermoit. Il les suivit , & s'en trouva bien.

Ses Compagnons , auffi furpris qu'enchantés de le revoir avec un vieux Sauvage , avoient peine à croire tout ce qu'il leur promettoit de ma part ; mais à la vue des petites provisions , des armes & munitions que je leur avois envoyées , ils ne balancèrent plus à passer dans mon ifle. Leurs préparatifs les retinrent près de trois femaines, pendant lesquelles ayant trouvé l'occafion de ce vaisseau Anglois , je retournai dans ma patrie.

Ils furent bien étonnés de me trouver parti ; mais ma lettre les raffura fur leur fort , & ils prirent poffeffion de mon château qu'ils partagèrent entre eux ; ils y donnèrent même un afyle aux cinq Anglois , qui d'abord vécurent affez bien avec les Efpagnols.

Mais le méchant naturel d'Atkins & de fes deux Camarades ne

put long-tems se cacher. La paresse , assez ordinaire aux Matelots , reprit le dessus. Ces trois mutins ne voulurent plus travailler. Ils prétendoient que les ayant laissés eux trois seulement dans l'isle , ils en étoient les maîtres , & qu'ils entendoient vivre du travail des autres. En effet , ils ne voulurent plus rien faire. Ils passoient les journées à la chasse , & revenoient manger le soir leur portion du souper que les Espagnols avoient préparé.

Ce n'eut été que demi-mal , s'ils s'en fussent tenus seulement à ne pas faire le bien de la société ; mais ils poussèrent la scélératesse jusqu'à vouloir la détruire.

Les deux autres Anglois , qui s'étoient sauvés dans la Pinasse , lors de la seconde sédition du vaisseau qui m'a ramené en Angleterre , & qui avoient gagné l'isle ,

dans la crainte d'être punis à leur retour en Europe , se sont trouvés d'assez honnêtes gens. Aussi furent-ils bientôt forcés , avant l'arrivée des Espagnols , de faire bande à part , & de vivre comme ils purent ; car ces trois barbares leur refusèrent tout secours.

Ils avoient même commencé à se construire chacun une habitation. Les Espagnols les aidèrent à l'achever , & leur fournirent de mes effets , de quoi les meubler , les armer , & ensemençer leurs terres.

A peine les deux Anglois furent-ils établis , que ces trois tyrans vinrent les menacer de brûler leurs plantations , s'ils ne les reconnoissoient pas pour les Souverains de l'isle , & si , à ce titre , ils ne leur payoient pas annuellement un tribut. Comme ces deux habitans bravoient leurs menaces,

ne pouvant croire qu'elles fussent sérieuses , un des trois coquins prit quelques tisons qui servoient à cuire leurs viandes , & mit le feu à la cabane. Elle eût été bientôt consumée , si ces bonnes gens ne l'eussent éteint promptement. S'étant ensuite armés de leurs fusils , ils chassèrent les agresseurs de leur habitation , en blessant fortement l'un deux , d'un coup de bourrade ; ceux-ci se voyant battus , promirent de les laisser tranquilles , s'ils vouloient leur laisser emporter leur compagnon blessé. Ils y consentirent , & crurent cette affaire absolument terminée.

Mais il n'en étoit pas ainsi de ces trois enragés. Ils choisirent le moment où ces pauvres casaniers étoient absens , & détruisirent leur habitation de fond en comble ; foulant aux pieds leur

moisson , tuant leur petit troupeau , arrachant les arbres qu'ils avoient plantés ; enfin ne laissant pas le moindre vestige de retraite humaine.

Ces infortunés allèrent raconter leur désastre aux Espagnols en les prévenant qu'ils en tireroient vengeance , mais en braves gens, & qu'ils les appelleroient au combat pour demander raison de leur insulte & de leur atrocité.

Les Espagnols promirent de leur rendre justice, ens'engageant à les secourir, & à réparer le dommage , pourvu qu'ils n'en vinssent point aux voies de fait ; & dès le soir même ils leur envoyèrent de quoi vivre , & ils couchèrent dans la grotte de la vallée , en attendant leur rétablissement.

Les perturbateurs de la Colonie étant revenus souper au château , eurent le front de se vanter

de leur expédition barbare ; & ils pousèrent même l'insolence jusqu'à menacer les Espagnols d'un pareil sort , en détruisant le château , s'ils ne vouloient pas les regarder comme les chefs de l'isle. Ceux-ci , outrés de voir trois Matelots féditieux leur parler avec cette arrogance , se jettèrent sur eux , les défarmèrent & les chassèrent de la forteresse , en les menaçant de les tuer comme des bêtes féroces , s'ils osoient faire le moindre tort à leurs plantations & à leurs troupeaux.

Environ cinq jours après , ces trois vagabonds , las de se promener & moitié morts de faim , ne s'étant nourris , faute d'armes , que de quelques œufs de tortues , revinrent , d'un air soumis , demander des vivres. Ils avoient mis de l'eau dans leur vin , & avoient senti toute l'injustice

justice & la noirceur de leur procédé.

Le Commandant Espagnol se promenoit alors avec sept ou huit de ses compagnons le long de la baie. Ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, en demandant en grace qu'on leur rendît leurs armes, & qu'on les admît dans la société. Cet homme respectable les reçut froidement, mais avec humanité, en leur reprochant, sans aigreur, leur conduite passée qui lui avoit paru d'autant plus cruelle qu'elle avoit pour objet la ruine totale de leurs propres compatriotes. Il leur dit qu'il ne pouvoit rien prendre sur lui sans consulter les Anglois & la Société. Atkins, qui mouroit de faim, le pria de lui donner, en attendant, quelque chose à manger; ce qu'on lui accorda sans peine.

Partie II.

D

Après avoir délibéré entr'eux sur cette affaire, on convint avant tout, que les trois mutins rétablissent, ou du moins aideroient à reconstruire l'habitation des deux Anglois persécutés, & à remettre toutes choses en bon état. Ils y consentirent, & mirent sur le champ la main à l'ouvrage.

Dans cet intervalle un incident qui regardoit la chose publique suspendit toute querelle particulière pour penser à la sûreté générale.

Une nuit que le Gouverneur Espagnol ne pouvoit s'endormir, soit par une fermentation de son sang, soit par un de ces pressentimens que nous avons quelquefois, & que nous ne pouvons expliquer, il prit le parti de se lever, & d'éveiller l'un des siens. pour lui faire part de ses inquiétudes, & pour l'engager à venir avec lui

à la découverte dans les environs du château.

Ils montèrent d'abord sur la colline , d'où ils découvrirent distinctement plusieurs feux , & un grand nombre de Sauvages. Comme ils savoient par mon instruction , & par le père de *Vendredi*, qu'ils descendoient quelquefois dans l'isle pour y faire leurs festins de triomphe , ils ne doutèrent pas qu'ils ne fissent bientôt une pareille fête. Ils allèrent éveiller tous leurs compagnons , qui , au lieu de se tenir clos & couverts , eurent la curiosité de voir cet affreux spectacle de plus près.

Dans cette circonstance ils donnèrent des armes à Atkins & à ses camarades pour se défendre au besoin , & eurent la précaution de faire cacher leur troupeau dans la grotte de la vallée.

Les Sauvages leur parurent di-

D ij

vifés en deux corps , exactement
féparés de près d'un quart de lieue.

Dans l'incertitude de leurs projets,
mes colons réfolurent d'envoyer
le père de *Vendredi* fe mêler avec
eux dans l'obfcurité pour connoî-
tre leurs deffeins. Le bon vieillard y
confentit volontiers ; & s'étant mis
nu comme la main , il partit fur le
champ. Il revint deux heures après,
& rapporta que le hafard feul avoit
amené ces deux Nations ennemies,
qui chacune de fon côté étoit ve-
nue dans l'ifle pour manger les
prifonniers ; & que s'étant recon-
nues , la fureur s'étoit emparée
d'elles au point qu'elles n'atten-
doient que le jour pour combat-
tre ; qu'il ne croyoit pas d'ailleurs
qu'ils foupçonnaffent que l'ifle fût
habitée ; qu'ainfi il étoit plus pru-
dent de fe cacher , & de fe tenir
en repos jufqu'après la bataille ;
qu'alors il ne doutoit pas qu'ils ne

se retirassent chacun chez eux, sans chercher à fouiller l'isle. L'événement justifia les conjectures du père de *Vendredi*.

Mais la curiosité l'emporta sur la prudence ; & rien sur-tout ne put retenir les Anglois qui coururent armés vers le lieu du combat ; ils y allèrent cependant avec précaution , en se cachant dans un bois d'où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être apperçus ; néanmoins il parut dans la suite qu'ils avoient été découverts par quelques Sauvages.

La bataille fut terrible & opiniâtre. Les Sauvages montrèrent des deux côtés , au rapport des Anglois , une valeur extraordinaire , une grande fermeté , & beaucoup d'adresse à ménager le combat , qui dura plus de deux heures avant qu'on pût voir de quel côté la victoire se déclareroit. Mais en-

fin la troupe la plus voisine des Anglois commençoit à plier ; elle se mit ensuite en désordre , & prit bientôt la fuite du côté de nos gens.

Ceux-ci qui craignoient avec raison que ces fuyards ne se jettassent vers la grotte , & que les vainqueurs ne les y poursuivissent résolurent d'aller s'y renfermer , & de faire une sortie sur ceux qui voudroient les y forcer. Trois Sauvages seulement prirent cette route , sans être suivis d'aucun ennemi ; les autres s'enfuirent au rivage & se rembarquèrent. Les vainqueurs , après avoir emporté les blessés , jettèrent un cri de triomphe , & rentrèrent aussi dans leurs canots pour s'en aller chez eux.

Les Espagnols ayant vu fuir ces trois Sauvages , firent dire aux Anglois de ne pas les tuer , mais bien de s'en rendre maîtres ; ce qui ne leur fut pas difficile.

Toute la Colonie alla examiner le champ de bataille , où l'on vit une trentaine de morts , dont quelques-uns étoient percés de flèches & de dards , & les autres affommés avec des sabres de bois fort durs & si pesans qu'il faut une force extraordinaire pour les manier. On trouva une douzaine de ces sabres , autant d'arcs , de traits & de javelots ; les Anglois enterrent les morts , & le père de *Vendredi* fut député vers les prisonniers pour les rassurer sur la crainte qu'ils avoient sans doute d'être dévorés , en leur annonçant que s'ils vouloient travailler pour leurs maîtres , ils seroient traités avec humanité.

Ces trois Sauvages étoient de jeunes gens alertes , robustes & de bonne volonté. Mais le brutal Atkins , & ses deux camarades , ne s'y prirent pas pour gagner leurs

cœurs , comme j'avois fait avec mon cher *Vendredi* , qui étoit homme à risquer sa vie pour sauver la mienne. Ils les traitoient si durement qu'un jour Atkins , impatienté de ce que son esclave ne travailloit pas apparemment assez vite , lui donna un coup de hache qui auroit dû lui fendre la tête , & le tuer ; mais le coup ne porta que sur l'épaule de ce malheureux qui en fut renversé. Un des Espagnols qui se promenoit par hasard dans cet endroit avec quelques-uns de ses camarades , voyant ce Sauvage terrassé , courut sur Atkins pour l'empêcher de l'achever. Il lui remontra avec honnêteté que ce n'étoit pas en les tuant que l'on corrigeoit les esclaves. Mais l'Anglois furieux , & s'abandonnant à la férocité de son caractère , se jetta sur le censeur , en lui déchargeant à son tour un

coup de hache, qu'il esquiva adroitement ; comme celui-ci étoit lesté & vigoureux , il le prit au corps , le jetta par terre & le défarma. Les deux camarades d'Atkins accoururent avec leurs pelles, (car ils étoient occupés au labourage) pour venger leur compatriote. Les autres Espagnols de leur côté vinrent se mettre de la partie, si bien que la confusion se remit dans la Colonie & que la guerre fut rallumée. Mais ces derniers, ayant reçu du renfort , firent les trois Anglois prisonniers , s'emparèrent de leurs outils , de leurs esclaves & de leurs armes.

Cette récidive de leur part méritoit une punition exemplaire ; & ç'eût été leur rendre justice que de les pendre ou de les fusiller. Mais la douceur du Commandant se borna à les exiler de l'autre côté de l'isle, avec défense d'avoir

communication avec eux. On leur promit seulement quelques outils, & des vivres qu'on porteroit à un certain endroit désigné, jusqu'à ce qu'ils pussent vivre de leurs récoltes.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société : cette punition produisit son effet. Ils n'eurent pas été plus de six mois abandonnés à eux-mêmes, qu'ils revinrent demander grace avec beaucoup de soumission ; mais l'expérience de leur conduite passée ne permit pas qu'on les crût sur leur parole, & on les renvoya durement, en leur fournissant toutefois les vivres & les outils dont ils avoient besoin.

Cette vie laborieuse & solitaire ne les accommodoit pas. Elle leur inspira un projet téméraire, & qui leur réussit. Ils résolurent d'aller au continent avec la chaloupe

qui avoit amené les Espagnols, pour tâcher de faire quelques prisonniers Sauvages qui pussent les aider dans leurs travaux, & faire fructifier leur plantation.

Pour obtenir le canot & des armes, ils cachèrent leurs desseins. Ils dirent seulement qu'ennuyés de vivre si malheureux, ils avoient envie de gagner le continent pour tenter la fortune; qu'ainsi, en leur accordant cette grace, on se délivreroit d'eux.

Les Espagnols, qui n'étoient pas fâchés de s'en voir débarrassés, consentirent volontiers à ce qu'ils voulurent, en leur représentant cependant le danger de cette entreprise; mais ils répondirent déterminément qu'ils étoient résolus à périr plutôt que de rester dans une si triste situation. On travailla à raccommoder la chaloupe, & à l'avitailler pour un mois. On leur

donna des rames , deux peaux sèches , dont ils firent une voile , & des armes avec quelques munitions.

Ils partirent au premier bon vent , en quittant le rivage de fort bonne grace , & les Espagnols leur souhaitèrent un heureux voyage , sans s'attendre à les revoir jamais.

Les habitans de l'isle ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de leur retraite. Leur retour étoit la chose du monde à laquelle ils s'attendoient le moins , quand , après vingt-deux jours d'absence , ils reparurent avec cinq femmes sauvages & trois hommes de la même nation.

La surprise de mes insulaires ne le cédoit qu'à celle de ces huit esclavés , qui , voyant des gens vêtus & armés différemment qu'eux , ne sçavoient à quel genre de mort on les destinoit.

On leur demanda avec empressement ce que signifioit ce prompt retour avec ces Sauvages , & ce qu'ils prétendoient faire. Ils répondirent qu'ayant passé heureusement en deux jours , ils avoient trouvé un peuple en alarmes , & prêt à leur tirer des fleches ; qu'ainsi ils n'avoient pas jugé à propos de débarquer dans cet endroit : qu'ayant côtoyé l'espace de six ou sept lieues , il s'étoient apperçus que ce que nous prenions pour le continent n'étoit qu'une isle ; qu'ils en avoient découvert une autre à droite au nord , & beaucoup d'autres encore à l'ouest : qu'étant déterminés , à quelque prix que ce fût , d'aller à terre , ils avoient descendu dans une de ces isles , où le peuple les avoit reçus fort honnêtement , & leur avoit donné même des racines & des poissons secs ; qu'ils étoient restés quatre

jours avec eux pour tâcher de prendre langue, & d'être instruits du caractère des nations voisines; qu'ils leur avoient répondu par signes qu'elles étoient cruelles, & ne vivoient ordinairement que de chair humaine; mais que pour eux ils ne dévorioient que leurs prisonniers de guerre, & qu'ils en avoient actuellement un fort grand nombre, dont ils les prioient d'accepter quelques-uns pour faire un festin; qu'enfin ils leur avoient amené ces huit Sauvages tout garrottés, & les avoient transportés eux-mêmes dans leur chaloupe; mais qu'ayant en horreur de faire un pareil repas, & dans la crainte d'y être obligés par déférence, s'ils restoit plus long-temps dans cette isle, ils avoient pris le parti de revenir dans leurs habitations, & de prier les Espagnols de leur permettre d'y vivre avec

leurs esclaves , qui les aideroient dans leurs travaux.

Le Chef des Espagnols les reçut avec humanité sous des conditions sages & prudentes. 1°. Qu'ils céderoient deux femmes & un esclave aux deux autres Anglois. 2°. Qu'ils vivroient avec elles comme avec leurs légitimes épouses. 3°. Que le sort décideroit du choix , pour éviter de nouvelles querelles. 4°. Qu'enfin ils prêteroient serment de fidélité aux Espagnols qui les feroient rentrer dans la société , s'ils vouloient se conduire en honnêtes gens.

Ils acceptèrent la proposition avec joie , & reçurent dans le même moment des marques d'amitié & de générosité de la part de la Colonie.

Le pere de *Vendredi* fut envoyé auprès de ces Sauvages , non-seulement pour les délier , mais

pour les affurer que , loin de vouloir les tuer & les manger , on les rendroit heureux , s'ils se foumettoient aux douces loix qu'on alloit leur imposer. Heureusement qu'une des femmes entendoit l'idiôme du vieux Sauvage , & servit par ce moyen d'interprête à toute la Colonie.

On ne perdit pas un moment pour faire tous les arrangemens proposés. On enferma les cinq femmes dans une cabane , & on fit tirer les cinq Anglois au sort , pour sçavoir qui choisiroit le premier.

Il y avoit deux femmes d'environ trente-cinq ans ; deux autres de vingt à vingt-deux , & une jeune de dix-sept à dix-huit : elles étoient toutes fort bien faites , & , à la couleur près , car elles étoient basanées , elles auroient pu passer pour belles à Londres même.

La cérémonie finie , le Chef des Espagnols donna un festin à tous les habitans ; les nouvelles épouses & les jeunes esclaves marquèrent leur joie d'être tombées en de si bonnes mains. Elles firent mille gesticulations différentes pour témoigner leur satisfaction.

Ce qu'il y eut de singulier dans le choix de ces femmes , c'est que l'Anglois , à qui le sort donna le droit de primauté , prit la moins agréable de toutes , & la plus vieille ; ce qui fit rire la compagnie , même jusqu'aux graves Espagnols. Mais le drôle raisonnoit mieux qu'eux tous , & jugea que dans un pareil choix , il ne falloit pas seulement avoir égard à la beauté , mais encore au secours qu'il pouvoit en tirer pour son ménage : aussi prit-il la plus nerveuse , & le succès le justifia ; car

90 R O B I N S O N
sa femme se trouva la meilleure
& la plus laborieuse des cinq.

La Providence eut encore part dans le choix de ces femmes ; car il arriva que les plus brutaux eurent les plus douces , & que les deux Anglois , honnêtes gens , furent les moins biens partagés. Par ce moyen , leurs différens caractères , se trouvant tempérés les uns par les autres , sont devenus plus sociables.

Après cet événement tout rentra dans l'ordre , & l'on vécut avec assez de tranquillité. Les Espagnols habitoient toujours le vieux château , & gardèrent la treille & la grotte. Ils avoient avec eux le pere de *Vendredi* & les trois prisonniers qu'ils avoient faits à la bataille que ces Sauvages s'étoient donnée entr'eux , & qu'ils avoient repris sur Atkins. Mais ces esclaves ne couchoient

pas dans la forteresse , & ne la connoissoient même pas. Ils demeuroient à la maison des champs , & on les occupoit au labourage. Cependant les Espagnols ayant par la suite reconnu leur attachement & leur fidélité , les reçurent dans le château , où , dans le temps des pluies , ils étoient couchés à l'abri des vents & des orages.

Atkins , ses camarades , avec leurs femmes & leurs deux Sauvages , reprirent leur première habitation. Ils l'augmentèrent même avec le secours des Espagnols qui leur fournirent ce qu'ils purent d'outils , ainsi qu'aux deux autres Anglois & à leur famille qui s'étoient établis un peu plus loin.

Ces trois habitations formoient , pour ainsi dire , les fondemens de trois villes , dont le château étoit la capitale. Mais un nouvel incident rejetta la Colonie dans les plus vives alarmes.

Un jour qu'à l'ordinaire les Sauvages étoient venus faire leur festin de triomphe, ils laissèrent, en s'en retournant, trois de leurs gens endormis dans un petit bois, soit par oubli, soit par quelque autre motif inconnu. Ces descentes étoient devenues si familières à la Colonie, qu'elle ne s'en mettoit guère en peine; & elle ne songeoit alors qu'à se tenir cachée jusqu'à leur départ. Le premier d'entr'eux qui les appercevoit en donnoit avis aux plantations; & on plaçoit quelque'un sur une colline pour avertir de leur rembarquement.

Les Espagnols, curieux de voir les restes affreux de leur fête, trouvèrent ces trois Sauvages ensevelis dans un profond sommeil. Comme ils avoient autant d'esclaves qu'il leur en falloit; un des camarades d'Atkins étoit d'avis qu'on les tuât; mais les Espagnols

n'y purent consentir. Il faut leur rendre cette justice , que, malgré ce que l'on raconte des cruautés de cette Nation envers les Mexicains & les Péruviens , j'ai vu peu d'hommes aussi modérés, aussi vertueux , aussi humains , & en même-temps aussi braves que ces Espagnols.

Le parti le plus simple eût été de les laisser tranquillement partir ; mais ils n'avoient point de canot : ainsi on fut obligé de se rendre maîtres de leurs personnes , pour qu'ils ne pussent nuire aux plantations.

Le pere de *Vendredi* leur assura , ainsi qu'aux autres, qu'ils n'avoient rien à craindre , & qu'ils trouveroient des camarades qui étoient contens de leur sort.

On les donna aux deux Anglois dont les terres avoient le plus besoin de travaux , & on leur cacha

soigneusement les autres habitations, jusqu'à ce qu'on se fût assuré de leur fidélité. On agit très-prudemment ; car quelques temps après l'un d'eux s'échappa, & partit apparemment dans les canots de quelques Sauvages qui avoient abordé l'île, & qu'il avoit découverts.

Cette désertion alarma avec raison toute la Colonie ; car il étoit à présumer que ce transfuge les informeroit de leur séjour, & de leur petit nombre. Heureusement il n'avoit aucune connoissance de la forteresse, de la treille, de la grotte, de la demeure d'Atkins. Il n'avoit jamais non plus entendu tirer d'armes à feu ; ainsi il ne pouvoit leur donner que des notions imparfaites de leur état, mais seulement de l'endroit où il avoit travaillé.

Ces conjectures ne se trouvè-

rent que trop vraies : car deux mois après, six canots remplis chacun de neuf ou dix Sauvages, vinrent du côté septentrional où ils n'étoient jamais descendus auparavant, & y débarquèrent à un mille de distance de la retraite des deux Anglois, chez lesquels avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la Colonie avoit habité ce côté-là, le mal n'eût pas été fort grand, & probablement aucun des ennemis n'eût échappé. Mais il étoit impossible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, & même de se défendre avec quelques succès.

Les deux Anglois les avoient bien apperçus à près d'une lieue de distance en mer : aussi profitèrent-ils de cette découverte pour sauver leurs femmes, leurs troupeaux, & tous leurs ustensiles, dans une cave qu'ils avoient eu la précau-

tion de pratiquer dans le plus épais d'un bois voisin, & dont l'entrée étoit cachée de façon qu'il falloit être dans le secret pour la trouver. Ils eurent grand soin de garotter fortement les deux camarades du fugitif, & d'envoyer celui qui leur avoit été cédé avec leurs femmes, & auquel ils avoient lieu de se confier, demander un prompt secours aux Espagnols, avec ordre de venir les rejoindre en certain lieu indiqué dans le bois, non loin de leur précieux dépôt.

Les Sauvages, instruits par l'esclave fugitif, vinrent droit à l'habitation de ces Anglois, & ils y mirent le feu qui la consuma en peu de momens. Ces barbares, désespérés sans doute de la trouver déserte, se mirent à roder dans tous les environs pour découvrir ceux qui l'avoient abandonnée. Deux pelotons de cinq
ou

ou fix d'entr'eux s'avancèrent précisément de leur côté à portée du fusil. Comme les deux Anglois étoient postés de façon à pouvoir les ajuster sans être vus , étant cachés dans une touffe de buisson très-épais , ils reconnurent leur déserteur qui étoit à la tête du premier peloton , & résolurent de ne pas l'épargner. - Leurs armes étoient chargées à mitraille , & ils firent une décharge avec tant de justesse & de précision , qu'ils tuèrent leur traître , avec trois ou quatre de ses camarades , sans compter les blessés.

Le deuxième peloton , plus étonné du bruit , qu'instruit du danger qu'il couroit lui-même , accourut au secours de ses compatriotes blessés , sans pouvoir comprendre comment cela avoit pu se faire. Ils crurent , à ce qu'on a sçu depuis , que c'étoit par l'effet du

Partie II.

E

tonnerre , & ne s'attendirent pas à subir dans l'instant un pareil fort. Nos Anglois étoient bien fâchés de se voir contraints de canarder ces malheureux. Ils firent une seconde décharge avec un succès encore plus terrible que le premier ; & croyant les avoir tous tués , ils sortirent de leur fort sans avoir rechargé leurs armes ; ce qui étoit une grande imprudence ; car ils en trouvèrent encore quatre en vie , dont trois étoient presque mourans. Le quatrième n'avoit qu'une légère contusion , & ils les achevèrent à coups de crosse.

Celui qui n'étoit que légèrement blessé se jetta à leurs genoux avec un murmure lamentable pour leur demander la vie. Ils se contentèrent de le lier au pied d'un arbre ; & ne voyant plus d'ennemis de ce côté-là , ils coururent

à leur espece de casemate pour voir si tout y étoit en bon état , & pour calmer la terreur de leurs femmes qui , bien plus qu'eux , redoutoient les Sauvages. Mais tout étoit tranquille & en bon ordre.

Un moment après ils virent arriver les Espagnols à leur secours avec le pere de *Vendredi*. Le reste des Sauvages ayant entendu ce bruit inconnu , que les échos avoient rendu plus effrayant , & n'ayant rien découvert de leur côté , vinrent à l'endroit où leurs camarades avoient été tués ; ce qui les avoit tellement épouvantés , qu'ils se sauvèrent dans leurs canots , & s'embarquèrent avant qu'on eût pu les atteindre.

Le lendemain, la Colonie eut la satisfaction de voir trois de leurs canots brisés sur le rivage , & plusieurs corps noyés étendus sur le

fable ; ce qui fit croire avec beaucoup de fondement que leurs ennemis avoient effuyé une tempête furieuse ; ce que la violence du vent qu'on avoit ressenti dans l'isle ce même soir , avoit dû leur confirmer. Cependant , si quelques-uns avoient péri dans la tourmente , il pouvoit s'en être échappé assez pour porter leurs compatriotes à venger la mort de leurs camarades , & à découvrir quelle nation pouvoit habiter l'isle.

Cinq ou six mois se passèrent avant qu'on entendît parler d'eux. Toute la Colonie , pendant cet intervalle , travailla à relever pour la deuxième fois l'établissement de ces pauvres Anglois. Atkins même & ses camarades mirent la main à l'œuvre ; ce qui prouvoit qu'ils se repentoient sincèrement de leur conduite passée.

On espéroit déjà d'en être quitte

pour la peur, lorsqu'un soir on vit paroître une flotte formidable de 27 à 28 canots, remplis d'hommes armés en guerre, & au nombre de plus de deux cens cinquante, qui débarquèrent à la côte orientale. Cette multitude jeta mes insulaires dans la plus grande consternation; mais, comme ils avoient toute la nuit pour délibérer & se mettre en état de défense, ils reprirent courage.

Le plus grand nombre fut d'avis d'aller droit à l'habitation des Anglois, parce que ce seroit certainement là que les Sauvages, instruits par leurs camarades, marcheroient en force. De plus il fut résolu qu'on cacheroit les femmes, les effets & le bétail dans la cave dont j'ai parlé; mais elles voulurent absolument combattre, & ne pas quitter leurs maris. Il fallut les armer d'arcs & de fleches.

On convint encore de se diviser en trois bandes dans le bois qui entouroit cette habitation, afin de faire croire aux Sauvages qu'ils avoient affaire à des ennemis nombreux.

La chose arriva comme on s'y étoit attendu. Les Sauvages marchèrent sans ordre vers l'endroit désigné, où toute la Colonie, au nombre de trente-trois personnes, compris les femmes & quelques esclaves affidés, étoit préparée à les bien recevoir.

Les esclaves étoient armés de haches, de hallebardes & de sabres. Les Espagnols & les Anglois partagèrent les fusils, les pistolets & les bayonnettes.

La première division des insulaires étoit commandée par le Gouverneur Espagnol, comme Généralissime. La seconde étoit aux ordres d'Atkins. Il faut lui ren-

dre cette justice : quoique hardi dans le crime , il ne l'étoit pas moins au combat , contre l'ordinaire de ses pareils. La troisième avoit pour chef le Lieutenant du Gouverneur.

A peine le jour commença-t-il à paroître, que les Sauvages marchèrent directement à l'endroit prévu dans une confusion étonnante, & par troupes formées au hasard , sans garder ni rang ni mesure. Le premier peloton alla d'abord du côté d'Atkins , qui le laissa passer pour être reçu par une autre division : il laissa passer encore le deuxième qui étoit peu nombreux; mais le troisième, composé d'une cinquantaine d'hommes, étant venu à sa portée , il fit sur eux une décharge à mitraille, si à propos, que plus de la moitié furent mis hors de combat. Il ne leur donna pas le temps de

se reconnoître , & leur fit encore deux décharges avec le même succès. Les deux autres troupes furent saluées de la même façon par les divisions des Espagnols ; en un mot , ce fut une surprise , une consternation & des hurlemens semblables à ceux que j'ai décrits plusieurs fois ; & si Atkins avoit pu se contenir , & ne pas sortir de son espèce de retranchement , les Sauvages eussent tous été défaits , sans que les insulaires eussent perdu un seul homme. Mais le bouillant Anglois ne put se modérer ; il tomba sur eux avec sa division. Les Sauvages , qui , jusqu'alors , avoient sans doute cru que des Dieux ou de mauvais Génies les avoient tués par la foudre , voyant des hommes , se rallièrent , tirèrent des fleches , tinrent ferme , & combattirent avec autant de courage que de

vigueur. Atkins fut légèrement blessé , ainsi que le pere de *Vendredi*. Un des camarades d'Atkins & son esclave furent tués sur la place ; bientôt après un Espagnol subit le même sort. La blessure d'Atkins ne l'avoit rendu que plus furieux. Les femmes qui étoient de sa division , soutinrent leurs maris avec une bravoure qui semble au-dessus de leur sexe , & tuèrent plusieurs ennemis. Atkins , pressé par le nombre des Sauvages qui se battoient en vrais désespérés , se retira en bon ordre sur les deux autres divisions , qui n'eurent pas à soutenir une attaque aussi vive.

Dès qu'Atkins eut attiré les Sauvages du côté des Espagnols , il forma sur le champ la résolution , pour ôter tout espoir de salut aux Sauvages , d'aller brûler leur flotte qui étoit sans gardes. Les

Espagnols n'étoient pas de cet avis, dans la crainte que le désespoir de ces malheureux ne leur donnât de nouvelles forces pour combattre. Mais l'Anglois répondit qu'il valoit mieux avoir à combattre cent hommes que cent Nations qui ne manqueroient pas de venir toutes ensemble les détruire totalement, si un seul échappoit. Son avis prévalut, & devoit l'emporter. Il courut au rivage, où, ayant ramassé quelque bois sec, il mit le feu aux canots.

Les Espagnols, qui pendant cette expédition n'avoient pas cessé de combattre, tuèrent encore un grand nombre de Sauvages. Mais quand ceux-ci virent leur flotte en proie aux flammes, ils abandonnèrent leurs armes, en faisant des cris épouvantables. Ils s'enfuirent en proférant d'un ton lugubre: *Oa, oa, Waramoka*, &

d'autres paroles que nous ne pûmes comprendre.

Le champ de bataille resta à mes insulaires, qui, pour ne pas perdre le fruit de leur victoire, consultèrent entr'eux sur ce qu'ils avoient à faire pour détruire le reste des ennemis. Ils en comptèrent près de 150 tués qu'ils enterrèrent sur le champ. Ces barbares avoient emporté leurs blessés dans les bois, où ils moururent tous faute de secours. On trouva les corps morts de mes Colons que l'on ne reconnut qu'aux vêtemens; car les Sauvages les avoient tellement défigurés qu'ils étoient méconnoissables. Ils avoient insulté à leurs cadavres d'une manière inhumaine & inouïe en les meurtrissant à coups de massues, comme si ces corps eussent pu éprouver de nouvelles douleurs.

Le Gouverneur Espagnol opina

E vj

qu'il falloit aller sans perdre de temps du côté de la métairie pour défendre la moisson. Mais il étoit trop tard ; le mal étoit fait. Ces Sauvages désespérés de leur perte & de leur captivité, car ils n'ignoroient pas qu'ils étoient dans une isle & sans canots , avoient détruit ma maison des champs , & dévasté tous les environs.

Les insulaires les y trouvèrent rassemblés. Ils étoient assis à terre d'un air fort triste, le coude appuyé sur le genou & le visage caché dans les mains. Ils étoient encore près d'une centaine d'hommes. Le dommage qu'ils avoient causé à ma Colonie étoit inestimable. Ils avoient fait le mal , pour faire le mal ; car il ne pouvoit leur en rien revenir.

Les ayant apperçus dans cette situation , on usa d'un stratagème pour connoître s'ils avoient encore

envie de recommencer le combat. On leur tira quelques coups de fusils fans balle ; cette ruse réussit. A ce bruit, ils se levèrent tous en gagnant les bois & en faisant des hurlemens si étranges que nos gens n'en avoient pas encore entendu de semblables. La plupart étoient défarmés, n'ayant que des arcs fans flèches, & point d'outils pour en faire d'autres.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits étoit certainement déplorable ; mais l'état dans lequel ils avoient mis la Colonie n'en étoit pas moins triste. Le château subsistoit, à la vérité, ainsi que les autres habitations ; mais la mère nourricière étoit détruite ; & il falloit du temps pour réparer cette perte ; il falloit se ménager sur le pain, & ne vivre que de chasse pendant plusieurs mois.

La première chose dont ils con-

vinrent fut de pousser les ennemis vers le Sud-Ouest de l'isle, qui étoit l'endroit le plus reculé, afin que si dans ces entrefaites d'autres Sauvages venoient faire quelque incursion, ils ne pussent en avoir aucune connoissance. On décida encore qu'on les harceleroit sans cesse & sur le champ, pour tâcher d'en détruire autant qu'il se pourroit; & que si l'on réussissoit à en prendre un en vie, on s'efforceroit de lui faire entendre, par le père de *Vendredi*, que si le reste vouloit se borner à cultiver un terrain qu'on leur assigneroit, en s'engageant de n'en passer jamais les limites que pour venir parler par un député, on leur donneroient non-seulement la vie & la liberté, mais encore des terres & des outils pour labourer, des graines pour ensemer, & des instructions pour former un bon établissement.

Ce projet étoit sage : on réussit à prendre un de leurs traîneurs affoibli par sa blessure. On le pansa du mieux que l'on put. On lui donna des rafraîchissemens , en un mot , on parvint au but désiré par l'entremise du père de *Vendredi*. Ce Sauvage étonné de trouver tant d'humanité chez des gens qu'il croyoit féroces & d'une autre nature que la sienne , promit au nom de ses compatriotes qu'ils se soumettroient volontiers à des loix si douces.

Il retourna parmi eux avec le père de *Vendredi*, & revint, avec trois de leurs chefs , apporter les paroles de leur nation. On leur fournit des vivres , & quelques outils ; on les instruisit dans l'art de l'agriculture & de la vannerie ; ils tinrent religieusement leur parole, & devinrent en peu de temps plus savans que leurs maîtres. On doit

présumer que si cette troupe avoit eu des femmes, elle eût bientôt formé une peuplade presque civilisée, & la plus considérable de la Colonie.

Ils perdirent beaucoup de monde, tant par les blessures, que plusieurs d'entr'eux avoient reçues dans le combat, que par une forte d'épidémie qui regna parmi eux, en sorte qu'à mon retour dans l'isle ils n'étoient plus que trente-sept.

Après cette guerre, la Colonie jouit d'une parfaite tranquillité par rapport aux Sauvages, qui continuoient néanmoins de temps à autre d'aborder l'isle pour y faire leurs repas inhumains. Comme ils étoient de Nations différentes, & que probablement ils ignoroient ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche pour les trouver; & en supposant qu'ils l'eussent faite, il leur eut été bien difficile de les découvrir.

Voilà à peu-près tout ce que mon Espagnol me raconta en nous promenant. Le jeune Prêtre & le passager qui nous accompagnoient, ne pouvoient cesser d'admirer ce tissu d'aventures extraordinaires. Je ne pus qu'applaudir à la sagesse, à la prudence, à la fermeté, à la justice, enfin à toute la conduite des Espagnols; & pour leur en témoigner ma satisfaction, je leur dis que je voulois, avant que d'aller visiter les Sauvages, & les autres petites Colonies, leur rendre le festin qu'ils m'avoient donné, ainsi qu'à mon neveu & à mes passagers.

J'avois tout fait arranger par *Vendredi* & par le cuisinier du vaisseau. Nous reprîmes tous le chemin de la Capitale où nous trouvâmes tout préparé. Mon neveu, qui y étoit arrivé avec ses Officiers, avoit eu soin d'envoyer

de bon vin de Bordeaux, de la bierre d'Angleterre, des liqueurs, une grande jatte de porcelaine avec les ingrédiens nécessaires pour faire du *Punch*. Il y avoit ajouté de grandes pièces de bœuf & de porc salé. Celui d'entre les Espagnols qui s'étoit chargé de l'office d'économe, joignit à tous ces présens cinq jeunes chevreaux qu'on fit rôtir en entier, & dont on envoya une partie à l'équipage du vaisseau, qui depuis longtemps n'avoit goûté de viande fraîche. Je dois convenir que ce repas fut encore plus somptueux & plus gai que le premier.

Tous les effets que j'avois apportés furent déposés dans l'arsenal & dans les magasins du château, pour être ensuite distribués dans la Colonie; & je laissai cette distribution à la sagesse & à l'équité du chef des Espagnols. Le

nouveau bétail fut mis dans le grand enclos de la vallée auprès de la grotte , & l'on en donna le soin à un Espagnol entendu.

Au moyen de deux petites pièces de canon de quatre livres de balle , avec leurs affûts , & de nouvelles armes & munitions que je leur donnai , ils pouvoient combattre & vaincre une armée de Sauvages , fut-elle de 500 hommes. Parmi les ouvriers que je leur amenai , il y en avoit un très-adroit , & qui valoit seul dix autres. Il étoit aussi bon armurier , & pouvoit par conséquent tenir les armes toujours en bon état.

Le surlendemain de mon arrivée , je me préparai , avec une suite assez nombreuse , à visiter les habitations des Anglois & le quartier des Sauvages. Le Prêtre , le passager & sa servante voulurent être de la partie pour con-

noître l'état de mon petit royaume. Le Gouverneur fit apporter avec lui les effets & les outils qu'il avoit destinés aux Colons. Nous commençâmes par la demeure d'Atkins , que je trouvai assez propre ; elle étoit vaste & séparée par des cloisons de vannerie , fort industrieusement construites , pour renfermer trois familles ; c'est-à-dire celles d'Atkins & de son camarade , & celle de la veuve du troisième qui avoit été tué à la grande bataille. Ils avoient chacun trois ou quatre enfans. Les ouvriers qui me suivoient pour examiner les travaux de mes insulaires furent surpris des talens d'Atkins , & me dirent franchement que cet homme n'avoit pas besoin d'eux ; qu'il ne lui falloit que des outils. Atkins reçut avec reconnoissance les secours que nous lui apportions , & nous

promit cordialement d'être sage, en nous disant que le malheur l'avoit instruit ; qu'il reconnoissoit ses fautes ; qu'il en demandoit pardon aux Espagnols ; qu'il les prioit de lui rendre leur amitié , & qu'il leur juroit d'être à jamais leur plus fidèle serviteur.

Nous apprîmes avec plaisir qu'il en usoit bien avec la pauvre veuve & ses enfans , en leur donnant exactement leur nécessaire.

Nous passâmes de-là chez les deux Anglois dont on m'avoit dit tant de bien. En effet, malgré leurs désastres ; tout florissoit dans leur établissement. L'ordre, la propreté, l'abondance , fruit du travail & de l'assiduité , régnoient de toutes parts. Je leur fis des complimens sur leur conduite , en les priant de demander & de choisir dans les magasins ce qui leur seroit nécessaire pour abréger leurs travaux

& améliorer leur plantation. Ces braves gens me remercièrent de tout leur cœur , & ne prirent des secours que j'avois apportés , que les choses les plus indispensables.

Nous nous rendîmes ensuite au canton des Sauvages. Notre surprise augmenta à la vue de leur Colonie ; leurs cabanes étoient tirées au cordeau , sur deux lignes, & si artistement travaillées en osier, que je doute fort que le meilleur vannier de Londres fît mieux. Ils avoient fait , en ce genre , des lits , des gardes-mangers , des tables , des chaises , des tamis , des cages , enfin tous les ustensiles nécessaires au ménage. Ils avoient également réussi dans les ouvrages de poterie ; & , comme je l'ai dit ci-dessus , ils avoient en tout surpassé leurs maîtres ; ils reçurent avec transport les instrumens de labourage , les outils , les graines & les autres secours , qu'on

leur distribua. Je le repète, s'ils avoient eu des femmes, ils eussent formé en peu d'années un Peuple heureux & considérable.

Le passager & sa servante furent si étonnés de l'ordre & de la fertilité de mon île, qu'ils résolurent de s'y établir. Ce jeune homme me pria de lui assigner un canton près du château, & de lui donner des Sauvages de bonne volonté, & un ouvrier pour se former une bonne plantation. Il avoit quelques effets précieux qu'il me proposa de prendre en échange, pour m'en défaire aux Indes. J'eus beau vouloir le détourner de cette résolution, il insista si fortement, que je consentis à tout ce qu'il voulut.

Sa servante, qui vraiment dans son espèce étoit une fille de mérite, me pria aussi de lui procurer

un établissement dans l'isle. Je jet-tai les yeux sur mon artisan uni-versel qui accepta mon offre, & je le mariaï avec cette fille, en lui concédant un terrain non loin de celui de son ancien maître.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici le zèle de mon jeune Prêtre, & tout ce qu'il me dit à cet égard. Quoiqu'il fût Catholique Romain, je dois avouer que, de ma vie, je n'ai rencontré un homme de son état plus sobre, plus modeste, plus pieux, plus instruit, plus zélé, plus désintéressé, enfin plus juste, plus doux & plus charitable. Sa conduite pouvoit passer pour un modèle de perfection chrétienne. J'ose croire que si tous les gens de sa robe lui eussent ressemblé, la réformation n'auroit jamais eu lieu, & que nous serions encore
unis

unis dans le sein de la même Eglise (1).

La première conversation que j'eus avec lui me plut beaucoup. La Religion en étoit le sujet, & il m'en parla, quoique d'une autre Communion que la mienne, avec toute la modération imaginable.

Je n'ai pu voir, me dit-il, sans la douleur la plus vive, & sans répandre des larmes intérieures, tant d'idolâtres dans votre isle : il ne seroit peut-être pas difficile, avec l'aide de Dieu, de les instruire dans la Religion Chrétienne. Je sçais bien que malheureusement vous & moi n'admettons pas les mêmes dogmes; mais nous tombons d'accord sur les vérités primitives; & nos différens sentimens ne doivent pas m'empê-

(1) Il faut observer que c'est un Protestant qui parle, & qui rend justice à la vertu.

cher de faire les plus grands efforts pour tâcher de légitimer les mariages de vos Anglois, de faire connoître le vrai Dieu à leurs femmes, ainsi qu'aux malheureux Sauvages relégués à l'extrémité de votre isle. Vous me direz sans doute, ajouta-t-il, que vous n'aviez ni Aumônier, ni Notaire; j'y consens, & j'approuve la précaution des Espagnols d'avoir obligé vos Anglois à regarder la femme que chacun avoit choisie comme sa véritable épouse. Mais cela ne fait pas un mariage légitime, puisque les femmes ne furent pas consultées, & que par conséquent elles n'ont pu donner leur consentement. D'ailleurs l'essence du mariage ne consiste pas seulement dans l'aveu mutuel des deux parties, mais encore dans une obligation formelle & légale de ne se jamais quitter, & de

pourvoir à leurs besoins réciproques , ainsi qu'à ceux des enfans. Si vous voulez , continua-t-il , attirer la bénédiction du Ciel sur vos sujets , travaillez efficacement à me seconder pour détruire ce mal , pour éclairer ces Sauvages , & pour établir un culte simple à leur portée , selon que les circonstances le permettent : mais en même-temps il faut que ce culte soit pur , sans mélange de superstition , & digne enfin de la Majesté divine.

J'avoue que je fus tellement frappé de ce discours , que je m'abandonnai entièrement à son zèle & à ses lumières , afin de réparer , avec le secours du pere de *Vendredi* qui lui serviroit de truchement , ma coupable négligence à cet égard.

Cet Ecclésiastique ne pouvoit revenir de l'indifférence inexcusable

fable des Anglois , pour faire connoître à leurs femmes au moins l'existence d'un seul Dieu ; en observant que si ces Anglois avoient été forcés de vivre dans quelques pays de Sauvages , ceux-ci eussent tout employé pour tâcher de leur faire adorer l'idole de la nation.

Mon étonnement augmentoit à mesure qu'il me parloit. Je confesse que jamais cette pensée ne m'étoit venue dans l'esprit. Je regardois ces Sauvages comme des esclaves que le droit de la guerre nous avoit soumis. Je le laissai le maître de faire tout ce que sa charité lui inspireroit ; & j'en parlai sur le champ aux Espagnols , qui non-seulement approuvèrent les avis de ce bon Prêtre , mais résolurent de l'engager à rester avec eux , à titre d'Aumônier , avec un revenu honnête que toute la

Colonie lui feroit pour vivre, & un appartement dans le château. A peine les Espagnols lui eurent fait cette proposition, qu'il s'écria : Grand Dieu, je vois dans tout ceci le doigt de ta providence ! Ma vocation est manifeste ; & je me croirai bien dédommagé des malheurs de mon voyage, en me trouvant employé dans un dessein si glorieux.

Pendant qu'il parloit, je voyois dans ses traits une sorte d'extase ; ses yeux brilloient d'un feu nouveau ; ses joues s'enflammoient, & je ne pus qu'admirer un zèle si pur & si fort au-dessus de celui de la plupart de ses confrères.

Après avoir rêvé un moment, je lui demandai si c'étoit tout de bon qu'il vouloit s'enterrer dans mon isle pour entreprendre la conversion de ces Sauvages, & s'il étoit capable de s'y hasarder,

sans une espérance fondée d'y réussir.

Qu'appellez-vous me hasarder, répliqua-t-il vivement ? Je n'allois aux Indes que dans cette intention ; & si je peux faire ici la même chose , pensez-vous que je n'aurai pas bien employé mon temps ? Le salut de tant d'ames vaut non-seulement les soins de toute ma vie , mais encore de vingt autres de mon ministère.

Il me proposa sur le champ d'aller d'abord à l'habitation d'Atkins. Il entendoit un peu l'Anglois & l'Espagnol. J'y consentis volontiers ; & , chemin faisant , je le priai de me dire par quel hasard je l'avois trouvé dans la volonté de me suivre.

Il satisfit avec plaisir à mon empressement , & me raconta ses premières aventures qui me parurent aussi amusantes que singuliè-

res. Mais la plus remarquable , à mon avis , étoit sa dernière course dans laquelle il avoit été obligé de changer cinq fois de vaisseau , sans pouvoir arriver à sa destination.

Son premier projet avoit été d'aller de Saint-Malo à la Martinique ; mais , forcé par le gros temps d'entrer dans le Tage , le navire avoit échoué. Dans cet embarras il en avoit trouvé un autre prêt à faire voile pour les isles Maderes , & il s'y étoit embarqué. Malheureusement le Capitaine ne sçachant que très-peu la navigation , avoit laissé dériver son vaisseau jusqu'à Fial , & delà il alla vers Terre-Neuve , où , rencontrant un vaisseau destiné pour Quebec & pour la Martinique , il s'étoit rembarqué de nouveau. Arrivé au Canada , le maître du bâtiment mourut , & sa car-

gaïson fut vendue avec le navire qui changea alors de destination; enfin en ayant trouvé un qui revenoit en France, il s'étoit déterminé à y repasser, & ce fut précisément ce dernier que les flammes dévorèrent en pleine mer, lorsque je le reçus sur mon bord. Mais je crois devoir finir cette digression sur les aventures d'autrui pour ne parler que des miennes.

Quand nous fûmes parvenus à l'habitation d'Atkins, je lui rappellai, sans trop les faire valoir, les secours que je lui avois donnés, & dont il me remercia de nouveau avec beaucoup d'affection. Je lui parlai ensuite des grands principes de la Religion, & je lui demandai si, avant que de contracter une alliance avec ces femmes étrangères, lui & ses compagnons n'étoient pas liés ailleurs, & s'ils se croyoient tous mariés légitimement.

Il me répondit que deux d'entr'eux étoient veufs, fans enfans, & les trois autres, garçons; qu'ils se croyoient bien mariés, puisqu'ils s'étoient solennellement engagés devant les Espagnols, faute de Prêtre; qu'ils avoient tous beaucoup d'attachement pour leurs femmes; que pour lui, il ne quitteroit pas la sienne pour toutes les fortunes du monde, & qu'il étoit certain que ses camarades pensoient comme lui; qu'au reste, s'ils trouvoient un Ecclésiastique, tous confirmeroient leurs mariages du meilleur de leurs cœurs.

C'étoit là justement où je les attendois : je leur présentai le Prêtre que je leur dis être mon ami. Atkins fut si enchanté de cette occasion, qu'il envoya sur le champ inviter les deux Anglois, qui demeuroient plus loin, à venir tout de suite chez lui avec

leurs femmes. Il ne s'informa pas même si l'Ecclésiastique que je leur amenois étoit Catholique ou Protestant.

Les autres Anglois ne tardèrent pas d'arriver avec leurs femmes, & consentirent avec joie à la cérémonie légale qu'on leur proposoit. Les femmes à qui on s'efforça d'expliquer avant tout les premiers fondemens de la Religion, firent paroître beaucoup de soumission & d'envie de s'instruire. Le zélé Missionnaire fit alors de tendres, mais de touchans reproches aux maris sur l'ignorance où ils les avoient laissées de l'existence d'un Être suprême, unique, éternel, immuable, indépendant, souverainement puissant, & infiniment bon, juste & miséricordieux. Il remit la cérémonie de leur mariage après le Baptême de leurs femmes, & exhorta ces An-

glois à commencer leurs instructions dès le soir même. Il leur promit de revenir le lendemain avec moi pour voir leurs progrès & leurs desirs , & pour prendre des arrangemens en conséquence.

Nous ne manquâmes pas de revenir le lendemain de grand matin ; & en passant par le bois qui bordoit l'habitation d'Atkins , nous fûmes surpris d'entendre quelqu'un qui parloit avec chaleur. Nous nous arrêtâmes tous deux pour examiner au travers des feuillages qui ce pouvoit être. Quel fut notre étonnement quand nous reconnûmes Atkins qui nous parut instruire & exhorter sa femme ! Nous nous approchâmes fort doucement pour mieux comprendre ce qu'il disoit.

Nous apperçûmes d'abord qu'il lui montroit le soleil , la terre , la mer , les bois..... Vous le voyez ,

me dit le Prêtre , il lui fait un sermon , & lui fait connoître le Créateur de toutes choses.

Un moment après nous le vîmes se jeter à genoux , lever les mains au Ciel , pour l'implorer sans doute ; mais nous ne pûmes entendre les expressions de sa prière. Il se releva ensuite , se remit à côté de sa femme , & lui dit , autant que je puis m'en souvenir , d'une voix assez élevée : Oui , ma chère femme , le Dieu de ma Nation est le Dieu de toutes les Nations ; il est le seul Dieu enfin , grand & bon par - dessus toutes choses ; mais hélas ! je ne suis pas assez instruit pour vous faire connoître toutes ses qualités ; je lui demande pardon de ne vous l'avoir pas fait connoître plutôt , & d'avoir vécu jusqu'ici comme si je ne le connoissois pas moi-même ; je me repens de n'avoir

non-seulement rien fait pour lui plaire , mais encore d'avoir enfreint ses loix ; le seul espoir qui me reste , est que sa miséricorde est plus grande que mes crimes , & que mon repentir est sincère & sans bornes ! Ah , lui répliqua-t-elle , si ce Dieu existoit , & qu'il fût aussi puissant que vous le dites , il vous eut déjà tué pour ne l'avoir pas adoré Faut-il donc , ma chère femme , repartit ce nouveau pénitent , que ma mauvaise conduite passée vous empêche de croire en Dieu ! Que je suis misérable ! Je suis Chrétien , & mes crimes empêchent les Payens de le devenir Là-dessus il prit les mains de sa femme , la caressa , & l'engagea à se jeter à genoux avec lui pour dire : O ! (1)

(1) C'est , comme on l'a dit à la première Partie , l'expression de la prière de la plupart des Nations sauvages.

au grand Dieu de toute la terre, & pour lui demander la grace d'être éclairés par le Livre saint qui contient sa parole. L'exhortation d'Atkins & son empressement furent si pathétiques, que sa femme se prosterna avec lui pour adorer le Maître de l'Univers. A ce spectacle, mon Missionnaire ne put contenir son zèle, & s'écria: O Saint Paul! Les voilà qui prient Dieu ensemble!..... Je le priai de se modérer pour voir la fin d'une scène si touchante. Nous ne pûmes nous empêcher de nous attendrir à la vue d'une conversion aussi subite que décidée. Je l'avois prévu, me dit-il d'un air satisfait; cet homme, par son exemple, produira ici plus d'effet que tous mes soins.

Comme nous remarquâmes qu'Atkins & sa femme reprenoient le chemin de leur habita-

tion , nous nous y rendîmes de notre côté. Nous y trouvâmes les quatre Anglois déjà rassemblés , leurs femmes & la veuve avec tous leurs enfans. Mon zélé Missionnaire se rappella par un effort de mémoire tout ce qu'il sçavoit d'Anglois , pour faire à ces gens un discours simple & touchant sur la grace du Baptême. Les femmes le demandèrent toutes avec ferveur pour elles & pour leurs enfans , en le priant ensuite de confirmer leur mariage , en suppléant la cérémonie qui leur avoit manqué : tout fut bientôt prêt. J'envoyai chercher les Espagnols & la servante du passager , avec le mari que je lui avois destiné , pour être mariés en même - temps , & servir de parrain & de marraine aux femmes sauvages & à leurs enfans , & les Espagnols de témoins de la Bénédiction nuptiale.

On dressa des contrats en forme , & je leur fis , à titre de dot , quelques présens en étoffes , en toiles , & autres ustensiles.

Tout se passa dans la plus grande décence ; & voyant alors la principale affaire réglée , je songeai sérieusement à partir , pour ne pas nuire au commerce des Armateurs du vaisseau de mon neveu.

Pour mon Missionnaire , il n'étoit pas encore venu à bout de tous ses pieux desseins ; il pensoit toujours fortement à la conversion des trente-sept Sauvages , & il seroit resté de bon cœur dans l'isle , à titre d'Aumônier , pour y travailler efficacement , si je ne lui avois fait voir un moyen tout simple d'exécuter nos vues sans qu'il s'en mêlât.

En effet , je proposai au Gouverneur d'aller avec le père de *Vendredi* , son fils , les femmes

des Anglois & les prisonniers qui étoient à leur service , dans le quartier des Sauvages , pour leur offrir de venir s'établir auprès des Habitans , ou de les servir de bonne volonté en qualité de domestiques & non d'esclaves (car je ne voulus pas qu'il y en eût désormais dans mon isle) en les assurant qu'ils feroient traités avec humanité , & regardés comme les enfans des Colons.

Ils reçurent cette proposition avec joie , & abandonnèrent sur le champ leurs cabanes en rapportant leurs outils & leurs meubles. Ils se partagèrent ensuite dans les différentes habitations de mon isle , & eurent lieu d'en être contens.

Il y avoit d'abord la forteresse & la métairie , la demeure d'Atkins , celle des deux Anglois , & la plantation nouvelle du passa-

ger, fans compter celle des ouvriers, & de la fervante mariée à mon artisan favori.

On avoit laiffé déferte la partie Orientale de l'ifle, afin que les Sauvages puffent y aller & venir à l'ordinaire. On décida de ne point fe mêler de leurs affaires, s'ils ne troubloient pas les Habitans.

Je fis enfuite, par écrit, la division des terres que j'assignai à chaque famille, leur en donnant la concession à perpétuité pour eux & leurs héritiers, en spécifiant les limites de chaque plantation; &, comme si j'en avois été autorisé par la Cour d'Angleterre, j'eus la simplicité de me référer le haut domaine de toute l'ifle, avec une redevance convenue, en nature, par portion de terrain, payable en onze ans, à moi, ou à celui de mes héritiers ou légatari-

res qui la demanderoit , en produisant une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du Gouvernement & des Loix de la Colonie , j'en laissai le soin à la prudence du Chef des Espagnols , assisté d'un Conseil qu'il se choisiroit.

Avant que de quitter prise ; mon charitable Missionnaire me pria d'aller avec lui chez les Espagnols & chez les Anglois , pour leur demander leur parole d'honneur de travailler efficacement à la conversion de ces Sauvages ; mais comme les Espagnols étoient Romains , & les Anglois Protestans , nous recommandâmes très-fort aux uns & aux autres , de ne point faire entrer dans les instructions qu'ils donneroient aux Sauvages , de distinctions entr'eux & les Catholiques , & de se conten-

ter, jusqu'à ce que la Providence en eût autrement ordonné, de leur inculquer les principes généraux du Christianisme. Ils nous le promirent tous, en s'engageant même à ne parler jamais de controverse.

En revenant quelques jours après à la maison d'Atkins, je reconnus avec plaisir que la jeune femme de mon Machiniste, & celle de l'Anglois converti, étoient devenues amies intimes, & que l'Européenne avoit avancé l'ouvrage qu'Atkins & le saint Prêtre avoient si heureusement commencé.

Cette connoissance me rappella que j'avois, à bord, plusieurs Bibles que j'envoyai chercher; j'en donnai une à Susanne (c'étoit ainsi que s'appelloit la nouvelle Insulaire) en lui disant que je lui apportois du secours pour achever

& perfectionner dans le cœur & l'esprit des autres Sauvages l'œuvre méritoire qu'elle avoit faite envers son amie. J'en fis présent d'une autre à Atkins; il en fut si transporté, que pendant quelques minutes il ne put proférer une parole. Se tournant vers sa femme, il lui dit d'un air satisfait : Ne vous avois-je pas assuré, ma chère, que Dieu entendoit nos vœux ; voilà le Livre que je lui ai demandé, & qu'il nous envoie.

Ce discours la jeta dans une surprise extraordinaire ; & elle étoit prête à tomber dans une erreur à laquelle personne ne se seroit attendu. Elle croyoit que ce Livre étoit venu directement du Ciel en terre, & elle alloit l'adorer. Je ne voulus point lui en imposer, & je lui expliquai les effets de la Providence : ainsi nous n'usâmes d'aucune fraude pieuse.

pour l'affermir dans la Religion. Atkins , qui avoit été un des plus grands scélérats de l'Univers, avoit cependant reçu quelques bons principes dans sa plus grande jeunesse. Son changement & son retour à la vertu prouvent que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans , quelque insensibles qu'ils paroissent y être.

Toutes choses ayant été ainsi réglées dans la Colonie , & la voyant alors munie de toutes les choses nécessaires pour se nourrir, se vêtir, & se défendre, je quittai l'isle , au grand regret des Habitans ; mais je leur promis , si je ne pouvois pas revenir les voir, de faire tous mes efforts pour leur envoyer encore quelques secours, en engageant même les Habitans du Brésil d'ouvrir avec eux un

commerce qui pourroit, avec le temps, leur devenir réciproquement avantageux, & procurer à ceux qui voudroient revoir leur patrie, les moyens d'y retourner. Nous démarâmes enfin en saluant l'isle de cinq coups de canons, & nous vîmes en vingt-deux jours dans la Baie de tous les Saints au Brésil, sans autre rencontre que celle dont je vais parler.

Le troisième jour après avoir mis à la voile, la mer étant calme, & le courant allant avec violence vers l'Est-Nord-Est, nous fûmes un peu entraînés hors de notre cours. Nos gens crièrent *terre à l'Est*, sans qu'il nous fût possible de sçavoir si c'étoit un continent ou des isles. Vers le soir, non loin du rivage, nous vîmes la mer couverte de canots remplis d'hommes armés, & qui parurent faire mine de vouloir venir à

nous ; ils étoient au moins cent vingt-cinq ou cent trente canots chargés chacun de quinze ou seize hommes ; nous ne fûmes pas sans inquiétude de leur nombre , mais je tâchai de rassurer l'équipage , en lui disant que je connoissois ces gens-là , & que tous fuïroient au seul bruit de notre première bordée. La chose arriva comme je l'avois annoncée. Ils vinrent en effet à nous ; j'ordonnai à vingt hommes de descendre dans les chaloupes , & de rester à la poupe & à la proue avec des seaux , au cas que ces Sauvages parvinssent à y mettre le feu ; ce qui étoit la seule chose que nous en avions à craindre. Je leur donnai des planches pour se bastinguer , & se mettre à couvert de leurs flèches & de leurs traits. Je fis charger la moitié de nos canons à cartouches , & le reste à boulets , & je
dis

dis à mon neveu d'ordonner de jeter l'ancre , & de ferler les voiles. Dans cette posture nous les attendîmes fans crainte. Ils voltigèrent autour de nous , comme pour nous contempler , & lorsqu'ils furent à la portée de la voix, j'ordonnai à *Vendredi* de se montrer seul sur le tillac , pour sçavoir ce qu'ils demandoient , en les prévenant , s'ils ne se reti-roient pas , qu'on alloit leur lancer la foudre ; ces barbares ne lui répondirent que par une nuée de flèches , que le pauvre garçon ne put éviter , étant le seul exposé à leurs traits , & dont il fut percé. Sa mort décida ma vengeance. Je leur fis sur le champ lâcher une bordée entière. Elle fut pointée avec tant de justesse , qu'il n'est pas possible d'exprimer le ravage qu'elle causa. Nos Canonniers ne perdirent pas un moment pour re-

charger, & on leur en tira une seconde qui leur fut tout aussi funeste.

En un moment nous les vîmes tous fuir à force de rames, avec des cris terribles : quatorze ou quinze de leurs canots avoient été brisés & coulés à fond. On ne peut dire combien on en avoit tués ou blessés. On en voyoit encore à la nage qui tâchoient de regagner leur flotte. J'ordonnai aux gens des chaloupes de prendre un de ces nageurs seulement, & de l'amener sain & sauf à bord. Leur retraite fut si précipitée, qu'en moins d'une heure ils furent presque tous hors de notre vue, excepté quelques canots qui, probablement faisant eau, ne pouvoient suivre les autres avec la même vitesse.

Notre prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur, & du

bruit & de l'effet de notre canon , qu'il étoit comme stupéfait , ne voulant ni remuer , ni manger , ni boire. Je n'avois plus mon pauvre *Vendredi* pour me servir de truchement ; j'avoue que sa mort a été un des coups les plus sensibles que j'aie reçu de ma vie. Aussi je lui rendis les derniers honneurs avec quelque sorte d'appareil ; & après l'avoir jeté à la mer , nous primes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit le meilleur & le plus estimable des domestiques.

Le vent étant devenu favorable , nous levâmes l'ancre , & nous nous remîmes en route. Pendant ce voyage , je fis tous mes efforts pour instruire le Sauvage dans notre langue , afin de pouvoir connoître quel avoit été le motif de leur attaque. Enfin se voyant , sans doute , contre son attente , traité

avec tant de douceur , il fit aussi de son côté des efforts pour se faire entendre ; mais le peu de mots qu'il avoit appris en Anglois , il les prononçoit d'une manière si étrange & si sourde , que ses paroles ressembloient aux tons les plus bas d'un cor-de-chasse , & aux glouffemens d'un poulet : il ne remuoit ni les levres , ni la langue ; le gosier seul paroissoit s'enfler & s'agiter ; en un mot , je le crus ventriloque. Cependant , après quelques leçons , il nous fit comprendre que la curiosité de voir un canot si grand , & construit de cette manière , les avoit portés seule à venir l'examiner , & qu'ils n'avoient tiré sur *Vendredi* , que parce qu'ils l'avoient pris pour un déserteur de leur nation , & un traître.

Arrivé à la baie de Tous-les-Saints , mon premier soin fut d'en-

voyer les présens que j'avois destinés à mon ancien Affocié, & aux héritiers de mes Facteurs. Ils vinrent me voir tous trois ensemble, & m'apportèrent du vin, des confitures, & quelques médailles d'or. Nous nous embrassâmes tendrement, en nous rappelant notre ancienne société. Il avoit sçu mes aventures par mon Capitaine Portugais; & je lui racontai mon retour dans ma Colonie, à laquelle je le priai de vouloir bien s'intéresser. Je lui remis une somme suffisante pour louer une grande barque, & la charger de nouveaux secours. Je lui demandai, pour l'y conduire, un Patron habile, que j'instruirois de façon à ne pouvoir se tromper dans la route. Un des matelots de mon neveu, à qui l'envie étoit venue d'aller s'y établir, s'offrit de l'accompagner, pourvu que je lui

donnaſſe une lettre de recommandation pour le Gouverneur , afin d'être traité comme les autres Colons. Mon Affocié là-deſſus me propoſa d'y donner auſſi une conceſſion à une famille compoſée du mari , de la femme , & de deux grandes filles. Ces bonnes gens , perſécutés par l'Inquiſition , cherchoient un aſyle. Trois jeunes Portugaiſes , de leurs amies , ayant perdu leur pere , s'offrirent auſſi de les ſuivre , ſi on vouloit les y marier. Je fus enchanté de cette ouverture , & je ne doutai point que les cinq d'entre les Eſpagnols , qui étoient garçons , ne les épouſaſſent ſans difficulté , ſurtout étant toutes Catholiques , & aſſez aimables. J'arrangeai le tout avec mon Affocié , & en peu de jours la barque fut prête à partir , chargée de nouveaux ſecours , auxquels j'ajoutai deux belles ju-

mens pleines, & un cheval entier.

Je vis partir ma nouvelle recrue avec ma cargaison; &, comme je l'ai appris depuis par des lettres qui me furent renvoyées de Portugal, le tout arriva à bon port, & fut bien reçu par les Espagnols qui se marièrent avec les cinq filles que je leur avois adressées; & qui furent toutes heureuses (1).

Voilà enfin tout ce que je peux dire de mon isle: Ceux qui parcourront le reste de ces Mémoires, feront fort bien de n'y plus penser, pour ne voir que les folies d'un vieillard, que ses propres malheurs, & l'exemple d'autrui, n'ayoiént pas rendu plus sage.

(1) *Mon projet étoit de finir ici cet Ouvrage, qui en effet est terminé; mais comme on m'a fait observer que beaucoup de Lecteurs desireroient de sçavoir ce que devient Robinson, & de connoître la suite de ses aventures, j'ai cru devoir les continuer.*

Je n'étois non plus obligé d'aller aux Indes , que d'aller me noyer. Puisque je ne voulois plus vivre dans ma retraite en Angleterre , & que j'avois une si grande tendresse pour mon isle , la raison devoit naturellement m'y faire rester à mon retour , ou y retourner encore dans cette barque que j'y avois dépêchée du Brésil. J'aurois sûrement obtenu du Gouvernement la propriété de l'isle , en la soumettant au haut domaine de la Grande-Bretagne : j'aurois pu , en y transportant plus d'armes , de munitions , & de sujets des deux sexes , y bâtir un fort au nom du Roi d'Angleterre , & y former une Colonie régulière , stable & florissante ; j'y aurois tenu , pour ainsi dire , le rang de Viceroi ; mais je n'avois pas alors des idées si raisonnables : j'étois possédé du *Démon aventurier* qui

me faisoit courir le monde, seulement pour le plaisir de courir. Je n'avois pas de desseins plus étendus, & j'abandonnai mon île, qui, à proprement parler, n'appartenoit à personne. Quoiqu'en qualité de bienfaiteur j'eusse des droits à la reconnoissance des habitans, je n'avois cependant sur eux qu'une autorité précaire, & ils n'étoient obligés de m'obéir que par honnêteté & par gratitude.

Mes courses & mes nouvelles disgraces me la firent à la fin presque entièrement oublier. Je ne pus même y rien envoyer davantage, ni leur donner de mes nouvelles.

Mon Ecclésiastique resta au Brésil, où il avoit trouvé un navire qui devoit le ramener à Lisbonne. Il avoit appris par hasard à San-Salvador que l'ami qu'il cherchoit étoit repassé en Por-

tugal. J'aurois sagement fait de prendre le même parti, & de le suivre.

Du Bréfil nous allâmes tout droit par la mer Atlantique au Cap de Bonne-Espérance. Notre voyage jusques-là fut assez heureux : nous ne nous arrêtâmes au Cap que le temps nécessaire pour prendre de l'eau fraîche & quelques provisions. Nous nous hâtâmes d'arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre François de cinquante pièces de canon, qui escortoit deux grands vaisseaux marchands de la même nation, avoit pris la route des Indes. Notre supercargue avoit sçu que nous étions en guerre avec la France ; ainsi nous devions craindre de les rencontrer ; mais heureusement nous ne les vîmes, ni n'en entendîmes parler.

Nous touchâmes delà à Madagascar. Le peuple de cette isle, quoique féroce & traître, nous reçut assez bien pendant quelque temps, & nous donna en échange de quelques bagatelles, comme des ciseaux, des couteaux, & d'autres menues clincailleries, une douzaine de jeunes bœufs, un peu petits à la vérité, mais fort gras & très-bons.

Nous fûmes obligés d'y demeurer quelques jours par les vents contraires; & comme nous étions bien aises de nous promener sur le rivage, nous prîmes la précaution de planter trois branches d'arbre en signe de paix. Ces peuples, pour marquer qu'ils l'acceptoient, firent la même chose de leur côté, de manière que, selon l'usage, il ne nous étoit pas permis, réciproquement, de passer nos limites respectives. L'es-

pace qui regnoit entre-deux ser-
voit de place publique ou de
marché, pour trafiquer librement;
& comme il étoit défendu d'y
aller armé, chacun laissoit ses ar-
mes en-deçà des bornes prescrites.

Il arriva qu'une nuit plusieurs
matelots, ayant formé une ca-
bane de branchages pour coucher
à terre, & s'y divertir plus libre-
ment, allèrent au-delà des limi-
tes, & voulurent faire violence
à une jeune Insulaire. Elle s'é-
chappa de leurs mains, & courut
instruire ses parens de ce qui ve-
noit de lui arriver. Quoique dans
le fond nos gens lui firent plus de
peur que de mal, ces Sauvages
résolurent de s'en venger cruelle-
ment. Ils s'assemblèrent pour ve-
nir la nuit surprendre les matelots
dans leur baraque, & les égorger
sans miséricorde.

Heureusement que nos gens

avoient des armes , & que , s'étant amusés à boire , ils ne dormoient pas encore. L'un d'eux étant sorti un moment de la cabane pour quelque besoin , découvrit au clair de la lune la troupe de ces Sauvages , qui lui parut être de quatre ou cinq cens hommes. Il n'eut que le temps de rentrer pour avertir ses camarades , & de gagner le rivage en bon ordre , & en fusillant. Les Sauvages tomboient déjà sur eux , & les accabloient d'une grêle de fleches , dont un de leurs camarades , nommé *Jeffery* , fut blessé à mort. Si c'eût été de jour , il n'en seroit pas revenu un seul ; car ces barbares visent si juste , qu'ils abattent des oiseaux au vol.

Tout ce qu'ils purent faire de mieux , fut de rejoindre la chaloupe , & de regagner le vaisseau pour se mettre hors de la portée des traits. Ils racontèrent leur ca-

taïstrophe ; mais ils en cachèrent d'abord la cause. L'équipage , à son tour , résolut d'en prendre une vengeance éclatante ; & voyant encore à la pointe du jour les Sauvages sur la côte où ils avoient pendu le cadavre du malheureux *Jeffery* au haut d'une grande potence, les canonniers leur envoyèrent plusieurs bordées à cartouches qui leur tua beaucoup de monde , & qui fit rentrer les autres bien avant dans les terres.

Cette expédition, quoique meurtrière , ne satisfit pas les matelots. Nous nous apperçûmes qu'ils méditoient quelque projet de vengeance. Mon intention & celle de mon neveu étoient bien de nous éloigner pour éviter toute affaire ; mais nous manquions de vent , & il fallut attendre.

L'équipage gagna le Contre-maître , avec deux autres Offi-

ciers ; & s'étant tous armés de mousquets , de bayonnettes , de fabres , de haches , de pistolets , & de torches ardentes , ils allèrent à leur tour pour surprendre les Insulaires jusques dans leurs peuplades. L'embarras étoit d'en trouver la route ; mais l'un des matelots , plus intelligent que les autres , ayant trouvé quelques bestiaux qui païssoient , & qui étoient attachés à des piquets par de longues cordes d'écorces d'arbre , leur dit que ces animaux leur montreroient le chemin ; qu'il ne falloit que couper leurs liens , & qu'ils s'en iroient droit à leurs étables. En effet , ces vaches se voyant libres , gagnèrent leur demeure , & notre troupe les suivit. En moins d'une heure ils arrivèrent à un gros bourg composé de plus de deux cens cabanes , où tout étoit plongé dans le plus pro-

fond sommeil. Ils se divisèrent en trois bandes de chacune douze hommes , allumèrent leurs torches , & mirent le feu , tout-à-la-fois , aux deux extrémités , & au centre des habitations. Qu'on juge de la rapidité des flammes par la combustibilité de ces chaumières , & du désordre affreux qu'elles durent y causer ! A mesure que ces infortunés sortoient de chez eux pour se soustraire à la voracité des flammes , ils tomboient inmanquablement dans l'une des trois divisions de nos gens qui les assommoient. En moins d'une heure tout fut consumé , & ils tuèrent plus de trois cens Insulaires. Quelques-uns cependant se sauvèrent , & allèrent donner l'alarme aux autres peuplades des environs qui se rassemblèrent au nombre de plus de douze cens hommes pour venir

au secours de leurs compatriotes. Nos gens , contens de leur expédition , revenoient tranquillement vers le rivage pour emporter le corps de *Jeffery* , & rejoindre le vaisseau. A peine furent-ils embarqués dans la chaloupe & dans la pinasse , que ces Madagascariens arrivèrent à la côte pour les attaquer ; mais ils étoient déjà presque hors de la portée de leurs traits ; ils leurs tirèrent cependant quelques fleches qui ne blessèrent personne , & nous ripostâmes par une bordée du vaisseau qui les dissipa tous en un moment.

A leur retour dans le vaisseau , nos matelots se vantoient de leur prouesse ; l'un disoit , j'en ai tué neuf pour ma part ; l'autre dix moi , continuoit un troisieme , j'ai mis le feu à plus de quinze cabanes. Quoiqu'ils crussent leur action fort juste , je ne pensois pas

comme eux. Je leur dis naturellement que Dieu ne béniroit pas notre voyage, & qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu : que véritablement ces Insulaires avoient tué *Jeffery*, mais qu'il avoit été l'agresseur, & qu'il avoit rompu la paix en insultant une jeune fille contre le droit des gens, & sur-tout contre la foi du Traité.

Mon discours, par sa sincérité, déplut extrêmement à l'équipage. Comme je n'étois ni Commandant, ni Supercargue, ni Officier, ils ne me regarderent que comme un passager, & un censeur importun ; ils conspirerent entr'eux, non de se défaire de moi en m'ôtant la vie, mais de me laisser au premier Port, ce qu'ils exécuterent peu de temps après, avec autant d'insolence que d'opiniâtreté.

Nous ne nous doutions nulle-

ment de ce complot, mon neveu & moi, lorsqu'arrivés à Bengale, je descendis à terre pour me rafraîchir quelques jours. Ce fut dans cet intervalle que l'équipage s'attroupant insolemment autour de mon neveu, lui dit que je leur avois si fort déplu, qu'ils étoient résolus de ne plus me recevoir à bord, ou qu'ils quitteroient plutôt le service; enfin que rien au monde ne pouvoit leur faire changer de résolution, & s'écrierent à haute voix : *Oui, tous, tous.*

Mon neveu, qui avoit autant de présence d'esprit que de courage, leur répondit modérément qu'il m'en parleroit; que d'ailleurs, quoique je ne fusse pas employé dans le commandement du navire, je n'en étois pas moins co-propriétaire par le gros intérêt que j'y avois; & qu'il étoit singulier qu'on voulût me chasser de

mon propre bien. Mais rien ne put les ébranler. Un matelot , à qui j'avois rendu quelques services , m'avoit instruit de ce qui venoit de se passer. Mon neveu vint me trouver d'un air fort triste ; je le prévins sur son discours ; je sçais tout , lui dis-je , & ne m'en fâche pas : renvoyez-moi ici mes effets & mon argent , & je trouverai bien l'occasion de me rendre en Europe. La seule chose que j'ai craint , poursuivis-je , c'est que ces mutins ne vous fissent un mauvais parti ; je leur pardonne aisément , puisqu'ils veulent bien se soumettre à ce prix.

Après m'avoir témoigné ses regrets , & juré de les faire punir en Angleterre , (ce que je ne voulus pas , car j'exigeai sa parole qu'il n'en feroit rien) il me fit remettre mes effets , dont je me servis avantageusement à Bengale.

Me trouvant alors muni d'une grosse somme d'argent , je ne fus plus embarrassé que sur le choix des moyens de revoir ma patrie.

Je pouvois revenir par terre, en passant par l'Empire du Mogol jusqu'à Surate, & gagner par mer Balfora dans le golfe Persique, où j'aurois profité des caravanes par les déserts de l'Arabie jusqu'à Alep & Damas; de-là il n'eût plus été difficile de me transporter en Italie, & en France jusques à Calais.

Il y avoit encore un autre parti à prendre. C'étoit d'attendre les vaisseaux Anglois qui devoient revenir d'Achem dans l'isle de Sumatra à Bengale, avant que de retourner en Angleterre. Mais comme je n'avois ni amis, ni connoissances à la Compagnie des Indes Orientales, j'eusse trouvé beaucoup de difficultés d'obtenir

mon passage, même en payant.

Dans ces entrefaites j'eus le déplaisir de voir partir le bâtiment de mon neveu qui, à tout événement, m'envoya encore une lettre de crédit indéterminée, avec deux hommes pour me servir; l'un étoit écrivain, & l'autre domestique.

Je pris un appartement commode chez une Angloise établie à Bengale, où je vécus près de neuf mois avec d'autant plus d'agrément, qu'il y avoit dans la même hôtellerie plusieurs bons marchands Anglois, François, Italiens & Juifs.

Pour réduire mon bien en petit volume, facile à transporter, j'en employai la moitié dans l'achat d'une belle partie de diamans.

L'un de ces marchands Anglois, qui logeoit dans mon corridor, & avec qui j'avois lié une

amitié étroite, voyant mon incertitude & mon inaction, me dit un jour : mon cher pays, je viens vous communiquer un projet qui doit certainement vous plaire; eh quoi ! resterons-nous ici les bras croisés, tandis que tout roule, tout s'agite dans le monde ? Si vous voulez faire une société avec moi, nous louerons un vaisseau; vous le commanderez, & je prendrai le soin des marchandises. Je connois dans cette partie du monde, une branche de commerce où il y a beaucoup à gagner; & puis ce voyage vous amusera beaucoup, j'en suis certain.

Cette proposition me réveilla & me fit sortir de ma léthargie. Quoique le commerce ne fût pas mon élément, & n'eût alors aucun attrait pour moi, puisque j'étois assez riche, & point du tout avare, l'idée de voyage avoit touché

l'endroit sensible de mes inclinations. J'acceptai le parti d'autant plus volontiers, que je connoissois la probité & la franchise de cet honnête Marchand. Ainsi je n'hésitai pas à lui abandonner le soin de pourvoir à tout, en lui remettant d'abord un fonds de mille livres sterling.

Summers, c'est le nom de mon associé, se donna tant de mouvement qu'il trouva bientôt un navire fort lesté & en bon état, avec un Contre-mâitre; un Bosseman, un Canonnier (tous trois Anglois) un Charpentier Hollandois, & trois Matelots Portugais, ce qui suffisoit pour guider les Marins Indiens, & pour veiller sur eux.

Nous allâmes d'abord à Achem, & de-là à Siam, où nous échangeâmes nos marchandises pour de l'opium que les Chinois aiment beaucoup,

beaucoup, & dont nous ſçavions qu'ils manquoient en ce moment. Nous pouſſâmes au-delà même de Juskant, & nous fîmes une courſe heureuſe & lucrative. Nous revînmes à Bengale après neuf mois de voyage, fort contents de ce coup d'eſſai.

Quoiqu'aſſurément je duſſe être ſatisfait du profit conſidérable de cette première tentative, néanmoins le commerce ne me plaifoit pas. Mon ami penſoit différemment; & je conviens qu'étant marchand, il avoit grande raiſon de préférer ſa fortune au plaifir de varier ſes voyages.

Comme il connoiſſoit mon foible, il me propoſa une autre courſe, mais toute différente de la première. J'y conſentis encore, plutôt que de reſter oifif, ce qui, ſelon moi, eſt le plus malheureux état de la vie. J'avoue qu'il ne m'eſt

pas possible de concevoir le *far niente* (1) des Italiens.

Son but étoit d'aller vers les Isles, d'où l'on tire des épiceries, pour y acheter une cargaison entière de clous de girofle. Il vouloit toucher aux Manilles où les Hollandois font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Espagnols.

Mais il ne jugea cependant pas à propos de pousser si loin que Java & Ceilan; & nous touchâmes à l'isle de Borneo, & à plusieurs autres dont j'ai oublié les noms. Notre voyage ne réussit pas moins bien que le premier; puisque nous gagnâmes cinq pour un, & qu'il ne dura que cinq mois. Après nos comptes arrangés, mon Associé me dit en souriant que

(1) Rien faire.

cela valoit mieux que de courir de côté & d'autre, & de n'ouvrir de grands yeux que pour voir les extravagances des hommes. Je lui répondis sur le même ton que chacun avoit son humeur, & que s'il vouloit me suivre, je lui ferois faire le tour du monde.

Peu de temps après notre retour, nous trouvâmes à acheter un vaisseau Hollandois de deux cens tonneaux. Nous fîmes le marché, & nous en prîmes possession, en gardant l'équipage à notre service. Mais aussi-tôt que nous eûmes payé le bâtiment à celui que nous avions cru en être le Capitaine, il disparut avec tous les matelots, ce qui nous fit soupçonner, & cela ne s'est trouvé que trop vrai, que ce vaisseau nous avoit été vendu avec un faux titre de propriété.

Cependant nous en avons payé

le prix aux yeux de tout Bengale, & personne ne le réclamoit.

Nous trouvâmes bientôt d'autres matelots, tant Anglois, Hollandois, Portugais, qu'Indiens, & nous nous déterminâmes à aller du côté du Sud vers les Philippines & les Moluques. Nous fûmes d'abord contrariés dans notre course, par les vents, & sur-tout par une voie d'eau qui nous força de relâcher dans la rivière de Camboye, qui est au Nord du golfe de Siam.

A peine y fûmes-nous entrés, & eûmes-nous heureusement rebouché notre navire, qu'un matelot Anglois, dont le vaisseau qui appartenoit à la Compagnie étoit à l'ancre dans la même rivière, vint m'avertir avec empressement de fuir dans la minute, si je ne voulois pas être pendu avec tout l'équipage. Je n'ai jamais été in-

grat, lui répondis-je, envers ceux qui m'ont rendu service, mais je ne peux comprendre par quel motif on a formé contre nous ce dessein abominable. Nous sommes d'honnêtes gens, & connus à Bengale; cependant, je veux profiter de votre conseil, & mettre à la voile pour éviter toute discussion. Je lui donnai vingt guinées pour son avis, en le priant de me donner quelques lumières à ce sujet. Tout ce que je viens d'apprendre par un de mes camarades, c'est que vous avez été à Sumatra, où le Capitaine & trois de ses gens ayant été tués par les Insulaires, vous vous êtes emparés du vaisseau, & vous avez exercé la piraterie. L'espérance de quelque récompense, ajouta-t-il, m'a porté à venir vous instruire de ce qui se passe. Je l'en remerciai, en lui racontant la chose comme elle

s'étoit passée, & en l'engageant de la publier parmi ses camarades, & dans ces parages, en les défabulant sur notre compte ; & pour mieux prouver la calomnie, je lui donnai nos noms, & l'état de nos marchandises.

Je ne perdis pas un moment pour faire lever l'ancre & mettre à la voile. Summers, surpris de cet ordre, ne sçavoit que penser de ce prompt départ, & de la frayeur qu'il voyoit peinte sur mon visage. Je lui dis en peu de mots de quoi il s'agissoit, & il approuva ma précipitation. Bien nous en prit ; car nous n'avions pas fait une demi-lieue que nos matelots nous dirent que cinq chaloupes armées nous donnoient la chasse ; ce qui nous fit voir que l'avis étoit fondé. J'assemblai l'équipage, & je l'instruisis de notre malheur en leur demandant s'ils étoient résolus de

se défendre : car , leur dis-je , il faut vaincre ou mourir : on ne nous donnera pas le temps de nous justifier. Ils me répondirent tous qu'ils vouloient vivre & mourir pour nous.

Nous nous préparâmes au combat , & en un moment tout fut disposé. Ces chaloupes marchaient inégalement. Aussi-tôt que la première fut assez proche pour nous entendre au moyen du portavoix , nous les sommâmes d'arrêter pour parlementer , ou que nous ferions feu sur elle ; quoiqu'elle nous eût fort bien entendu , elle ne daigna pas répondre , & doubla même de rames , croyant sans doute notre équipage peu nombreux , & mal pourvu de munitions. Mais j'ordonnai aux Canonniers de ne pas se presser , & de viser juste. En effet , au premier coup ils démonterent la cha-

loupe qui prit eau de sa poupe, car les matelots se jetterent tous à la proue pour ne pas couler à fond.

Ce mauvais succès n'empêcha pas les quatre autres d'avancer successivement. Elles furent toutes également reçues: une cependant s'avança presque sous notre poupe, pour nous attaquer par-là, mais nos canons de retraite furent si bien pointés, qu'ils la coulerent à fond; ce qui fit fuir les autres avec la plus grande célérité.

J'ordonnai à mes gens d'aller secourir quelques matelots qui étoient tombés à la mer, & de me les amener sans leur faire de mal. On en sauva trois, dont un étoit demi-mort; & nous eûmes beaucoup de peine à le faire revenir. Délivrés d'un si grand danger, auquel nous ne devons certainement pas nous attendre, nous

jugeâmes qu'il étoit prudent de changer notre course pour n'être pas suivis. Nous courûmes donc du côté de l'Est, hors de la route des vaisseaux Européens.

N'ayant plus rien à craindre d'eux, nous questionnâmes nos prisonniers sur le motif de cette entreprise. Ils nous dirent la même chose que le donneur d'avis, & que l'on nous croyoit des pirates.

Nous leur fîmes voir clairement la fausseté de cette accusation ; mais nous vîmes tout aussi évidemment alors, à notre tour, que si par malheur nous fussions tombés dans leurs mains, nous étions perdus sans ressource, sur-tout ayant affaire à des gens si prévenus, & qui eussent été juges & parties.

Cette considération portoit Summers à retourner à Bengale pour détruire la calomnie, & justifier notre innocence. Mais je

lui fis sentir qu'indépendamment des risques de rencontrer les mêmes ennemis dans la route, notre retour auroit l'air d'une fuite, & qu'il n'en falloit pas davantage pour que nous fussions condamnés sur cette simple apparence.

Mon ami trouva ma réflexion fort sensée, & nous prîmes le parti d'aller à la côte de Tunquin pour y vendre notre cargaison avec notre vaisseau, & nous en retourner dans un autre navire. Ces mesures nous parurent les meilleures, & nous fîmes cours Nord-Nord-Est, en nous mettant plus au large de cinquante lieues que la route ordinaire.

Chemin faisant, je méditois sur les événemens de ma vie, & je trouvois ma situation plus funeste que toutes celles que j'avois éprouvées. Je me sentoís humilié d'être pris pour un voleur ou un forban; & d'être dans le cas,

quoiqu'innocent, d'être puni fans aucune formalité judiciaire. Summers, qui me vóyoit plongé dans la plus noire mélancolie, s'efforçoit de m'égayer en me faisant la description des différens Ports de la Cochinchine, & de la baie de Tunquin, d'où nous pouvions gagner Macao, Ville qui avoit autrefois appartenu aux Portugais & qui renfermoit encore un bon nombre de familles Européennes, & de Missionnaires destinés pour la Chine & le Japon.

Nous découvrîmes enfin les côtes de la Cochinchine, & nous entrâmes dans une petite riviere qui fournissoit cependant assez d'eau pour notre bâtiment. Nous y jetâmes l'ancre, tant pour prendre langue, que pour radouber & suiffer notre navire, qui avoit grand besoin de cette réparation.

La riviere où nous mouillâmes

H vj

étoit peu éloignée des dernières bornes septentrionales de tout le pays ; & , en allant à la découverte avec notre chaloupe , nous avions apperçu la pointe de ces Royaumes où s'ouvre la grande baie de Tunquin. Les habitans de ces rivages étoient précisément les plus barbares de toute la côte , ne faisant aucun commerce , & ne vivant que d'huile , de poissons secs , & d'autres alimens grossiers. Ils avoient l'abominable coutume , non de manger les hommes , mais de réduire en esclavage tous ceux qui avoient le malheur de faire naufrage sur leurs rives ; & , comme je vais le rapporter , ils tenterent de s'emparer de notre vaisseau & de l'équipage , le croyant échoué sur leur territoire par la position renversée où il étoit pour que les ouvriers pussent y travailler jusques à la quille.

Dans cette supposition , ils vin-

rent en force pour piller sans façon le bâtiment, ne se doutant pas que nous fussions en état de défense. J'avois, à tout hazard, fait armer nos chaloupes de pierriers, d'espingoles, & garnir de planchettes leurs bords, pour être à l'abri des fleches. Ils ne s'attendoient pas à trouver du monde prêt à les recevoir; mais comme nos matelots étoient cachés derrière ces ais, ces Sauvages ne virent que les ouvriers qu'ils imaginèrent être occupés à relever le vaisseau qu'ils croyoient toujours échoué.

Notre Charpentier, qui étoit un garçon intelligent, nous cria de ne pas faire feu, & qu'il alloit nous donner un spectacle réjouissant, qui les éloigneroit bientôt de notre vaisseau. En effet, nous les laissâmes approcher à la demi-portée du pistolet, sauf à faire jouer toute notre artillerie à bout

touchant, si le cas l'exigeoit. Dans le moment, le Charpentier & ses ouvriers qui étoient à couvert des traits de ces Cochinchinois par leurs échafaudages, les voyant si près, leur jetterent, à différentes reprises sur le corps, avec de grandes cuillers, du goudron bouillant, & qui étoit destiné à enduire le vaisseau. C'étoit une chose presque risible de les voir s'élancer dans l'eau pour calmer la douleur que leur causoit cette liqueur enflammée & tenace : mais leurs hurlemens étoient pitoyables. En un moment ils disparurent tous, & nous fûmes charmés d'en être quittes sans répandre de sang. Nous scûmes bon gré au Charpentier de son merveilleux expédient. L'effet en fut d'autant plus prompt, que ces Sauvages étoient presque nus ; & je crois qu'ils se souviendront long-temps de cette aventure.

Dans la crainte d'en avoir un plus grand nombre sur les bras, nous hâtâmes le radoub, & nous mîmes à la voile au Nord-Est pour l'isle de Formosa; ayant toujours aussi grand-peur des Anglois ou Hollandois, que les navigateurs de la Méditerranée en ont de rencontrer des Barbaresques, dont les pirateries sont la honte des Puissances Chrétiennes. Si l'on osoit dire à ce sujet ce que l'on pense, & ce qui se passe dans quelques Etats de l'Europe, que de gens en place rougiroient de voir leurs infâmes manœuvres découvertes ! Nous fîmes à Formosa de l'eau fraîche & d'autres provisions. Nous y trouvâmes un peuple honnête & plein d'intégrité dans le commerce. Cette douceur de mœurs & cette probité sont sans doute dûes au Christianisme qui autrefois a été introduit dans cette

isle. Effectivement j'ai toujours remarqué, dans tous les lieux où il a été reçu, qu'il avoit humanisé les nations, même les plus féroces. De-là nous continuâmes à faire cours au Nord, en nous tenant à une certaine distance des côtes de la Chine pour éviter les navires Européens. Enfin, étant parvenus à la latitude de trente-trois degrés, nous nous déterminâmes à entrer dans le premier Port que nous rencontrerions. Nous allâmes vers le rivage, & nous n'en étions qu'à deux lieues, lorsqu'une barque vint à nous avec un vieux Pilote côtier, Portugais de nation, & qui nous offrit ses services. Nous les acceptâmes avec plaisir, & nous le prîmes à bord.

Nous étions alors les maîtres de nous faire mener où nous voulions, & je proposai au vieillard

qui avoit renvoyé sa barque, de nous conduire au golfe de Nanquin. Il nous dit qu'il connoissoit bien ce golfe, mais qu'il ne voyoit pas ce que nous y voulions faire. Je lui répliquai que nous n'étions pas seulement des Marchands, mais encore des voyageurs curieux & que notre but étoit de voir la grande ville de Pékin, & la Cour célèbre de l'Empereur de la Chine. En ce cas, reprit-il, vous feriez bien d'aller vers Ningpo, d'où, par la rivière, vous pouvez gagner le grand canal qui traverse ce vaste Empire, & conduit à la Capitale, parcourant une étendue de 270 lieues.

Sur ce que j'insistai d'aller à Nanquin, il me dit que rien ne seroit plus facile, & que depuis peu un vaisseau Hollandois avoit pris cette route. A ce discours je ne pus cacher mon trouble ;

le Pilote s'en apperçut, & me dit : Vous n'avez rien à craindre ; vous n'êtes point en guerre avec cette nation : & puis ce ne sont pas des pirates. Comment, repartis-je vivement, en trouve-t-on dans ces mers ? Non, me répondit-il bonnement, on n'en a point vu depuis quinze ans, excepté un seul qui a paru il y a près d'un mois dans la baie de Siam. Là-dessus il me raconta notre histoire, que je savois mieux que lui, en me disant que si cet équipage étoit rencontré & pris, il seroit pendu sans miséricorde. Comment, repris-je en l'interrompant, sans aucune forme juridique ! Bon, continua-t-il, quelles formalités voulez-vous qu'on fasse avec de pareils scélérats.

Je ne pus m'empêcher de lui dire assez brusquement : Eh ! voilà précisément la raison pourquoi je

veux aller à Nanquin, & non ailleurs, où je rencontrerois des Anglois ou des Hollandois. Apprenez, bon homme, que ces Capitaines sont plus barbares que les pirates mêmes, de vouloir condamner les gens sans les entendre.

Je lui racontai alors en détail notre malheureuse aventure; & il fut bien étonné de nous voir calomniés & poursuivis de la sorte. Alors il approuva, non-seulement notre dessein, mais il nous conseilla même de vendre notre navire, d'en acheter un autre, ou d'en faire construire un capable de nous transporter dans notre patrie, ou du moins à Bengale.

Mais je lui représentai que si je vendois ce vaisseau, je mettrois d'honnêtes gens dans la même peine, s'il étoit reconnu; & que je serois responsable, devant Dieu & devant les hommes, des malheurs qui pourroient leur arriver.

Il fatifit à cette objection, en me difant que , connoiffant tous ces Capitaines, il ne manqueroit pas de les inftruire du fait & de leur erreur.

Nous faifions toujours route pour Nanquin, & en treize jours de navigation nous arrivâmes au Sud-Eft du grand golfe, où nous apprîmes que deux vaiffeaux Hollandois venoient de paffer. Après avoir confulté mon Affocié fur ce fâcheux événement, nous nous adrefsâmes au Pilote pour qu'il nous menât dans quelque endroit sûr. Il nous conduifit au Sud à environ quarante lieues de-là, dans un petit Port nommé Quinchang, autant que je peux m'en fouvenir. Nous y débarquâmes heureufement ; & lorsque je pris terre, je me crus fauvé. Nous nous promîmes de ne plus remettre les pieds dans ce malheureux navire, du-

fions-nous ne pas le vendre, & nous défaire de notre cargaison à perte.

De toutes les positions malheureuses où les hommes peuvent se trouver, la plus cruelle est, sans contredit, d'avoir l'âme dans une crainte continuelle ; c'est mourir à chaque instant : mon imagination, qui en étoit saisie d'une manière affreuse, me représentoit sans cesse le danger bien plus grand qu'il n'étoit. Mais qui peut se guérir de la peur ? En effet, quel état pour un honnête-homme d'appréhender à tout moment le supplice d'un scélérat, & , pis encore, de passer pour tel ! Ces frayeurs ne pouvoient que me faire faire d'humiliantes réflexions sur ma vie passée & présente ; je reconnus partout la main de Dieu, & je me soumis à tout avec résignation en le remerciant de ma nouvelle délivrance.

Aussitôt que nous fûmes à terre, notre vieux Pilote, qui, connoissant notre innocence & notre fortune, avoit pris beaucoup d'amitié pour nous, trouva pour nos effets un grand magasin à louer, & un logement assez commode qui le joignoit. Le tout étoit fait de cannes, & entouré d'un mur en palissades faites de bambous. Cet enclos nous fut utile pour nous mettre à l'abri de la subtilité des filous qui ne sont pas rares en ces pays. D'ailleurs, nous demandâmes une sentinelle qu'on nous donna, en payant, & qui ne nous coûtoit pas, compris sa nourriture, plus de dix sols par jour.

Quoique la foire fût passée, il y avoit encore dans le Port trois ou quatre Jonques Chinoises, & deux petits navires Japonois. Nous fîmes connoissance avec leurs Capitaines, & avec plusieurs Mission-

naires Européens qui s'étoient arrêtés quelque tems dans cette petite ville pour en convertir les habitans. Ils avoient déjà fait quelques profélytes ; & l'un d'eux nommé le Père Simon , se propo-
soit de passer à Pekin. Comme nous lui avions dit que nous comptions y aller aussi, il nous engagea de l'y accompagner.

Quelque pressantes que fussent ses sollicitations , il ne nous étoit pas possible de partir sitôt. Il falloit vendre nos marchandises ; ce qui n'étoit pas facile dans un si petit endroit , & sur-tout après la foire terminée. Cependant notre vieux Portugais nous amena un Marchand Japonois qui vouloit acheter notre vaisseau , & toute la cargaison. Pour ne pas manquer ce marché , nous nous relâchâmes sur le prix , & nous fîmes affaire. Il nous paya comptant en lingots d'or

& d'argent, & nous nous vîmes alors libres de faire le voyage de Pékin avec le Père Simon. Mais comme il attendoit un compagnon de Macao, nous résolûmes d'aller à Nanquin, qui n'étoit qu'à dix journées delà. Cette ville est bâtie fort régulièrement, & contient, dit-on¹, un million d'ames. J'ai de la peine à le croire : mais ses rues sont tirées au cordeau, & ses places publiques assez belles.

Au reste, quand je compare les peuples de ces pays-là, leurs mœurs, leurs Loix, leur Religion, & leur faste, à ce qu'il y a de remarquable en Europe, j'avoue que je trouve bien ridicules les pompeuses descriptions qu'on nous en donne. Une seule province d'Angleterre, de Hollande, de France ou d'Espagne, fait plus de commerce que tout l'empire de la Chine ensemble. Peut-on met-

tre

tre en parallele leurs Jonques & leurs autres frêles bâtimens avec nos flottes marchandes, & nos armées navales ? Quatre vaisseaux de guerre Européens, de soixante-dix à quatre-vingt pieces de canon, sont capables de détruire toutes leurs forces maritimes.

Ce que je dis de leurs flottes peut s'appliquer à leurs armées. Une vingtaine de nos Escadrons Anglois seulement, renverseroit toute leur nombreuse Cavalerie. Je crois encore qu'un million de leurs Fantassins ne tiendrait pas contre trente de nos bons Régimens, en supposant qu'ils fussent postés de manière à n'être point enveloppés. Il en est de même pour l'attaque & la défense des Places. Leur principale forteresse ne résisteroit pas quinze jours aux efforts de la moindre de nos armées, & leurs forces réunies ne

prendroient pas une place comme Lille ou Strasbourg après un an de siège , à moins que de les réduire par famine.

On a tort d'avoir meilleure opinion de leurs sciences. Ils n'en connoissent, tout au plus, que les premiers élémens. Ils n'ont aussi que de foibles notions dans les Mathématiques , & sont même encore si peu versés dans l'Astronomie, que, lorsque le Soleil est éclipsé, ils imaginent qu'un grand dragon veut le dévorer. C'est pourquoi , dans ce tems, ils font un bruit effroyable avec des tambours & des tymbales pour épouvanter le monstre, & l'éloigner de sa proie.

En vérité, je ne peux m'empêcher de hauffer les épaules, quand j'entends raconter de si belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que de vrais ignorans, & de vils

esclaves d'un gouvernement despotique , digne de leur génie & de leur bassesse.

Je n'ai pu m'empêcher de faire cette digression sur ce peuple prétendu merveilleux , & je reviens au récit du reste de mes aventures.

De retour à Quinchang , nous trouvâmes le Père Simon qui nous attendoit , & qui étoit prêt à partir ; son compagnon étoit arrivé. Je congédiai mon vieux Pilote , que je récompensai au-delà de ses espérances , ainsi que notre équipage qui trouva occasion de retourner à Bengale. Nous ne gardâmes pour toute suite , Summers & moi , que son domestique , & les deux personnes que mon neveu m'avoit données. Le Père Simon nous procura heureusement le moyen de faire le voyage d'une manière sûre & commode.

Il nous avoit obtenu la permission de fuivre , mais à nos dépens , un Mandarin qui alloit à la Cour. Il y avoit une trentaine de gens qui l'accompagnoient comme nous , c'est - à - dire , à leurs frais ; ce qui lui faisoit un profit très-considérable , parce que les peuples étoient obligés de le défrayer de tout , ainsi que sa suite , quelque nombreuse qu'elle fût , & que nous étions convenus de payer notre dépense à son Intendant qui la rendoit à son maître. C'est ce qu'on appelle honnêtement , dans ce pays-là , le tour du bâton ; & ce tour du bâton , m'a-t-on dit , revenoit fort souvent , indépendamment , à ce que j'appris encore , de mille autres concussions & vexations dont ce Mandarin accabloit ces malheureux , qui , en revanche , le détestoient bien cordialement. Ses Secrétaires , la plupart

gens de fortune & fans talens, étoient d'une hauteur & d'une insolence extrêmes. Aussi frippons que leur maître ils ne finissoient rien qu'à force d'argent ; ils mesuroient leur politesse gauche & contrainte au degré de richesses des personnes qui avoient le malheur d'avoir affaire à eux , & ne comptoient pour rien le mérite & la vertu. Aussi étoient-ils fort méprisés de tous les honnêtes gens. Les grands Mandarins sont à-peu-près ce que sont en quelques Royaumes d'Europe les Commissaires du Roi dans les Provinces, &, en tout, ils ne leur ressembtent pas mal.

Les grands chemins de la Chine, il est vrai , sont beaux & bien entretenus. Mais rien ne me choquoit davantage que de voir un peuple hautain, impérieux & impertinent au sein de la pauvreté & de l'ignorance. Nous arrivâmes enfin à cette

Capitale si célèbre. Le Père Simon, qui favoit le Chinois & un peu d'Anglois, nous servit d'interprete, & nous fut d'une grande utilité. Je ne dirai rien de cette grande Ville dont il y a tant de relations. Je me contenterai seulement de prévenir le lecteur de n'en croire tout au plus que la moitié. Après quelque séjour, le Pere Simon m'annonça qu'une grande Caravane de marchands Moscovites & Polonois se préparoit à partir pour l'Europe, par la Russie, & nous conseilla de profiter d'une circonstance si heureuse. Il ajouta qu'il y avoit parmi eux un Arménien de ses Amis, qui étoit venu d'Astracan dans le dessein d'aller à Tounquin; mais qu'ayant changé de sentiment, il vouloit aller avec cette Caravane jusqu'à Moscow.

Je le remerciai bien sincèrement de cette bonne nouvelle, que je

communiquai à mon Associé, qui la reçut avec plaisir; nous priâmes le Pere Simon de vouloir nous l'amener à dîner pour faire connoissance, & nous nous préparâmes pour ce voyage.

Summers fut d'avis de nous munir de soie de la Chine, dont nous pourrions tirer un grand parti; il consentit même à m'accompagner jusqu'à Londres, d'où il comptoit rejoindre Bengale par les vaisseaux de la Compagnie.

Outre mes diamans, je fis une bonne provision de soie, & de différentes pieces d'étoffes, thé, &c. ainsi que mon Associé, pour la valeur de 3000 livres sterlings; & après avoir vu notre Arménien qui nous donna des instructions pour la route, nous nous fournîmes de tout ce qui étoit nécessaire pour la faire le plus commodément qu'il nous seroit possible.

Il nous fallut vingt-deux chameaux & six chevaux de selle, tant pour nos effets & nos personnes, que pour nos gens. La Caravane étoit composée de cent vingt hommes, bien armés & fort aguerris par l'expérience, & d'environ trois cens bêtes de charge.

Il ne falloit pas moins de monde, & sur-tout pourvu de munitions, pour s'exposer avec tant de richesses, dans un voyage où l'on étoit assez souvent attaqué par des hordes de Tartares. Nous étions de plusieurs nations différentes, & les Moscovites formoient le plus grand nombre. Il y en avoit au moins soixante-huit, parmi lesquels il se trouvoit plusieurs Livo- niens; mais ce qui nous fit grand plaisir, c'est que nous y trouvâmes cinq Ecoissois fort riches, & très-instruits du commerce & de la route.

Nous sortîmes de Pekin au commencement de Février, précédés de cinq guides & de la moitié de la Caravane. Les chameaux étoient au centre, & le reste fermoit la marche.

Au soir de la première journée on s'assembla, selon l'usage, pour charger quelqu'un d'une bourse commune, afin qu'un seul payât les fourrages & autres dépenses de la Caravane. On tint ensuite une sorte de conseil de guerre, où toutes choses furent réglées en cas d'attaque; & les postes distribués pour éviter le désordre & la confusion. Les plus expérimentés furent nommés Commandans; en un mot, nous eûmes tous nos destinations. Comme chacun étoit intéressé à la cause commune, on sousscrivit sans peine à de si sages réglemens.

Après deux jours de marche,

nous vîmes la fameuse muraille que tout le monde connoît, & que les Chinois ont élevée inutilement pour se garantir de l'irruption des Tartares.

Pendant que la Caravane passoit par une des portes de cette muraille, j'eus, pour examiner cet ouvrage, aussi immense que ridicule, une bonne demi-heure, dont je profitai sans pécher contre nos loix; car il étoit expressément défendu de s'éloigner de la troupe, sous peine d'amende, que l'on payoit en proportion des distances; & j'ai observé, par la suite, que cette défense étoit fort prudente. J'eus donc tout le loisir de contempler cette magnifique ineptie, qu'on nomme la grande muraille de la Chine, & j'ai trouvé qu'elle étoit à-peu-près semblable à celle que les Romains, sous un Général imbécille, ont faite au-

trefois dans le Northumberland contre les invasions des Pictes.

A trois journées de-là nous commençâmes à trouver le pays assez mal peuplé. On peut même dire que ces pauvres gens font, en quelque sorte, en prison dans leurs Villes fermées de murs, de fossés & de palissades, pour être à couvert de toute surprise de la part des brigands. Je sentoís alors la nécessité de ne pas s'écarter de la Caravane, de marcher en bon ordre, & d'être toujours prêts à combattre. Nous vîmes plusieurs pelotons de Tartares roder autour de nous pour observer nos forces, notre marche, & tâcher de nous enlever quelques chameaux. Mais nous étions sur nos gardes. Ils s'approchèrent même assez pour que je pusse les examiner à mon aise; & quand je me rappelle ce voyage, je ne reviens point de mon

étonnement de ce qu'un Empire, comme celui de la Chine, ait pu être conquis par des peuples aussi méprisables que ceux qui s'offroient à nos regards. Ce n'étoit que des bandes de canailles, sans ordre, sans discipline, mal vêtus, & plus mal armés. Ils se contentèrent de nous reconnoître ; & nous voyant en force, avec bonne contenance, ils disparurent en peu de momens.

Un jour que nous rencontrâmes beaucoup de moutons sauvages, fort vîtes à la course, mais faciles à se lasser, le Commandant, pour nous désennuyer du voyage, nous permit, au nombre de seize seulement, d'aller à la chasse de ces animaux. Nous nous étions mis à peine à leur poursuite, que nous apperçûmes plus de 40 Tartares. Nous ignorions s'ils vouloient chasser comme nous, ou

nous attaquer. Aussitôt qu'ils nous découvrirent rangés en bataille , l'un d'entre eux sonna d'un petit cor , dont le son étoit si aigu , qu'il devoit certainement s'entendre de plus d'une demi - lieue , sur-tout dans un désert. Nous supposâmes , avec raison , que c'étoit un signal pour appeller le gros de leur horde , & pour nous attaquer.

Comme nous n'étions aussi qu'à une demi-lieue de la Caravane , je crus qu'il étoit prudent d'abandonner notre chasse , & de rejoindre notre troupe pour éviter ces vagabonds ; car notre métier , comme Marchands , n'étoit pas de combattre , mais seulement de nous défendre , & de conduire nos effets à bon port. Néanmoins l'un des cinq Ecoffois , dont j'ai parlé , & qui étoit avec nous , fut d'avis de les charger sur le champ , afin , disoit-il , de leur inspirer défor-

mais de la terreur, & partit le premier comme un éclair. Nous le suivîmes tous au grand galop. Ils nous attendirent assez fièrement, & nous décochèrent même leurs flèches, qui tomberent presque à nos pieds sans toucher personne. Ce n'est pas qu'ils ne visassent fort juste ; mais heureusement leurs traits n'eurent pas assez de force. Nous leur fîmes une décharge de nos carabines, qui produisirent plus d'effet, & nous tombâmes sur eux le pistolet à la main, & le sabre pendu au poignet. Ils s'enfuirent à toute bride, & nous ne pûmes que leur lâcher au hasard nos coup de pistolet. Notre Ecoïsois cependant en joignit trois ou quatre, qu'il sabra, & dont l'un mourut sur le champ.

C'est ainsi que finit ce choc, où nous ne perdîmes que les moutons que nous aurions pu prendre.

Les Tartares eurent cinq hommes de tués, sans les blessés, dont nous ne pûmes savoir le nombre. Le reste de leur troupe, qui avoit paru au bruit du cor, effrayé du désordre de leurs camarades, prit la fuite avec eux.

Nous étions encore sur le territoire des Chinois, lorsque l'action se passa; ce qui peut-être empêcha ces hordes de suivre leur dessein avec la même opiniâtreté que nous leur remarquâmes dans la fuite. Cinq jours après nous entrâmes dans un autre désert, que nous traversâmes en trois jours. Comme il étoit très-aride, nous fûmes obligés de porter de l'eau dans des outres, & de camper tous les soirs, comme on le fait dans les vastes plaines de l'Arabie.

Je demandai sous quelle domination étoit ce pays. L'on me dit, qu'à proprement parler, il n'ap-

partenoit à personne , & que ce n'étoit qu'une lifiere de la Karakathie ou de la grande Tartarie. C'est peut-être par cette raison que les Chinois ne prennent aucune mesure pour le garantir contre les brigandages de ces hordes. Aussi ce désert est l'un des plus dangereux à passer qu'il y ait au monde , quoique pour l'étendue il ne soit nullement à comparer à ceux que nous avons passés depuis.

Nous vîmes bientôt , à plusieurs reprises , de petites troupes de Tartares qui , sous prétexte d'aller à leurs affaires , ne venoient pas moins nous reconnoître , sans doute pour apprécier nos forces & rassembler en conséquence assez de monde pour nous piller. Une d'elles , en se retirant , eut l'audace de nous envoyer quelques fleches qui tuerent un de nos chevaux de main.

Nous marchâmes ensuite pendant près d'un mois par des routes moins dangereuses, & presque inhabitées. On n'y rencontre de loin en loin que quelques petits bourgs assez fortifiés pour se défendre d'une surprise des Tartares, & qui ne vivent, pour ainsi dire, que du produit des fourrages, & autres denrées qu'ils vendent aux Caravanes.

Un de mes chameaux étant venu à s'estropier de façon à ne pouvoir continuer la marche sans la retarder, je résolus d'en envoyer acheter un dans une petite ville qui n'étoit hors de notre route qu'à une lieue de distance. Je m'adressai à l'un de nos guides, qui se chargea de cette commission avec plaisir, dans l'espérance d'une légère récompense. Mais voulant me délasser d'être toujours à cheval, & faire une promenade à pied, pen-

dant le tems de la halte de notre Caravane , qui étoit ordinairement de trois heures, j'engageai mon Arménien à m'accompagner jusques-là. Comme nous n'imaginions pas qu'aussi près d'une garnison Chinoise nous dussions être attaqués , nous partîmes sans autres armes que nos sabres. Nous arrivâmes bientôt dans la ville. J'y trouvai des chameaux ; mon guide, qui s'y connoissoit, fit promptement le marché, & nous repartîmes sur le champ pour rejoindre nos amis.

Nous ne fûmes pas à moitié chemin que cinq Tartares nous tombèrent sur le corps à l'improviste, en débouchant un bois, où sans doute ils étoient en embuscade, & nous enleverent le chameau que l'un d'eux amena dans la forêt. Comme je mis le sabre à la main pour écharper un de ces

voleurs, je reçus paderriere un coup de bâton ou de massue sur la tête, qui m'étourdit à tel point que je tombai sans connoissance. Mon Arménien, me croyant mort, & voulant me venger, tira de sa poche un pistolet qu'il avoit par hasard, & s'attachant à mon assassin, il ne le manqua point, & lui brûla la cervelle. Notre guide Chinois, qui n'avoit point d'arme, mais qui étoit brave & alerte, sauta sur le cadavre, prit sa hache, son cheval, & courut sur l'autre qu'il mit en fuite après l'avoir blessé. Les deux autres prirent le même parti, & nous laissèrent le champ de bataille.

Je revins bientôt de mon étourdissement, & je sentis peu de douleur. Mon chapeau, qui étoit fort épais, avoit rompu la violence du coup. L'Arménien, mon ami & mon vengeur, me voyant re-

levé, vint m'embrasser avec transport. Il m'avoit cru tué. Je repris mes forces, & montant sur le cheval que nous avions gagné sur ces brigands en échange de mon chameau, nous rejoignîmes la caravane, à qui nous racontâmes notre aventure. Le Commandant nous blâma fort; mais il nous dispensa de l'amende en faveur de notre victoire.

Je récompensai mon guide Chinois qui m'assura que je trouverois tout ce que je pourrois désirer à Naum, ville forte, avec garnison Chinoise, où nous devions passer, & qui n'étoit qu'à une journée & demie de nous.

Le lendemain matin nous reçûmes des couriers que le Gouverneur de Naum, ou Naun, avoit eu soin d'envoyer sur les routes, afin d'avertir toutes les caravanes de s'arrêter & de se barricader

pour se défendre contre un gros corps de Tartares au moins de six mille hommes, qui s'étoit fait voir à huit lieues de l'autre côté de la ville, & qu'il alloit envoyer sur la route de bonnes escortes qui suivroient de près ses messagers.

Cette mauvaise nouvelle nous alarma. Mais nous fûmes rassurés par le marchand Ecoffois qui nous dit que nous rencontrerions le secours en chemin, & que nous pourrions arriver à Naum, avant que d'être découverts par cette armée de Tartares.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous trouvâmes en effet, à six lieues de la ville, un détachement de trois cens hommes qui venoit au-devant de nous. Sur ce que nous leur dîmes, ainsi qu'aux courriers, qu'aucune caravane ne pourroit nous suivre de plus de trois mois, attendu que les marchands

que nous connoissions , & qui étoient restés à Pékin , au nombre de quatre-vingt dix-sept , n'auroient fini leurs affaires que vers ce temps-là , cette première escorte , qui étoit suivie d'une seconde à une demi-lieue delà , revint avec nous pour nous conduire à la ville.

Nous n'eûmes pas plutôt rencontré le deuxième détachement , que nous apperçûmes un grand nuage de poussière. Nous jugeâmes que l'ennemi n'étoit pas loin , & nous nous mîmes en bataille. Le brave Ecoffois , qui me paroissoit aussi bon militaire qu'excellent négociant , nous conseilla de nous placer de cinq en cinq dans les lignes des soldats Chinois pour leur inspirer du courage ; car l'audace , ajoute-t-il , se communique comme la peur. Quand ils nous verront fermes ,

& leur montrer bon exemple , ils auront honte de paroître lâches aux yeux de marchands étrangers. Nous approuvâmes & nous suivîmes son avis. Nous nous disposâmes sur deux lignes , le bagage derrière nous , avec une escorte , & deux pelotons de nos gens sur les aîles. Comme nous avions quelques liqueurs , nous en distribuâmes aux Chinois qui en burent avec plaisir , & qui en parurent encouragés.

Nous découvrîmes enfin les Tartares , qui sans doute ne nous croyoient pas en si bonne posture. Ils firent halte à deux portées de carabine pour nous examiner. Ils approchèrent au petit pas , sans ordre , & paroissant encore douter s'ils nous chargeroient. Comme j'étois à côté du Commandant , & qu'enfin je vis ces Tartares à portée du mousquet , je lui proposai

de faire tirer dessus par division pour leur annoncer que nous étions prêts à les recevoir. Le nombre de ces brigands, quoique mal armés, ne laissoit pas de m'inquiéter; car en vérité ils n'étoient guère moins de six mille hommes.

Le Commandant suivit mon idée. Il fit marcher les ailes un peu en avant, & nous fîmes un feu si nourri & avec tant de sang froid, qu'en moins de six à sept minutes cette canaille se dissipa, & nous quitta avec précipitation. Nous en fûmes d'autant plus charmés, que si nous avions eu affaire à des gens moins lâches, leur nombre nous auroit accablés à la fin.

Notre premier soin, à notre arrivée à Naum, fut de remercier le Gouverneur de la bonté qu'il avoit eue de nous envoyer du secours. Nous l'engageâmes à ac-
cepter

cepter nos présens comme de foible marque de notre reconnaissance. Nous donnâmes aussi deux écus à chaque soldat des deux détachemens, & ils furent tous contens de notre procédé.

Cette ville est assez forte. Il y a un Etat-Major, une garnison de douze cens hommes, un marché de chameaux, de chevaux, & plusieurs Foires dans l'année.

Nous y fîmes quelque séjour, tant pour nous reposer que pour rafraîchir nos bêtes de somme; car nous avions encore six cents soixante & dix lieues avant que d'arriver à Moscow. J'achetai deux chameaux, dans la crainte d'en manquer, & un joli cheval de main.

Après avoir quitté Naum, nous fûmes obligés de passer deux grandes rivières, & deux déserts très-vastes & fort arides, dont l'un

Partie II,

K

nous coûta quinze jours de marche. Nous étions alors dans le plus grand continent qu'il y ait dans l'Univers, suivant l'idée que je me suis faite de notre globe ; car du côté de l'Est, nous étions éloignés de la mer de plus de quatre cents lieues, du côté de l'Ouest d'environ six cents cinquante, & de plus de mille jusqu'au canal qui sépare la France de la Grande-Bretagne. Vers le Sud, la mer de Perse & des Indes étoit distante de nous de plus de cent soixante lieues, & vers le Nord d'environ deux cents cinquante jusqu'à la mer glaciale. Si l'on veut en croire quelques Géographes, il n'y a aucune mer du côté du Nord-Est, & ce continent s'étend jusques dans l'Amérique. Je crois que cette opinion est au moins fort hasardée, si elle n'est pas absolument reconnue fausse.

Nous remarquâmes, dans ce pays, que toutes les rivières qui courent vers l'Est se jettent dans le grand fleuve Jamour ou Gamour, dont le courant se porte à la mer Orientale ou Océan Chinois. Il y a aussi, à quelques lieues du Nord de ce fleuve, plusieurs rivières considérables dont le cours est directement septentrional, & se perd dans le fleuve nommé Tattar, qui a donné son nom aux Tartares les plus septentrionaux qu'on appelle Tartares Monguls. Ces peuples, au sentiment des Chinois, sont les plus anciens de tous ceux qui portent le nom de Tartares, & sont les mêmes, selon quelques Auteurs, que ceux que l'Ecriture nomme Gogs & Magogs.

La plûpart de ces rivières ayant leurs courans au Nord, il est évident que ce pays doit être borné

de ce côté-là par l'Océan Septentrional^e; par conséquent il n'est pas probable que ce continent puisse s'étendre jusqu'en Amérique, & qu'il ne soit point séparé par la mer.

De la rivière d'Arguna, nous avançâmes à petites journées vers la Moscovie. Nous fûmes très-aises de trouver alors, de distance en distance, de petites Villes fortifiées avec des garnisons Russes, qu'on peut comparer à ces soldats stationnaires que les Romains posoient autrefois dans les endroits les plus reculés de l'Empire, pour la sûreté du commerce & des voyageurs. Leurs Gouverneurs & les troupes à leurs ordres sont tous Chrétiens. Mais les Habitans du pays sont plongés dans une idolâtrie déplorable; & à moins que d'être antropophages, ce sont les peuples les plus barbares que

j'aie rencontrés dans toutes mes courses.

Avant que d'arriver dans la ville de Nortzinskoy , nous eûmes occasion de voir dans un village voisin un sacrifice de plusieurs taureaux offerts à l'idole la plus monstrueuse. C'étoit un vaste buste de bois de la hauteur de huit pieds , élevé sur un piedestâl , aussi de bois , d'environ quatre pieds de haut ; on ne peut rien imaginer de plus informe & de plus hideux. Son front étoit armé de cornes tortueuses ; ses yeux étoient carrés , sa bouche offroit des défenses de sanglier , & ses oreilles ressembloient à celles d'un mulet ; son nez étoit affreux , & descendoit en bec de corbin jusqu'au menton , qui étoit garni d'une barbe de jeunes serpens entortillés. Il étoit couvert de peaux de moutons , la laine en dehors , & coëffé

à la Tartare. Nous vîmes à ses pieds une vingtaine de ces imbécilles idolâtres, prosternés le front contre terre, dans une méditation profonde, & implorant dans un respectueux silence leur sourde & ridicule Divinité.

Leurs Prêtres, à quelques pas de-là, coupoient & partageoient entr'eux les victimes immolées à cet effroyable simulacre.

J'avoue que la grossiereté de ce culte abominable me choqua plus que tout ce que j'avois trouvé de barbare & d'extravagant dans tous mes voyages. J'étois humilié de voir des hommes, créés à l'image de Dieu, & doués d'une raison qui les conduiroit au bien, s'ils vouloient écouter la voix intérieure de la nature, être assez stupides & assez aveugles pour se prosterner devant cette figure horrible, l'ouvrage de leurs mains,

& de leur bizarre imagination.

Ce spectacle m'indigna, & me fit naître un projet hardi que j'exécutai, pour faire voir au moins à ces Payens l'impuissance & le néant de leur prétendue Divinité. Je communiquai mon dessein à mon Ecoffois qui promit de me seconder, en se proposant de s'amuser de l'aventure. Comme nous devions rester trois jours à Nortzinskoy, qui n'étoit distant de ce village que d'une lieue tout au plus, nous eûmes le temps de tout préparer pour jouer notre scène. Nous fîmes force artifice, & beaucoup de boules combustibles, composées de chiffons d'étoffe trempée de goudron, de soufre, de térébenthine, d'esprit-de-vin, en un mot, de toutes sortes de matières inflammables pour en garnir, pendant la nuit, le dedans & le dehors de l'idole. Nous y attachâ-

mes une méche mesurée de façon qu'elle y pût mettre le feu un instant avant la pointe du jour, moment auquel les Payens les plus dévots étoient dans l'habitude de venir l'adorer.

Ayant tout préparé selon nos vues, nous partîmes mon Ecoffois & moi, avec mes deux domestiques chargés de l'artifice, la troisième nuit de notre séjour, & le tout réussit selon nos desirs. Après avoir farci & revêtu de nos compositions cette épouvantable image, nous mîmes le feu à la méche. Nous nous retirâmes à un demi-quart de lieue de-là, sur une petite éminence, pour en voir l'effet, & sur-tout celui qu'il produiroit sur ces malheureux idolâtres. Nous avions eu soin de nous y faire attendre par les gens de mon Ecoffois avec nos chevaux pour rejoindre plus promptement

la Caravane à la fin de notre expédition.

Ces Payens ne furent pas plutôt rassemblés autour de leur idole, que la meche finit en communiquant son feu à l'artifice. Des fusées & des pétards sortirent en abondance de la gueule & des yeux du monstre ; son bonnet, qui étoit surmonté d'une gerbe de feu, jeta mille serpenteaux en l'air, & la mine ayant enfin joué sous le piedestal, la Divinité se brisa en mille pièces, qui furent bientôt toutes réduites en cendres.

Nous vîmes à merveille ce singulier spectacle qui nous réjouit fort, & nous entendîmes distinctement les hurlemens pitoyables des Prêtres & de ces Peuples qui crurent sans doute que leur Dieu avoit été détruit par quelque puissance supérieure.

Nous nous en allâmes bien vite

K v.

dans la crainte d'être découverts. Personne ne s'aperçut de notre absence, & ne nous soupçonna les auteurs de cette équipée que l'on n'apprit que le surlendemain.

La Caravane repartit sur le champ de Nortzinskoy. Nos arrangemens étoient pris d'avance ; ainsi nous nous trouvâmes aussitôt que les autres au rendez-vous du départ , tenant toujours notre aventure secrète.

Le village & les hameaux d'alentour , épouvantés de la catastrophe arrivée au grand Chamchi - Thaungu , l'objet de leurs adorations , vinrent en foule à la Ville raconter sa tragique histoire. Comme ils avoient vu passer notre Caravane trois jours auparavant , & qu'ils apprirent que nous y avions séjourné pendant ce tems-là , ils la crurent coupable de cette action, & portèrent

les plus vives plaintes au Gouverneur, en demandant justice de l'insulte atroce & impie qu'ils nous accuserent d'avoir faite à leur es-
pece de Pagode.

Le Gouverneur Russe tâcha de les calmer, en leur promettant qu'il s'instruïroit de cette affaire, qu'il découvrïroit les criminels, & qu'il les feroit punir. Cette réponse parut les appaïser; mais ils convinrent entr'eux de nous pour-
suivre à toute outrance, & de se venger eux-mêmes. Cet honnête Gouverneur se douta apparemment de leur projet; & quoiqu'il n'imaginât pas que des Négocians, chargés des affaires de leur commerce, voulussent s'amuser à jouer un tour semblable à des Peuples ignorans & barbares, il nous fit cependant avertir de nous tenir sur nos gardes, par un courier que nous gratifiâmes de quelques pis-

toles, & qui nous rapporta toute l'histoire.

Nous eûmes grand soin de faire les étonnés, & la Caravane attribua bonnement cette farce tragicomique à quelques soldats de la garnison.

Quoique nous fussions aguerris contre les Tartares, nous pressâmes cependant nos chameaux pour gagner Jarawena, où nous devions être en sûreté. Néanmoins, après deux jours & deux nuits de marche consécutive, nous découvrîmes, fort au loin, un gros de ces Barbares au moment que nous passions le long d'un lac, près d'un bois très-fourré vers notre droite; nous nous y réfugiâmes pour attendre l'événement; mais ils passèrent tout-à-fait à la gauche du lac; & ne nous ayant pas aperçus, ils prirent un autre chemin, s'imaginant toujours nous suivre à la piste.

Ils connurent leur méprise au bout de trois jours, & résolurent de nous chercher par-tout. Soit que le hasard les eût fait tourner de notre côté, soit qu'on leur eût indiqué notre route, nous les revîmes cinq jours après vers le soir, malgré toute la diligence que nous pûmes faire pour joindre Jarawena, qui étoit encore à deux journées de nous. Nous étions campés entre deux monticules couvertes de bois. Notre position nous rassura sur la crainte d'être attaqués la même nuit. Heureusement le Commandant de la Caravane avoit pris à Nortzinskoy un Cosaque à son service jusqu'à Moscov, pour soulager son domestique qui ne se portoit pas trop bien. C'étoit un drôle rusé, & qui connoissoit la langue de ces Tartares Monguls. Il proposa, moyennant une récompense, que

nous lui promîmes & qui n'étoit que trop juſte, de nous débarraſſer de cette troupe, en leur perſuadant que les coupables étoient dans une autre Caravane qui avoit pris la route de Siheilka. Cette Ville étoit au Sud & diſtante de nous de cinq grandes journées. En effet, il prend ſon arc & ſes fleches; & à la faveur de la nuit, il va ſe mêler parmi eux, en leur racontant qu'il avoit trouvé ſur le chemin de Siheilka, d'où il revenoit, une Caravane qui portoit en triomphe le bonnet du grand Cham-chi-Thaungu, en ſe vantant de l'avoir brûlé, & qu'ils en alloient faire autant du ſublime Schal-Iſar, le Dieu des Tartares Tongous.

Il leur fit cette hiſtoire d'une manière ſi pathétique, qu'ils y ajoutèrent foi ſans la moindre difficulté, & partirent ſur le champ à

bride abattue. Notre Cosaque vint nous rendre compte de son succès. Nous le comblâmes de présens & d'éloges , & nous n'entendîmes plus parler de ces gens-là.

Nous arrivâmes, sans autre accident, à Jarawena, où il y avoit une garnison Moscovite. Nous nous y reposâmes cinq jours. Comme nous avions encore à traverser un désert affreux & fort long, nous y louâmes seize charriots avec leurs conducteurs , pour porter notre eau & nos provisions. Nous y mîmes aussi des tentes pour passer les nuits plus à l'aise. Un autre service que nous pouvions encore tirer de ces voitures, c'est qu'elles pouvoient nous tenir lieu de retranchement en cas d'attaque.

Nous mîmes vingt-trois jours à passer ce désert. Nous y rencontrâmes quelques-uns de ces chasseurs qui fournissent les riches

de ce monde de ces belles fourrures de fables & d'hermines. Ils ne laissent pas quelquefois, en faisant la guerre aux animaux, de détrousser aussi les voyageurs, lorsqu'ils sont en petit nombre. Mais nous n'avions rien à craindre de leur mauvaise volonté ; nous étions plus forts qu'eux.

Au sortir de ce désert, nous entrâmes dans un pays assez peuplé, & défendu par des forts, placés en échelons, pour la sûreté du commerce. Le Gouverneur d'Adinskoï, que mon Ecoissois connoissoit, nous offrit une escorte dont nous crûmes pouvoir nous passer. Je m'étois imaginé que plus nous approcherions, moins nous trouverions de barbarie ; mais c'étoit pis encore. Les Tartares Tongous, quoique moins dangereux, par la crainte des garnisons, sont aussi grossièrement idolâtres que

les Monguls. Il y a plus, c'est que chaque famille avoit ses Lares ou Pénates, ou plutôt son effroyable Magot. Ils étoient vêtus de façon que l'on ne pouvoit distinguer un homme d'avec une femme, pas même aux traits de leurs visages. Je pris la liberté de demander au Gouverneur pourquoi l'on ne cherchoit point à éclairer ces Peuples, pour leur faire embrasser le Christianisme qui adoucit les mœurs, civilise les Barbares, & les rend plus fidèles sujets. Il me répondit que j'avois raison d'en être étonné, mais que cet objet ne le regardoit point : & qu'apparemment si le Czar vouloit convertir les Sibériens, les Tongous & les Monguls, il leur enverroit des Missionnaires, & non des Soldats; qu'ainsi il étoit à croire qu'il vouloit plutôt des Peuples soumis que des Chrétiens.

Nous traversâmes encore de la même manière un désert qui nous coûta douze jours de marche. Nous nous arrêtâmes quelque peu dans la ville de Jeniscea , située près d'un grand fleuve de même nom. Depuis là jusqu'à l'Oby , nous passâmes une région presque abandonnée , quoique le sol , pour être fertile , ne demande que de la culture. C'est dans ce pays que les Czars envoient en exil les criminels qui ne sont pas condamnés à mort. Nous arrivâmes enfin à Tobolskoi , Capitale de la Sibérie , où nous quittâmes la Caravane , mon Associé & moi , pour les raisons que je vais rapporter.

Nous avons employé près de huit mois dans le voyage. L'hiver approchoit , & nous voulions attendre le retour du beau temps pour continuer notre route. D'ailleurs , nous n'avions aucune affai-

re à Moscow, & nous trouvâmes bonne compagnie, à Tobolskoi, qui nous promettoit beaucoup d'amusemens pendant la saison rigoureuse. Notre seul but, du moins le mien, étoit de regagner la Grande-Bretagne; &, après une si longue absence, six mois de plus faisoient peu de chose. Summers, qui m'aimoit, consentit à ce retard, & nous cherchâmes tout de suite une maison commode, que nous approvisionnâmes de bois & de vivres en abondance, pour y tenir un état honnête. Il est vrai que l'on nous disoit merveille des traîneaux tirés par des Rennes qui rendent si faciles & si rapides les voyages qu'on entreprend en hiver. Tout le pays, dans cette saison, étant couvert de neige durcie par le froid extrême, n'offre alors, malgré les montagnes, les lacs & les val-

lons, qu'une plaine immense & d'une surface douce qui fait glisser les traîneaux avec la plus grande vitesse. Mais mon intention étant de retourner en Angleterre, je devois aller gagner Narva & le Golfe de Finlande, & de-là passer à Dantzick, ou bien quitter la Caravane à une petite Ville située sur la Dwina, d'où je pouvois me rendre par eau à Archangel & Hambourg; ce que je ne pouvois faire avec des Rennes, & ce que je ne voulois pas entreprendre dans cette cruelle saison.

Ainsi notre parti nous parut le plus sage; nous fîmes nos adieux à nos compagnons de Caravane, & nous nous disposâmes à tenir une bonne maison pour y attirer la meilleure société. Nous nous munîmes de fourrures; enfin nous prîmes toutes les précautions imaginables pour trouver, au sein de

l'hiver, & presque auprès de la nouvelle Zemble, un air aussi tempéré qu'au milieu de Londres.

Quand on se rappellera que la ville de Tobolskoi est, pendant cette triste saison, le rendez-vous ordinaire des exilés les plus illustres que les Czars releguent en Sibérie, on ne fera plus étonné de ce que j'ai avancé sur la bonne compagnie qui s'y trouve. Nous y fîmes connoissance avec le célèbre Prince Galitzin & le vieux Général Robostiski, ainsi qu'avec beaucoup d'autres personnes du premier rang, & plusieurs femmes de haute considération. Nous leur donnâmes, Summers & moi, une fête splendide qui nous ouvrit les portes des meilleures maisons de cette Capitale.

Un soir que le Prince de. . . . avec qui j'avois lié conversation, me parloit du pouvoir absolu de

l'Empereur des Russies , dont il avoit été l'un des Ministres , je l'interrompis pour lui dire que j'avois été , il n'y avoit pas plus de quinze à seize ans , un Monarque plus despotique que son Maître , quoique mes sujets fussent moins nombreux , & mes Etats moins vastes. Ce discours le surprit si fort qu'il me conjura de lui expliquer l'énigme. Je l'assurai que je ne parlois pas dans un style figuré , mais au contraire , que je m'énonçois dans toute la propriété des expressions. Enfin , pour mieux jouir de son étonnement , de son incertitude & de son embarras , je l'amusai encore quelques momens de ces magnifiques chimères , fondées pourtant sur quelque réalité. Je lui fis ensuite en détail l'histoire de mes aventures qui lui causèrent le plus grand plaisir du monde , ainsi qu'à toute notre res-

pectable société. Depuis ce moment, lorsque l'on étoit en train de s'égayer, on me traitoit quelquefois en Souverain.

Nous ne nous sommes pas ennuyés une minute pendant tout le temps que nous restâmes dans cette Ville ; ce Prince , que j'avois l'honneur de voir presque tous les jours , me disoit souvent, à propos de mon regne , qu'il n'auroit pas changé mon sort contre l'Empire du Czar ; mais que la véritable grandeur de l'homme consistoit à être son propre maître & à s'acquérir un pouvoir absolu sur ses passions ; qu'il trouvoit actuellement une félicité plus véritable dans la retraite, que dans les hauts emplois qu'il avoit exercés. Les premiers jours de mon exil, ajouta ce Prince , j'étois pénétré de mon malheur ; la réflexion est venue à mon secours, &

je me suis trouvé plus heureux dans ce désert que mes ennemis ne croient l'être à la Cour ; je me sens déchargé de ce pesant fardeau qui les accable , & que , pour tout au monde , je ne voudrois pas reprendre , dût mon maître me rendre sa confiance & mes dignités. Ne croyez pas , continuait-il , que je fasse de nécessité vertu ; je parle dans toute la sincérité de mon ame.

Il me tint ce discours avec tant de feu , que je pouvois lire dans ses traits les sentimens de son cœur. Quoi qu'il en soit , lui dis-je , si vous étiez libre de sortir de votre exil , le feriez - vous ? Sans doute , répliqua-t-il sincèrement , mais ce ne seroit ni pour reprendre mes richesses , ni le train fastueux qu'elles donnent , mais pour revoir mes parens , mes amis , & pour vivre sous un ciel moins rigoureux.

goureux. Voilà toute l'étendue de mes desirs ; au reste , je ne me trouve pas trop malheureux de ne pouvoir les satisfaire. Nous sommes ici cinq exilés qui pensons à peu - près de même ; nous avons tous heureusement sauvé quelque débris de notre fortune ; ce qui nous exempte d'aller à la chasse pour subsister, & nous donne assez de douceurs pour nous faire supporter patiemment notre retraite.

Je m'étendrois trop, si je rapportois tout ce que me dit de sensé ce Prince, digne d'un meilleur sort. Nous avons déjà passé dans cette Ville près de huit mois, qui ne nous parurent pas plus de six semaines , quoique l'hiver fût si rude que nous n'osions sortir, seulement pour traverser la rue , sans être enveloppés dans nos fourrures , & même sans avoir un masque doublé d'hermine.

Partie II.

L

Pendant trois mois nous n'eûmes qu'environ cinq heures de jour. Il est vrai que nous étions fort chaudement dans les maisons; les murs en étoient fort épais; les fenêtres très-petites, & toutes les vitres doubles. Nous étions, malgré cela, plus que personne, sensibles au froid, d'autant plus que nous avions passé une partie de notre vie, sur-tout moi, dans des climats très-chauds.

Les vivres ne nous manquoient pas; indépendamment de notre provision de rennes & de poissons salés, nous avions de bons moutons, de bons buffles, plus délicats même que nos bœufs, & sur-tout d'excellent gibier de différentes sortes. Nous n'avions pas de vin; mais l'hydromel admirable qu'on fait en ce pays, nous le faisoit en quelque sorte oublier.

Je voulus attendre le mois de

mai pour nous préparer à reprendre notre course ; pendant que je faisois emballer nos effets , il me vint en pensée que ces prisonniers d'Etat , qui ne sont pas gardés , pouvoient fort bien s'échapper avec les Caravanes , & j'étois fort surpris de ce qu'ils ne cherchoient pas à prendre cette voie pour se soustraire à la rigueur de leur sort. Mon étonnement cessa lorsque j'en parlai au Prince. Il ne nous est pas possible de fuir , me dit-il , les chemins détournés sont dangereux & impraticables , & nous pourrions y mourir de faim ; d'ailleurs , où nous conduiroient-ils ? A la mer glaciale ? qu'y faire ? Dans les routes connues , nous serions inmanquablement arrêtés. Ainsi le parti le plus prudent est de tâcher d'améliorer notre destinée , en nous y soumettant.

Cette réponse me ferma la bou-

che ; mais après quelques jours de réflexions sur le projet que j'avois conçu de tirer de-là ce grand homme , quelque danger qu'il y eût pour moi , je le lui communiquai , en lui représentant qu'il m'étoit fort aisé de l'emmener avec moi , puisque j'allois droit à Archangel ; que dans cette route je marcherois en Caravane avec notre monde , & que nous camperions par - tout pour éviter les garnisons Russes ; qu'arrivé à ma destination , je le mettrois en sûreté à bord d'un vaisseau Anglois ou Hollandois , & que je le menerois de-là où il voudroit , en l'affurant que je pourvoirois à tout , jusqu'à ce qu'il eût trouvé un asyle dans quelque Cour Etrangère.

Il m'éçouta avec autant de surprise que d'admiration , & ne doutant pas de la sincérité de mon offre , il me conjura tendrement ,

en la refusant généreusement pour lui-même , de l'effectuer pour son fils unique. Victime innocente de mes disgraces , ajouta-t-il , je voudrois le rendre au monde qu'il n'a fait qu'entrevoir. Quelque tendresse que j'aie pour lui , je préfère son bonheur , car il n'est pas possible à son âge d'en goûter dans l'exil , à la douceur de l'avoir pour compagnon de mon infortune. Il trouvera certainement des secours auprès d'un parent & de quelques amis que j'ai à la Cour de Vienne. Ils y sont en faveur ; & je ne doute pas qu'ils ne travaillent à son avancement & à sa fortune.

Je pris la liberté de l'embrasser avec transport , en lui répondant sur ma tête que son illustre fils ne tarderoit pas à être heureux , s'il pouvoit l'être en se séparant d'un père si respectable. Je le conjurai

à mon tour de l'accompagner dans sa fuite ; je me jettai même à ses genoux pour l'attendrir au nom de ce fils chéri ; mais il fut inébranlable : il me quitta même brusquement pour aller faire venir son fils qui étoit à trente lieues au-dessous de Tobolskoy , après m'avoir remercié avec noblesse de l'important service que je lui rendois.

Il m'envoya, dès le lendemain, un riche présent de fourrures , en me faisant dire de lever tout scrupule à cet égard sur le délabrement de sa fortune , & qu'il s'offenseroit de mon refus ; je l'acceptai , non sans quelque regret , & je lui portai moi-même , dès le jour suivant , un grande corbeille garnie de six boîtes du meilleur thé de la Chine , & de deux de mes plus belles pieces d'étoffe. Je cachai au fond du panier une

bourse artistement brodée & remplie de cent pieces d'or du Japon.

Il accepta le thé ; & ce fut avec bien de la peine que je parvins à lui faire prendre une des deux pieces d'étoffe. Mais ayant découvert la bourse, il voulut me rendre le tout. Enfin , après quelques généreux débats entre nous, il tira une piece d'or qu'il garda par curiosité. Ainsi il s'en falloit de beaucoup que mon présent n'égalât le sien, puisqu'à mon retour en Angleterre je vendis ces fourrures plus de deux cents livres sterlings.

Je dois observer ici que ce Prince infortuné , soit par préjugé pour son nom & son ancien état , soit par la supériorité de son génie , m'avoit comme forcé au respect , & à la crainte de lui déplaire ; tel est le pouvoir de la vertu malheureuse, quand elle est

soutenue par une grande ame. J'avoue que je sçus bien bon gré à la mienne d'avoir osé proposer ce secours ; jamais je n'avois ressenti de satisfaction intérieure semblable à celle que j'éprouvois alors ; mon cœur sembloit s'ouvrir , s'étendre, & palpitoit de plaisir. Ah ! qu'il est facile d'être bienfaisant quand la fortune est d'accord avec notre cœur ! Mais s'il est beau de l'être , il est plus grand de recevoir un bienfait avec noblesse. Hommes riches ! soyez doublement généreux , en prévenant les besoins de la vertu indigente ; & si vous voulez qu'elle publie vos bienfaits , le seul moyen est de ne pas les publier vous-même.

Le jeune Prince arriva quelques jours après , & descendit *incognito* pendant la nuit chez moi où son respectable père l'attendoit. Cette entrevue , ou plutôt

cette séparation , me pénétra jusqu'aux larmes ; leurs adieux furent si touchans , qu'ils me déchirèrent le cœur. Mais la fermeté de ce vénérable vieillard , & la mâle tendresse du jeune Héros , passèrent dans mon ame , & me permirent de donner tranquillement les ordres pour notre départ.

Mon illustre & nouveau compagnon de voyage avoit six chevaux chargés des plus rares fourrures destinées pour faire des présens à la Cour de Vienne ; un domestique fidèle le suivoit , & après avoir fait ses derniers adieux , cet infortuné père nous quitta , en nous cachant sans doute ses pleurs & ses regrets.

Ce fils , seul reste d'une famille que le chagrin avoit fait périr , portoit dans son maintien l'empreinte de la véritable grandeur,

Il n'avoit environ que dix - sept ans ; mais le malheur avoit mûri ses réflexions. Il me dit avec le ton de l'espoir : Si je quitte mon père , c'est pour travailler à son rappel , & le mériter..... La douceur du son de sa voix , la candeur de ses discours , & sur - tout cet air de tristesse répandue dans ses traits , faisoit naître l'intérêt le plus vif pour sa personne : on ne pouvoit ni le voir , ni l'entendre sans l'aimer ; & je ne doute pas qu'il n'ait inspiré ces mêmes sentimens à la Cour de Vienne.

Nous avons troqué avec avantage à Tobolskoy toutes nos épiceries , contre une bonne quantité de belles pelisses de toute espece ; ce qui fit grand plaisir à Summers ; il me félicita de l'avoir engagé à rester si long-temps en Sibérie , à cause du gain immense que nous devons faire sur nos fourrures.

Nous partîmes enfin le premier Juin 1704. Comme notre Caravane étoit peu nombreuse, je pris quatre autres domestiques, dont on m'avoit répondu, & que j'armai; je ne les engageai que jusqu'à Lawrenskoy. Celui du Prince passa pour être au nombre des miens, & lui-même prit la qualité de mon Maître - d'Hôtel, ce qui me donna l'air d'un homme d'importance.

Notre équipage n'étoit composé que de trente bêtes, tant chameaux que chevaux de charge & de monture; dont huit appartenoient au Prince, & de onze personnes, compris maîtres & valets.

Nous passâmes d'abord le plus désagréable & le plus ennuyeux désert que j'aie traversé dans tout le voyage. Il étoit tantôt montueux, tantôt marécageux; mais

ce qui nous consoloit , c'est qu'on nous dit que nous n'avions rien à craindre de ces brigands Tartares qui passent fort rarement l'Oby ; cependant nous fûmes trompés dans notre calcul.

Mon prétendu Maître-d'Hôtel avoit pour domestique un Sibérien fidèle, exact, attaché, intelligent, instruit des différens jargons , & de la position de toute la Province, enfin, un autre *Vendredi*. Il étoit notre guide , & nous fit éviter les Villes à garnison, comme Tumen, Soly, Kamskoy, & plusieurs autres , où les voyageurs étoient scrupuleusement examinés , pour voir si quelques exilés de distinction ne se seroient pas glissés parmi eux.

Si, par les mesures que nous prenions, nous n'étions pas exposés à de pareilles recherches, nous étions en revanche obligés de

camper toutes les nuits ; ce qui nous fatigua beaucoup. Le jeune Prince , qui sentoît les désagrémens que sa sûreté nous caufoit , ne voulut pas nous le céder en générosité. Il nous força plusieurs fois de faire séjour , & de nous reposer , tandis qu'avec son fidèle domestique il alloit camper dans les bois , d'où il revenoit nous joindre en route par des chemins que son guide lui indiquoit.

Nous entrâmes enfin en Europe en passant la Kama , qui , de ce côté , sépare cette partie du monde d'avec l'Asie. Quoique nous fussions en Europe , nous vîmes encore des peuples aussi ignorans que les Monguls. On trouve cependant quelques villages de prétendus Chrétiens qui se disent de l'Eglise Grecque ; mais leur culte est si grossier , si superstitieux , qu'il diffère peu de l'idolâtrie. D'ail-

leurs , ils sont fort adonnés à la magie ; ils sont même assez imbécilles pour croire aux effets trompeurs & mensongers de cette science , aussi barbare que ridicule.

Nous avions encore une vaste solitude à passer. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés que nous nous vîmes suivis, mais de loin, par une bande de brigands que nos gens prirent d'abord pour des Tartares nommés Ostiachi ou Ostiakés, ils étoient environ une trentaine. Comme ils marchaient lentement, je crus que c'étoit une troupe de chasseurs ; cependant nous gagnâmes chemin, & nous trouvâmes un taillis assez fort, où nous résolûmes de nous retrancher pour y passer la nuit. La situation étoit avantageuse, & je repris courage. Le zélé serviteur du Prince, les voyant arriver sur

nous, résolut d'aller seul les reconnoître, & leur demander de loin ce qu'ils vouloient. Nous lui donnâmes le meilleur cheval de la troupe pour nous rejoindre avec plus de vitesse, si le cas l'exigeoit. Il alla vers eux, leur parla dans tous les dialectes de la Sibérie, & n'en reçut aucune réponse. Il remarqua cependant qu'ils étoient mal montés, plus mal armés, & les jugea, à leurs habits, Calmouks ou Circassiens.

Il revint nous rendre compte de son peu de succès; mais il nous assura qu'ils ne nous attaqueroient pas le même soir, & qu'ils avoient l'air d'attendre du renfort. En effet, ils campèrent à trois portées de fusil de nous. On tint conseil pour prendre un parti prompt & décidé. Ce brave Sibérien nous donna un avis salutaire, & qui réussit. Il nous proposa d'allumer plusieurs

feux qui pussent durer toute la nuit, comme si notre projet étoit de nous établir dans cet endroit, & de nous y retrancher pour nous défendre contr'eux; qu'alors aussitôt que le jour seroit tombé, il nous conduiroit, en pressant le pas, par un chemin si détourné, qu'il leur seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner notre route.

Nous ne perdîmes pas un moment à former quatre ou cinq grands buchers que nous allumâmes, & nous partîmes sur le champ sans tambour ni trompette, observant de marcher tous sur une seule file, afin de pouvoir facilement faire effacer par nos gens, qui se relevoient sans cesse, la trace des pieds de nos chevaux, pendant près d'une lieue, pour qu'ils ne pussent nous suivre à la piste.

Notre Sibérien, guidé par l'é-

toile polaire, nous conduisit heureusement droit à un gros village nommé Kermazinskoy, où nous arrivâmes sains & saufs à six heures du matin, sans avoir depuis entendu parler de ces Calmouks. Nous nous y reposâmes quelques jours pour nous remettre de nos fatigues ; car nous avions grand besoin de rafraîchissemens.

Nous n'oublîâmes pas de gratifier ce brave Sibérien ; mais il ne voulut rien prendre, puisqu'il avoit le premier, disoit-il, profité de son conseil. Nous priâmes son maître de lui ordonner d'accepter notre présent, & ce ne fut que par devoir qu'il reçut les plus légères marques de notre reconnaissance. Si la plûpart des domestiques avoient ce désintéressement, cette fidélité, & cette intelligence, leur état ne seroit plus une servitude, &, semblables à

mon cher *Vendredi*, que je regretterai toujours, ils deviendroient, pour ainsi dire, les enfans de leurs maîtres. Mais, en général, ils sont intéressés, sans attachement, grossiers, curieux, indiscrets, négligens, paresseux, buveurs, libertins. Si quelquefois on les traite avec familiarité, ils en abusent, & deviennent insolens (1). Néanmoins il faut leur parler avec humanité, mais leur parler peu, & jamais ne se compromettre. Le seul moyen de les contenir dans le devoir est de les bien payer, & de leur assurer du pain dans la vieillesse. Il faut encore donner de temps en temps des gratifications aux plus zélés & aux plus exacts, mais point de confiance, ni de conversation ; & sur tout les ré-

(1) Voyez à ce sujet l'article des *Maîtres & Domestiques*, dans les *Pensées* de M. Rousseau de Genève, pag. 221, édit. d'Amst. 1763.

primander sévèrement à la première inexactitude , & au manquement d'égards pour tous ceux que le maître considère. Tel étoit le système du jeune Prince ; & quelque confiance qu'il eût dans son Sibérien, le modèle, sans contredit, des bons domestiques , il ne lui eut point passé la plus petite faute , ou la moindre négligence.

Après nous être bien remis de nos fatigues , nous arrivâmes en cinq jours à Venstima sur la Witzoga. Nous vînmes ensuite à Lawrenskoy , le terme enfin de notre voyage par terre ; puisque nous étions sur les bords de la Dwina , fleuve navigable , qui pouvoit nous conduire en sept jours à Archangel.

Nous louâmes deux grands bateaux pour nous transporter avec tout notre équipage dans ce Port, où effectivement nous entrâmes

le septième jour de navigation.

Nous fûmes obligés de rester six semaines à Archangel pour attendre des vaisseaux, & nous y serions restés plus long-temps, sans un Hambourgeois qui arriva un mois plutôt que les autres navires.

Nous eûmes grand soin de cacher mon prétendu Maître-d'Hôtel qui ne sortoit que la nuit pour se promener, dans la crainte d'être reconnu par quelques Marchands Moscovites.

Nous nous consultâmes, mon Associé & moi, sur ce qui regardoit notre commerce, & nous délibérâmes de nous défaire de nos marchandises à Hambourg, où certainement nous en tirerions meilleur parti qu'à Londres. Nous fîmes donc marché avec le Patron Hambourgeois, pour le frêt, & je fis embarquer tout de suite ma cargaison & mon monde.

Nous partîmes d'Archangel le

20 Août , après avoir employé dans notre route , depuis Pékin jusques - là , 19 mois complets , compris notre quartier d'hiver en Sibérie ; & nous entrâmes dans l'Elbe , sans aucune autre aventure , le 13 Septembre suivant.

Arrivés à Hambourg , le jeune Prince prit congé de nous , & partit pour Vienne avec ses chevaux , ses fourrures & son admirable Sibérien. Il me témoigna sa reconnoissance de ce que j'avois fait pour son père & pour lui , de la manière la plus tendre & la plus noble , en m'assurant qu'il ne m'oublieroit jamais. Je l'assurai à mon tour de mon estime , de mon amitié , de mon respect , enfin de tous les sentimens que renfermoit mon cœur , en lui souhaitant toute la prospérité qu'il méritoit.

Nous trouvâmes à Hambourg , comme nous l'avions spéculé , des occasions favorables de vendre

toutes nos marchandises à haut prix. Et, après nos comptes de partage réglés entre mon Associé & moi, nous eûmes chacun, nos fonds rentrés, plus de vingt mille écus de profit, malgré les pertes & les grandes dépenses que nous avions faites. J'avois encore, pour mon compte particulier, une partie de diamans que je gardai pour Londres. Summers, enchanté de son voyage, se prépara pour retourner à Bengale, & me fit ses adieux, en me promettant de me donner de ses nouvelles, & de celles de mon isle, s'il en apprenoit dans ses courses; mais je n'en reçus ni de l'un ni de l'autre.

Je passai en Hollande, où ayant pris le paquebot, je me rendis à Londres le 10 Janvier 1705, dix ans & demi après mon dernier départ d'Angleterre.

Je descendis chez ma vieille gouvernante qui se trouva mal de

joie en me revoyant. Elle envoya chercher mes enfans que j'embrassai avec transport, & je me retirai enfin de tout commerce du monde, pour goûter, au moins avant que de mourir, cette tranquillité pure dont je jouis enfin, & pour me préparer, après une vie si variée & si agitée pendant 72 ans, au dernier voyage que nous avons à faire, & qui décide à jamais de notre bonheur ou de notre malheur.

Fin de la seconde & dernière Partie.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé intitulé *Robinson Crusôé*, nouvelle imitation de l'Anglois, par M. Feutry, &c. troisième Edition, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris, le 9 Décembre 1779.

Signé CARDONNE.

~~501158~~

VAI 1514182



*Catalogue des Livres qui se trouvent en
nombre, chez M ERIGOT, le jeune.*

A Brégé de l'Histoire Romaine, trad. du latin
de Florus, dédié à M. de Sartine, par M. Le-
leal, 1776, *in-12*. rel. 3 l.

Académie (l') Militaire, ou les Héros subal-
ternes, par M. Daucourt, 4 parties *in-12*,
avec figures, br. 5 l.

Adonis, Poëme, *in-8* avec de très-belles
figures & culs-de-lampes, br. 2 l.

Art de battre, écraser, piler, moudre &
monder les grains, avec des nouvelles machi-
nes, Paris, 1769, *in-fol.* fig. broc. 4 l. 4 f.

*Cet Ouvrage peut être joint aux Arts de MM.
de l'Académie des Sciences, étant du même format.*

Avantures de Chærée & de Callirhoée, par
M. Fallet, 8 part. *in-8* avec 8 belles fig. br. 8 l.

Avent. d'Abdalla, 2 vol. *in-12*, fig. br. 5 l.

Contes orientaux de M. de Caylus, 2. vol.
in-12, fig. broc. 4 l.

Description de l'Arabie, d'après les obser-
vations & recherches faites dans le pays même,
par M. Nieburh, orné de 25 fig. & exécutées
avec le plus grand soin, 1 vol. *in-4°*. rel. 18 l.

Differtation sur la traite & le commerce des
Nègres, *in-12*, broc. 1 l. 10 f.

Eloges des Académiciens de l'Académie des
Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, par M. le
Marquis de Condorcet, *in-12*, broc. 1 l. 10 f.

Eloge de l'Asne, par un Docteur de Mont-
martre, *in-12*, broc. 1 l. 4 f.

Esprit des meilleurs Ecrivains François ou

Recueil des Pensées les plus ingénieuses, tant en prose qu'en vers, tirées de leurs Ouvrages, & rangées par ordre alphabétique, Paris, 1777, 2 vol, *in-8*, rel. 9 l.

Essai sur le bonheur, où l'on recherche si l'on peut aspirer au vrai bonheur sur la terre, Jusqu'à quel point il dépend de nous, & quel est le chemin qui y conduit? par M. l'Abbé de Gourcy, 1777, *in-8*. broc. 2 l. 5 f.

Gage touché (le), 2 v. *in-12*, fig. br. 3 l. 12 f.

Géographie Générale, composée en lat. par Varenus, avec fig. & Cartes géographiques, 4 vol *in-12*, rel. 10 l.

Gynographes (les), ou Idées de deux honnêtes femmes, sur un projet de Règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place, & opérer le bonheur des deux sexes, 2 vol. *in-8*. broc. 4 l. 16 f.

Histoire de la dernière Guerre, commencée en 1756, & finie en 1761, *in-8*, br. 1 l. 16 f.

Histoire de la Chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours, dédiée au Roi, par M. Du-jardin; Paris, de l'Imp. Royale, 1^{er} vol. *in-4*°. fig. rel. 12 l. (Le 2^e vol. sous presse).

Histoire des Ordres Royaux, Hospitaliers; Militaires, de Notre-Dame de Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jérusalem, par M. Gauthier de Sibert, ornée de figures gravées par de Longueil, sur les desseins d'Eisen, *in-4*°. rel. 12 l.

La même, 2 vol. *in-12*, rel. 6 l.

Hist. des Modes Françaises, 2 v. *in-12* b. 2. l.

Henriade (la) de Voltaire avec des Variantes, 2 vol, *in-8*, fig. & vig., rel. 20 l.

Histoire des Glacieres de Suisse, par M. Keralio, 1 vol. *in-4*°, rempli de fig. rel. 17 l.

Iliade, (l') trad. nouvelle, 3 vol. in-4° avec figures, rel. 42 l.

La même, 3 vol. in-8 fig. rel. avec fil. 21 l.

La même, 2 vol. in-12, rel. avec filets, 7 l.

Jérusalem délivrée, Poëme du Tasse, trad. nouvelle, 2 vol. in-8 gr. pap., avec de superbes figures, vignettes & culs-de-lampes reliés & dorés sur tranche. 30 l.

Journées de l'Amour, ou Heures de Cythere, in-8 avec fig. br. 2 l. 8 f.

Mémoires Turcs, par M. Daucourt, nouv. édition, 2 vol. in-12, avec fig., br. 4 l. 4 f.

Mémoires du Dauphin, pere de Louis XVI. 2 vol. in-12 rel. 5 l.

Nouveau Dictionnaire Italien & François, enrichi de tous les termes des Arts, qui forment plus de trente-mille articles, par M. Alberti, 2 vol. in-4° rel. 36 l.

Nouveaux Elémens d'Agriculture, ou le Parfait-Fermier, trad. de l'Anglois, par M. de Fréville, 2 vol. in-8 rel. 12 l.

Nouveau Traité Théorique & Pratique de la Trigonométrie - Rectiligne, par M. Dupain de Montesson, Imp. Roy. in-8 rel. 7 l. 4 f.

Principales Aventures de Dom Quichotte, 2 vol. in-8, avec 31 fig., rel. avec filets, 12 l.

Publii Terentii Afri Comædiæ sex, ad optimorum exemplariorum fidem recensitæ, 2 vol. in-12, doré sur tranche. 13 l.

Il y a dans cette belle édition qui fait suite aux Auteurs latins imprimé chez M. Barbou, 7 fig. 30 vignettes & 30 culs-de-lampes.

C. Cornelii Taciti Opera, supplementis, notis & dissertationibus illustravit Gabriel Brotier. Paris, 1776, 7 vol. in-12. rel. 24 l.

Il y en a quelques Exemplaires tirés sur beau papier fin.

Le même Ouvrage, *in-4°*. 4 vol. reliés en écailles. 96 l.

Tarlis & Zélie, 6 vol. *in-8* gr. pap. avec de très-belles figures, vignettes & culs-de-lampes, br. 24 l., rel. en 3 vol. dorée sur tr. 30 l.

Temple (le) de Gnide, par M. Léonard; *in-8* gr. pap. avec 12 figures, br. 4 l. 16 f.

Temple des Anciens & des modernes, ou Observations historiques & critiques sur les plus célèbres Monumens d'Architecture grecque ou gothique, 2 vol. *in-8* avec fig. rel 6 l.

Vie & Amours de Tibulle & de Sulpicie, par Gillet de Moyvre, 2 v. *in-12*, avec fig. b. 3 l.

Vie du Dauphin, pere de Louis XVI. rel. 3 l.

Le portrait de ce Prince est à la tête.

Voyage de Gulliver, 2 v. *in-12* fig. br. 4 l. 10 f.

Voyage fait sur la Frégate l'Aurore, par M. le Marquis de Courtenvaux, mis en ordre par M. Pingré, *in-4°*. fig. rel. 9 l.

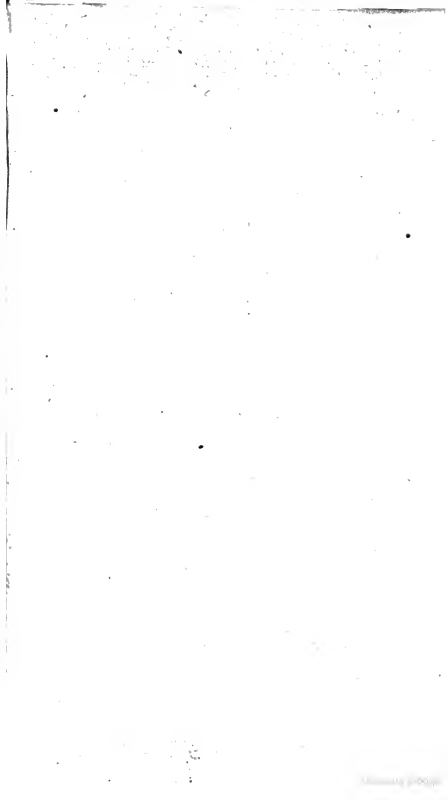
Voyage fait par ordre du Roi en 1768 & 1769 en différentes parties du monde, pour éprouver les horloges marines par M. de Fleurieu, 2 vol. *in-4°*. fig. rel. 32 l.

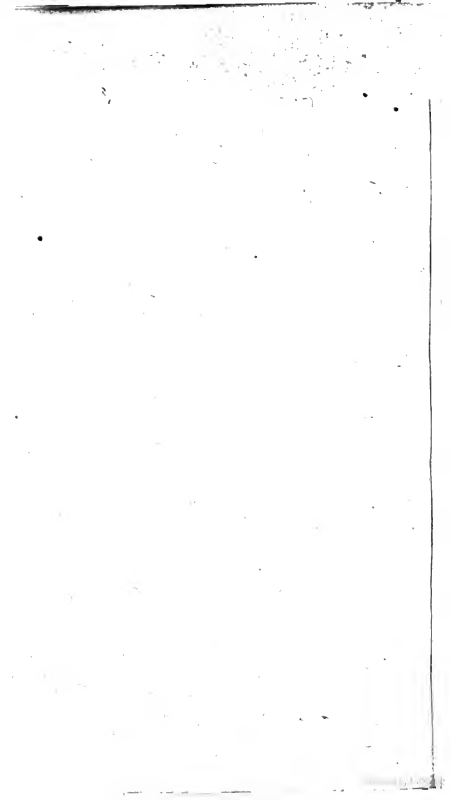
Voyages de Banck & Solander autour du monde, 4 vol. *in-4°* remplis de figures & cartes géographiques, rel. avec filets, 72 l.

Voyage à l'hémisphère australe par le Capitaine Cook, 5 vol. *in-4°* rempli de figures & cartes géographiques, rel. avec filets, 78 l.

Voyage au Pole boréal fait en 1773, par Phipps, 1 v. *in-4°* rempli de fig. r. avec fil. 15 l.

Uranographie, ou Contemplation du Ciel, à la portée de tout le monde, nouvelle édition, petit *in-12*, fig. br. 1 l. 4 f.





AA 256

